

Gorck's Land 2 Invasion Xilf

Kevin Bokeili

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Kevin Bokeili

GORCK'S LAND

Invasion XILF

STEP 1
TV
ZONE



Kevin Bokeili

GORCK'S LAND

Invasion XILF



Logo & composition [E-magier](#)
Illustration Sam Bokeili

Copyright © édition quatrième zone, 2006
11, rue des Deux Frères 78150 Le Chesnay

www.quatriemezone.com

ISBN: 978-2915795042
E-ISBN: 978-2915795189

Kevin bokeili

Gorck's Land

Invasion Xilf



A ma Dudus

Table des matières

Couverture

Page de copyright

Page Titre

Dédicace

Quelque part dans l'Univers...

A travers le temps

Les premières disparitions

Les envahisseurs

Les nouveaux occupants

REGENERATION

Du même auteur

Quelque part dans l'Univers...

Shirley ne pouvait pas savoir à quel point son cri de terreur était prémonitoire...

Loin, au-dessus de sa tête, au fin fond de l'univers, une armada composée de plusieurs dizaines de vaisseaux, sombres comme l'intention de leurs occupants, faisait route vers ce passage dans l'univers, ce lien entre les galaxies, là où la lumière était prise de court.

Là où le temps n'existait pas.

Le temps en soi n'y avait aucune valeur, sa notion telle que l'homme la concevait différait selon les galaxies et, là-bas, d'où les Gorcks étaient natifs, les années sur terre semblaient perçues comme des secondes. Leur planète explosait encore, alors qu'ils avaient déjà vécu trois millénaires dans leur galaxie d'adoption. C'était peut-être cela le secret de leur longévité. C'était peut-être aussi pour cette raison que leurs mouvements étaient si rapides comparés à ceux des habitants de leur nouveau monde. Un monde pour lequel le temps était compté ; par bêtise, les hommes avaient failli le gaspiller.

Failli ne plus exister.

Peter, le nouveau gardien du Temple leur avait évité le pire, mais les explosions atomiques qui eurent lieu dans l'espace avaient signalé un genre d'activité dont les Xilfs raffolaient : la destruction. Et l'humain s'avérait un enfant de chœur face à l'appétit de ces êtres en la matière. Existant avant la naissance même du mal, venant de l'abîme de l'éternité, ils en furent les pionniers.

Seuls habitants d'une planète isolée, ils expérimentèrent pour commencer leur génie dévastateur sur eux-mêmes.

Durant ce qui fut leur âge de pierre, ils s'amusèrent à s'entretuer, utilisant d'insignifiantes différences qui les discernaient les uns des autres comme prétextes pour se quereller, se regroupant en tribus pour mieux se détruire.

Les plus féroces, au bout de plusieurs guerres, réussirent, à la troisième et la plus significative de toutes, à annihiler tous leurs ennemis – non moins féroces, mais bien inférieurs en nombre – et dominèrent leur planète, qui était désormais exclusivement peuplée de Xilfs au pelage rouge.

La paix régna alors pendant quelques milliers d'années, entrecoupées de petits combats anodins au début, que certains déclenchaient par convoitise, ou par simple amusement.

La nature même des Xilfs, faisait qu'il ne pouvait y avoir des lois ou de pactes quelconques pour que de tels actes puissent s'arrêter.

L'idée de légiférer n'aurait jamais effleuré l'esprit du plus sage d'entre eux. La loi du plus fort régnait et les plus faibles étaient condamnés à disparaître dès leur plus jeune âge. Échappant à la première sélection faite par leurs propres mères, qui, par gourmandise, avalaient déjà les plus faibles de leurs nombreuses portées, les rescapés se voyaient souvent éliminés par leurs frères et sœurs ou par leurs compagnons de jeux.

Immortels de naissance, se reproduisant en grand nombre, et n'ayant d'autre prédateur que leur propre espèce, les Xilfs finissaient toujours dans le ventre d'un semblable. C'était ainsi depuis toute éternité et la différence d'aspect n'était qu'un prétexte comme un autre pour déclencher un petit massacre pour passer le temps... ou se nourrir.

Tout aurait pu continuer ainsi, si un jour, un Xilf à l'intelligence et à la férocité au-dessus de la moyenne n'eut inventé la première arme de poing. Un équipement qui le dispensa d'user de ses griffes acérées et de sa puissante musculature comme seules armes. C'était une première dans ce monde animal qui ne connaissait que le combat au corps-à-corps.

L'ordre établi en fut bouleversé.

L'invention en elle-même n'avait rien d'ingénieux, son créateur la conçut un jour où il avait tué plus de congénères qu'il ne pouvait en engloutir et personne à convier à ce festin. Par ennui, et dans l'attente que la digestion ravive son appétit, il s'amusa à dépecer une partie de son repas, lui arrachant l'un des muscles de la jambe droite. Cependant, élastique, celui-ci s'étira sans se détacher – il faut dire que, rassasié, il ne mettait pas le cœur à l'ouvrage. Il finit par tirer d'un coup sec tout en penchant la tête afin de mieux étudier ce phénomène extensible.

L'extrémité opposée du biscoteau céda, se détendit, et lui fouetta brusquement le visage. Il poussa un cri de surprise et s'éloigna du diabolique coup de barbaque qui, pensa-t-il, lui fut asséné par son adversaire. Ne connaissant pas la peur, le Xilf se mit aussitôt en position d'attaque toutes griffes pointées vers ce qui restait de son ennemi, prêt à engager le combat si celui-ci reprenait vie. Il resta ainsi un moment regardant la moitié inférieure et inerte de son repas et, prudemment, après quelques hurlements destinés à déclencher une réaction chez ce dernier, il s'en approcha, non sans lui avoir donné quelques coups de griffes bien placés, lui enlevant toute envie de reprendre ses esprits. Rassuré que son festin ne se rebellerait plus contre sa condition de nourriture, il entreprit d'examiner le bout de muscle récalcitrant.

Après une étude approfondie du comment et du pourquoi de la chose, ainsi que plusieurs étirements du bout de viande qui lui valurent un œil momentanément fermé pour avoir lâché le mauvais bout, le

géotrouvetout de cette lointaine galaxie finit par dompter la puissante musculature de son ennemi, ce qui lui soutira un long semblant de rire – le premier de mémoire de Xilf.

De satisfaction à invention, le chemin fut court avant la naissance de la première fronde. L'inventeur ne tarda pas à voir l'avantage qu'il pourrait tirer de sa découverte, quand il remplaça une pierre qu'il avait utilisée comme premier projectile par une griffe. Celle-ci se planta dans la chair de son ancien maître, indiquant à son prédateur un nouvel usage du muscle et des griffes.

La première arme était née et elle rendit son inventeur imbattable. Néanmoins, il mourut rapidement, détrôné par un innovateur en herbe qui équipa sa fronde de deux muscles au lieu d'un seul, envoyant ainsi une griffe depuis une distance plus grande que l'antique mono-fronde. Le règne de ce dernier ne dura pas non plus, un autre génie ne tarda pas à prendre sa place en triplant la puissance de son arme.

La fronde se démocratisa vite et la course à l'armement connut son essor.

La fronde se mua en arbalète, puis en arbalète à tir multiple ; les projectiles évoluèrent à leur tour, passant de la griffe au rayon laser en peu de temps.

Les inventeurs proliférèrent dans tous les domaines. L'avancée technologique fit un bond de plusieurs siècles en avant, après des millions d'années de stagnation, passant enfin de l'état sauvage à *la Civilisation...* La technologie favorisait l'intelligence, de sorte que l'intelligence fut de mode.

Un ordre nouveau vit le jour.

Des intellectuels prirent rapidement le pouvoir et divisèrent leurs semblables en quatre castes : les seigneurs, les nobles, les soldats et pour finir le peuple. Ils s'autoproclamèrent seigneurs dirigeants et attribuèrent aux trois autres, selon leurs degrés d'intelligence ou de force physique, des rôles subalternes. Les nobles, d'une intelligence moyenne et d'une robustesse tout aussi médiocre, se virent classés en une caste de second ordre et eurent pour mission de gérer les deux dernières. L'une, composée de la fine fleur de la génétique à la puissance et la férocité sans égale, les soldats, qui eurent pour leur part la charge de s'occuper de la quatrième et dernière caste : le bétail destiné à nourrir les trois autres.

Dans un premier temps, ce nouvel ordre fonctionna à la perfection. Mais, les quatre castes finirent par devenir des races bien distinctes et un nouveau problème ne tarda pas à faire son apparition. Les seigneurs, désormais peu enclins à des activités physiques et n'ayant plus à se battre pour se dévorer, virent leur musculature fondre et leur taille baisser. Et, de peur qu'un descendant ne vienne à naître intelligemment supérieur, ils

se reproduisirent peu. Et leur nombre se réduisit. À l'inverse, la caste des nobles connut l'apogée, ses membres se reproduisaient en grand nombre, dans le secret espoir qu'un rejeton à la matière grise surdéveloppée vienne à les propulser vers la caste supérieure, ou du moins disposer d'une progéniture physiquement forte, afin de les protéger d'une éventuelle rébellion des soldats. Ces derniers, plus sauvages que jamais, avaient décuplé, leur corpulence doubla de volume, et ils devinrent de plus en plus menaçants pour les deux castes supérieures. Le bétail quant à lui acceptait sa condition sans rechigner, se reproduisant en grand nombre pour satisfaire la gourmandise de tous.

Leurs supérieurs les avaient transformés génétiquement afin d'adoucir leur tempérament agressif, les réduisant presque à l'état de légumes. Ils vivaient ainsi leur petite vie de bétail, mais un jour, trop gras à force d'être engraisés et toujours enfermés dans des enclos, ils cessèrent de se reproduire.

Et leur population diminua dangereusement.

Tout l'équilibre de la nouvelle société Xilf fut ainsi menacé. Si la nourriture venait à manquer, la loi du plus fort risquait de revenir, ce qui n'était pas l'intérêt des deux castes supérieures. Les soldats n'en feraient qu'une bouchée. Après maintes tentatives infructueuses, visant à redonner de la vigueur au bétail, les têtes pensantes durent chercher la solution ailleurs.

Et c'est bien ailleurs qu'ils la trouvèrent, loin, sur d'autres planètes.

Ainsi débuta le programme spatial Xilf. Les deux castes supérieures proliférèrent pour régénérer leur effectif en matière neuronale. Un premier vaisseau fut rapidement mis au point et envoyé en exploration. Il revint quelque temps après débordant de diverses espèces de nourriture alien. Les Xilfs, découvrant ces nouvelles variétés alimentaires, renoncèrent presque au cannibalisme sauf pour certains repas traditionnels et pour les grandes fêtes.

Ils prirent rapidement goût à cet exotisme alimentaire et les expéditions se multiplièrent, allant de plus en plus loin dans l'espace à la recherche de nouvelles variétés.

Débarrassés de l'épée de Damoclès qui pendait au-dessus de leur tête avec l'extinction du bétail, la caste des seigneurs abandonna ceux-ci à leur sort, les laissant disparaître jusqu'au dernier. Leurs nouvelles denrées, outre leur aspect culinaire exotique, suscitèrent leur intérêt, scientifiquement et génétiquement parlant. Ils décortiquèrent leurs comportements, leurs formes et leurs constitutions et furent abasourdis de découvrir chez certaines espèces une intelligence, parfois, supérieure à la leur. Ils comprirent que l'espace recelait des trésors inestimables faits de savoir.

En secret, ils mirent au point un programme d'envergure, visant à conquérir l'intelligence de l'univers, puisant dans les spécificités de toutes les espèces existantes afin de leur permettre d'atteindre la perfection. Ils entreprirent alors certaines modifications génétiques sur eux-mêmes et rectifièrent leur apparence qui les faisait toujours ressembler à de vulgaires castes inférieures. Ils se débarrassèrent de la fourrure rouge ridicule qui couvrait leur peau, modifièrent leur constitution cutanée et, prenant exemple sur certaines espèces, n'eurent plus rien de commun avec leurs congénères des autres castes, au point de paraître aux yeux de ces dernières comme des mets exotiques et appétissants.

Voyant le danger venir, les seigneurs anticipèrent. Ils mirent en chantier une armada de vaisseaux spatiaux qu'ils prétendirent destinée à la recherche de denrées alimentaires à grande échelle, mais en réalité destinée à leur permettre de quitter cette planète si vulgairement peuplée et aller à la recherche du grand savoir, qui ferait d'eux les maîtres absolus de l'univers.

La construction de la flotte terminée, ils embarquèrent en secret et partirent en quête du grand savoir, sans oublier de couper court à toute éventuelle poursuite des leurs, effaçant tout bonnement leur ancienne planète et ses habitants. C'était radical mais sans risque pour leur mission. Une méthode qu'ils adoptèrent désormais après chaque conquête future.

C'est ainsi que, plusieurs centaines de siècles plus tard, après une tentative avortée de conquérir la planète Gorck, ils virent ses habitants leur échapper. Ils la détruisirent pour leur couper toute possibilité de retraite et partirent aussitôt à leur recherche. Mais l'espace était infini et l'entreprise relevait du miracle.

Pourtant, un jour, trois explosions nucléaires successives leur signalèrent la présence d'une intelligence quelque part sur une petite planète bleue...

A travers le temps...

Dans le hall de téléportation du vaisseau Gorck City New York, le professeur Ronald Orbisson reprit ses esprits. Peter l'avait assommé avant de plonger dans un des couloirs, se téléportant à Guadalajara au Mexique à la poursuite du major Bernaby. Ronald mit un moment avant de se rappeler ce qui lui était arrivé, un frisson lui parcourut l'échine au souvenir des balles que lui destinait le major Bernaby, et qui le manquèrent de peu. Il comprit que l'ordre était donné pour son élimination physique au sein de la Nouvelle Amérique et qu'il n'avait plus aucun espoir de ce côté-là.

Il se releva, heureux d'être encore en vie et jeta un coup d'œil dans la rue principale du vaisseau. Il vit que l'équipe du SWAT avait maîtrisé la situation, faisant prisonnier le dernier des soldats du major. L'idée de se rendre, à son tour, pour se mettre sous leur protection lui traversa l'esprit, mais il n'avait aucune envie de passer le restant de sa vie derrière les barreaux, et y renonça rapidement. Il ne lui resta alors qu'une seule solution, ficher le camp avant le retour de Peter ou du major Bernaby.

Connaissant les plans des siens, visant à effacer les vieux continents, Orbisson décida de rester dans cette partie du monde qui échappait pour le moment à la destruction. Mais, afin de mettre de la distance avec ses partenaires, il quitta la ville de New York et choisit la seule destination où il serait à l'abri pour le moment. Il emprunta le couloir de California City, pour la seconde fois en quelques heures, dans le parc d'attractions des studios Universal.

Il faisait nuit, les Gorcks locaux étaient tous dans le vaisseau spatial new-yorkais. La ville était déserte, à l'exception des monstres d'un autre âge qui peuplaient le parc, et heureusement à l'arrêt pour la nuit. Le professeur en profita pour faire le tour du propriétaire, et se restaura de quelques sucreries trouvées un peu partout dans tous les recoins de la Gorck City locale. Il se mit à la recherche d'un instrument quelconque qui pourrait lui servir dans son errance future. Il se savait prisonnier de ce monde invisible, en dehors duquel tout lui était impalpable. Il erra d'une sphère à l'autre des habitations aliènes, passant au travers de la jungle artificielle du jurassique.

Il se trouva à un moment face à un attroupement de bébés tyrannosaures figés dans diverses postures réalistes et variées, et qui, comme les Gorcks, donnaient l'impression d'avoir fermé les yeux pour la nuit. En grand scientifique, le professeur Orbisson avait beau savoir qu'il ne risquait rien face à ces monstres, mus par un mécanisme

électronique destiné à faire le bonheur des jeunes visiteurs du parc, il fit tout de même un large détour, et évita de les croiser de près. Il ne comprenait pas l'esprit farceur et infantile de leurs créateurs qui poussaient le réalisme au point de les doter de mouvements respiratoires, alors même que les lieux étaient fermés au public.

Il ne pouvait pas comprendre cet esprit vain et inutile. Le parc en soi était déjà pour lui une aberration sortie droit de l'imagination d'une catégorie d'humains qui, comme beaucoup d'autres, ne devaient plus exister. Il n'avait aucune estime pour ces adultes, si doués, qui passaient leur temps à la création de telles absurdités, inculquant aux jeunes générations l'art de l'inutile. Il ne comprenait pas non plus que des parents puissent envoyer leur progéniture dans de tels lieux, les accompagnant même, s'extasiant à leur tour devant de simples poupées en plastique. Cette dégénérescence, pensa-t-il, menait la Vieille Amérique à sa perte, comme ce peuple aliéné qui vivait dans ces parcs. Une Amérique qu'il s'appropriait à rebâtir, sur une échelle planétaire, effaçant l'absurde et l'inutile pour la mener vers les sommets de la gloire, si les siens ne l'avaient pas trahi en tentant de le supprimer. Désormais, banni et mis à l'écart de ce nouveau monde, il était seul, ne faisant plus partie d'un monde ni de l'autre. Il était condamné à errer comme un vagabond, lui, le premier de sa promotion en physique nucléaire à la plus célèbre et la plus prestigieuse des universités du monde : Harvard. Lui, ex enseignant du MIT, le meilleur spécialiste au monde dans son domaine, se retrouver ainsi dans un parc d'attractions pour demeurés mentaux, chipant des sucreries pour se nourrir, à des aliens qui plus est – décidément, le monde ne tournait plus rond.

Qu'à cela ne tienne, sa matière grise contenait le secret du laser pour le passage d'un monde à l'autre, et il comptait en fabriquer un pour retourner dans son monde d'origine. Il se mit aussitôt à la recherche de la salle de jeux de la ville qui, comme dans toutes les villes Gorcks qu'il eut le loisir de visiter auparavant, servait également de laboratoire. Il la trouva dans une des sphères flottantes, au-dessus d'un faux baobab sur lequel était couché une sorte de tigre préhistorique, plongé dans un sommeil artificiel, respirant et balançant sa longue queue rayée de jaune et noir dans un mouvement pendulaire rythmé par le ronflement sonore d'une carte son. Le professeur avait contourné l'animal, en évitant de se placer dans le sens du vent, de peur que ses vicieux inventeurs ne l'eussent doté d'un système sensoriel qui mettrait son disque sous tension, enclenchant une attaque contre une proie qui ne serait autre que sa propre personne. Le disque dur du faux tigre n'en fit rien, et le professeur s'était laissé transporter par le champ antigravitationnel de la sphère, pour se trouver face à d'autres inventions créées cette fois-ci par les demeurés de l'espace.

Il fouilla dans ce fourbi à la recherche d'objets dont les composants

électroniques pourraient servir à fabriquer le laser. Il élimina d'emblée les peluches de toutes sortes, avant de mettre la main sur un objet insolite : comme Earvin avant lui. Le professeur Orbisson fit connaissance avec une étrange mâchoire métallique qu'il prit dans les mains, se demandant à quoi cette chose pourrait bien lui servir.

“La crosse peut-être” ? pensa-t-il. Il n'eut pas le loisir d'être fixé, la chose s'enclencha, sauta de ses mains et alla se frotter contre ses jambes en ronronnant. Le professeur resta figé un instant, abasourdi devant cette curieuse créature, avant de reprendre ses esprits et de l'envoyer valdinguer plus loin d'un coup de pied, l'éliminant de son catalogue d'objets utiles. Cette erreur de jugement attira aussitôt l'animosité naturelle du chat qu'elle représentait, car, tout aussi soucieux que leurs homologues Terriens quant au réalisme de leurs créations, les Gorcks avaient doté la chose d'un vrai caractère félin. Ainsi, même dénuée de corps, elle semblait hérissier ses poils invisibles tout en courbant son dos en position d'attaque.

La mâchoire exhiba ses dents acérées et poussa un horrible miaulement qui glaça le sang du professeur, paralysant sa matière grise incompatible avec l'absurde.

Orbisson oublia rapidement l'aspect irrationnel de la situation et revint à des occupations plus terre-à-terre. Il se mit rapidement à l'abri d'un meuble flottant, pour sauver sa peau d'une morsure certaine, et envoya contre le matou ce qui lui tombait sous la main : peluches, robots, voitures, etc. Mais, féline, la mâchoire bondit d'un coin à l'autre de la pièce, poussant des mialements aigus, et évita les projectiles. Ceux-ci allèrent heurter les parois de la salle, ce qui mit en route leur mécanisme. Le professeur vit ainsi un ours en peluche miniature se relever après sa traversée aérienne de la pièce et se frotter le museau, visiblement endolori, pour avoir heurté une figurine de *Dark Vador*. Il vit également le petit personnage se mettre en marche à son tour et exhiber son sabre laser pour laver l'affront de l'ours. Un duel Ours-Vador se joignit à celui du professeur et de la mâchoire et d'autres vinrent rapidement se mettre de la partie.

En quelques secondes, la salle retrouva son ambiance coutumière avec des vaisseaux spatiaux du *Côté Obscur* qui vinrent défendre leur maître des griffes d'une meute de peluches commandée par *Skywalker* en personne. De son côté, acculé au mur face à la mâchoire, qui avait fini par gagner des terrains pour cause de manque de projectiles, le professeur était sur le point de perdre la raison ainsi que le contenu de sa vessie, si sa main n'était tombée par chance sur le dernier objet à sa portée : la queue énorme d'un chien miniature. Soudain, malgré son échelle trois fois supérieure à celle de la peluche canine, à la vue de cette dernière, la mâchoire poussa un singulier miaulement de frayeur. Le professeur comprit aussitôt qu'il avait enfin trouvé une arme contre son

agresseur, et lança son chien de garde contre le félin dans une course effrénée sur les parois de la salle de jeu, course qui défiait les lois de la logique et de la pesanteur, une aberration que l'esprit dissipé du professeur ne remarqua point. Il réussit cependant à reprendre le contrôle de ses membres encore tétanisés par la frayeur et, dans un ultime effort l'empêchant de prendre ses jambes à son cou, il se dirigea avec précaution loin des deux camps qui continuaient à se livrer un duel – *Les Troupes de l'Empire* unies à divers monstres préhistoriques et futuristes, face aux peluches et à leurs alliés de *l'Alliance Rebelle*.

L'espace de la pièce était infesté de vaisseaux des deux camps qui se tiraient dessus à coups de rayons lasers inoffensifs. Mais cela, le professeur ne le savait pas. Il rampa sous une table flottante, là où la paix régnait encore, et découvrit des instruments de bricolage aussi absurdes qu'apparemment inutiles. Il fourra quand même le tout dans un sac à dos orange fluo démunie de sangles, de poignée ou d'attaches, le prit sous le bras, se tortilla jusqu'à la sortie, et prit la poudre d'escampette hors de la sphère.

Ainsi, sans même se soucier de la faune monstrueuse de la jungle, il décampa loin de cet asile d'aliénés... et s'enfonça dans le monde des humains, soudain moins absurde qu'il l'avait toujours cru.

Au même moment, les premiers rayons de soleil se levèrent sur Bridgeport dans le Connecticut : Peter affrontait un monstre au visage plus effrayant que les poupées en plastique du parc d'attractions, un prédateur de la pire espèce qui avait épousé la partie obscure de l'humanité. Le commandant Eddy Libits Junior pointa sa télécommande vers le ciel et appuya sur le bouton qui devait déclencher l'apocalypse pour la plus grande partie des êtres humains, en leur souhaitant d'aller au diable.

Un diable dont il découvrait la face...

Vingt-quatre heures étaient passées depuis le départ précipité du professeur Orbisson. Des heures pendant lesquelles il avait évité le parc d'attractions et ses environs comme la peste, déambulant sans autre but que de prendre de la distance avec ce maudit lieu où sa science fut mise à si rude épreuve. Il emportait son précieux larcin dans le sac orange fluo serré fort contre son ventre. Quoique celui-ci fut bien lourd, il ne le lâcha pas un instant, même loin du parc alien. Il avait traversé la ville de Los Angeles du nord au sud, de North Hollywood, où se trouvait le parc, jusqu'à Santa Monica. Soit une vingtaine de kilomètres, en trois heures. Un record pour lui qui prenait d'habitude sa voiture pour le moindre déplacement, ce qui lui laissa des marques en forme d'ampoules sous les plantes des pieds.

C'était le matin en Californie, les premiers rayons de soleil effaçaient les dernières zones d'ombre dans lesquelles l'homme de science s'était réfugié tout au long de sa traversée de la ville des anges. Un début d'activité se faisait sentir et des Californiens bien matinaux émergeaient hors de leurs couchers. De rares véhicules traversaient Ocean Drive, l'avenue séparant le professeur de l'océan qui lui faisait alors face, comme s'il représentait la ligne d'arrivée de sa course, loin des *Autres*. Il regarda autour de lui dans un long panorama, vérifiant que ceux-ci n'avaient pas élu domicile dans les environs et, ne trouvant pas trace de leurs horribles cités suspendues, il se laissa choir sur le trottoir sans relâcher la pression autour de son sac. Il s'accorda ce qui devait être un court répit, mais, épuisé, le sommeil s'empara de ses esprits et il s'endormit à même le macadam.

Il se réveilla en sursaut quelques heures plus tard avec les bruits de la ville qui avait repris vie, vautre comme un clochard sur le trottoir. Il mit un moment à se rappeler ce qui lui était arrivé, avant de voir une nuée de piétons venir dans sa direction, piétinant son corps inconsistent. Il comprit alors qu'il s'était endormi et, d'un bond, il se mit en station debout, réveillant les douleurs que lui soutiraient ses ampoules.

Il sautilla d'un pied sur l'autre comme s'il marchait sur des charbons ardents, scrutant les alentours afin de se repérer dans cette ville qui lui était inconnue.

Le soleil brillait haut dans le ciel, le trafic automobile s'était accru sur l'avenue, et ses deux bords grouillaient de monde : piétons, cyclistes et patineurs de toutes sortes. Le professeur évita une grosse femme montée sur roulettes et à l'équilibre précaire, fonçant sur lui en gesticulant, ainsi

qu'un cycliste qui lui-même évitait la femme à roulettes. Il sautilla ainsi à cloche-pied et d'un bout à l'autre du trottoir, et finit par se mettre dos contre le muret de la maison devant laquelle il avait passé la nuit. Il attendit que le flux diminuât afin de reprendre sa marche sans but. En attendant, il usa du sac fluo comme d'un rempart entre les piétons à roulettes et sa personne. Il s'y agrippa si fort, qu'il finit par arracher une sorte de petite pochette extérieure qui lui resta dans les mains.

Soudain, comme doué d'une vie qui lui était propre, le sac se rebella contre le mauvais traitement subi. Il s'arracha à l'étreinte de son tortionnaire, flotta un instant dans les airs, hésita quant à la conduite à tenir, et sembla opter pour la vengeance. Il se rua vers son adversaire, glissa entre le muret et le dos de ce dernier et le poussa vers la foule.

Sorti de sa surprise première, le professeur hurla, gesticula et plongea à travers la foule qui, à présent, lui causait moins de terreur que cette diablerie de manufacture alien. Il courut à perdre haleine, le sac collé à ses basques qui le suivait comme son ombre. Il sprinta de plus en plus vite, oubliant ses pieds endoloris, afin de semer son poursuivant. Il zigzagua, slaloma entre et à travers les passants, cyclistes, patineurs, et même les voitures sur l'avenue. Mais la chose le suivait toujours, vindicative et rancunière, ne le lâchant pas d'une semelle.

À bout de souffle, coincé face à l'océan et ne sachant pas nager, Orbisson finit par s'arrêter pour affronter la colère du sac.

– Je n'ai pas voulu vous faire de mal. Je... je n'ai pas fait exprès, s'apitoya-t-il en tendant le bout de tissu qu'il tenait encore dans la main. Tenez !... je... je vous le rends !..."

Le sac ne l'entendit pas de la même oreille. Il fit le tour et, de nouveau, alla se loger dans le dos du professeur, toujours aussi décidé à se venger du traitement subi.

Orbisson poussa un long hurlement de terreur, lâcha le bout de tissu qu'il avait arraché à la chose et reprit sa course folle en direction de l'avenue. Au bout de quelques folles enjambées, il s'était retourné pour évaluer la distance qui le séparait encore de la chose et, à son plus grand étonnement, pour une raison qui échappait à sa science, il vit que le sac avait renoncé à le poursuivre. Il flottait au-dessus des vagues, à l'endroit même où il l'avait laissé.

Sans s'attarder, le professeur reprit sa course, avec cette fois-ci l'espoir de semer la chose définitivement. Il traversa l'avenue et sa circulation, les piétons et leurs roulettes, et alla se réfugier dans le jardin clos d'une maison, passant au travers d'un grand portail métallique qui la rendait invisible de l'extérieur. Il se planqua dans un buisson et resta accroupi un long moment, priant pour que la chose ne puisse le retrouver. Il sursauta à plusieurs reprises au moindre bruit venant de l'extérieur, sans jamais tenter de sortir de sa cachette, de peur de se trouver face à face avec la chose rôdant dans les environs à sa recherche.

Plus d'une heure passa avant qu'Orbisson ne fasse poindre le bout de son nez hors de son buisson, jetant un rapide coup d'œil aux environs, avant de disparaître aussitôt dans les profondeurs rassurantes de son arbuste. N'ayant vu aucune trace de couleur fluo dans les alentours, il renouvela deux fois l'expérience avant de se soustraire à sa cachette. Mais, prudent par nature, il décida de rester à l'abri du jardin clos de la maison jusqu'à la tombée de la nuit, pour se glisser discrètement dans la rue.

En attendant, il s'assit à même le gazon et enleva ses chaussures pour étudier l'état de ses pieds. Il n'était pas médecin, mais ce qu'il vit lui confirma qu'il ne pouvait aller trop loin. Il se maudit d'avoir choisi des chaussures de ville pour explorer ce monde sauvage et chercha une solution à son problème. Elle lui vint de l'intérieur même de la maison dont il squattait le jardin, une grande maison sur deux étages aux larges baies vitrées avec vue sur l'océan. Il entendit le bruit d'un klaxon dans la rue et vit les Carlton, propriétaires des lieux, un homme et une femme dans la quarantaine escortés par leur marmaille. Une fille de seize ans et deux garçons de neuf et cinq ans, sortir précipitamment de la maison, des bagages à la main.

– T'as éteint le gaz ? demanda l'homme à sa femme.

– L'eau et l'air climatisé aussi, lui répondit cette dernière. Si j'avais compté sur toi, Dieu sait dans quel état, on aurait retrouvé la maison !...

– C'est pour ta mère qu'on y va ! Si tu veux, on peut rester.

– Oui, papa, on reste ! pria l'adolescente.

– J'n'ai pas envie d'aller chez mamie, renchérit son frère.

– Moi, je veux y aller ! protesta le petit dernier.

– En voilà au moins un qui veut voir sa grand-mère ! dit la mère.

– Tu parles ! c'est pour la piscine qu'il veut y aller, dénonça son frère.

– En tout cas, je sais nager, moi... hé poule mouillée, lui lança le cadet.

– Je vais m'ennuyer, là-bas ! se plaignit la fille. Il n'y a que des ploucs !

– Ta grand-mère est mourante, je te rappelle, lui lança sa mère. On n'y va pas pour s'amuser.

– Bonjour l'ambiance.

– T'as appelé un taxi ? demanda le père.

L'avertisseur sonore du taxi se fit entendre à nouveau, évitant à la mère de répondre.

– T'as pas fermé les volets, reprit-il en regardant la maison une dernière fois, avant de sortir dans la rue.

– Jason va venir jeter un coup d'œil de temps en temps.

– Quoi, t'as pas trouvé mieux que lui pour lui confier la maison ? Il va encore tout saloper. Je te préviens, s'il touche à mes trains électriques, je...

– Tu rien du tout, t’avais qu’à trouver quelqu’un toi-même.
– Je te rappelle que c’est ta mère, pas la mienne, alors...
– Je te le rappellerai quand je toucherai l’héritage !
– Oh, tout de suite !...
– J’n’ai pas envie d’aller chez mamie, moi !
– Pourquoi on ne prend pas la voiture ? demanda la fille.
– Il n’y a que des voleurs à l’aéroport, lui répondit le père. On risque de ne pas la trouver au retour. Ici, elle ne risque rien ! Hé, mais ce n’est pas un break. Tu aurais pu demander un break !
– T’avais qu’à le demander toi-même ! et ne me réponds pas que c’est ma mère pas la tienne.
– Ah, comme tu y vas. Je l’aime bien ta mère, moi. Mais j’avais mes trains à mettre à l’abri, tu vois. Au fait, il y a un nouveau modèle qui est sorti : l’Orient Express. Une pure merveille. Un peu cher. Pas une fortune non plus. Tu crois que ?...
– Demande à ta mère.
– Ah, comme tu y vas.
– J’n’ai pas envie d’aller chez mamie, moi !
– Poule mouillée...
– C’est la mère de ta mère, fiston, lança le père à son fils. Un peu de dignité, voyons.
– Il coûte combien ton train ?
– Oh, c’est pas une fortune non plus....
Orbisson n’entendit pas le prix du train, le portail s’était refermé, les portes du taxi claquèrent et la voiture démarra. Il se trouva ainsi tout seul, dans le jardin d’une maison qui tombait à pic, se remit sur pieds tant bien que mal, boitilla jusqu’à la baie vitrée, et passa à travers.

La maison était moyenne, d’une famille très moyenne, cuisine, salon et salle à manger au rez-de-chaussée, chambres à coucher et salle de bain à l’étage. Épuisé et oubliant son état inconsistant, le professeur se dirigea droit vers le salon, s’affala dans le grand canapé moelleux pour reposer ses pieds endoloris et, ce qui devait arriver arriva, il passa à travers le meuble et se retrouva à ras le sol, les quatre fers en l’air. Il ne tenta pas de se relever, ferma les yeux et plongea dans un long sommeil réparateur.

Orbisson eut des rêves étranges, hantés par des vaisseaux spatiaux orange fluo qui lançaient contre lui des missiles à tête chercheuse en forme de sac. Il les fuyait, slalomant sous les griffes géantes d’une dizaine de tyrannosaures à tête de Gorck sanguinaires et gourmands qui tentaient de le découper en lamelles. Il réussit néanmoins à prendre de la distance loin de ses poursuivants qu’il entendait grogner dans son dos. Les grognements, à force de grandes enjambées, se firent de plus en plus

lointains. Encouragé, le professeur ne ralentit pas la cadence pour autant, courant à perdre haleine jusqu'à ce que les bruits fussent parfaitement éteints. Il finit par s'arrêter afin d'en avoir le cœur net et ne vit plus trace de ses ignobles poursuivants. Il profita de l'accalmie pour reprendre son souffle, l'œil alerte, prêt à reprendre ses jambes à son cou à l'apparition de la moindre griffe, canine, ou autre sac volant. Mais ces derniers avaient complètement disparu et semblaient avoir abandonné l'idée d'en faire leur déjeuner.

Soulagé, le professeur se mit à espérer rester en vie, mais sa joie fut de courte durée, une voix très proche se fit entendre derrière lui : "Je vais te croquer"... Il comprit alors que c'en était fini de sa courte vie, se retourna d'un coup pour affronter le monstre et n'en trouva aucune trace à l'horizon. Pourtant un ignoble "Miam" se fit entendre, lui confirmant qu'il était toujours sous la menace d'une mâchoire gorcko-jurassique. Il baissa les yeux vers la source de la menace, à quelques centimètres du sol, au niveau de ses propres genoux, et vit une de ces petites choses qu'il avait l'habitude de balayer de son chemin d'un simple coup de pied. Un Gorck qui le regardait avec un sourire malicieux au coin des lèvres. Orbisson s'apprêta à le balayer d'un coup de pied, quand, soudain, il vit le sourire de l'alien s'élargir étrangement, découvrant une énorme mâchoire métallique aux dents bien acérées qui se referma sur lui.

Il le plongea dans le ventre de l'alien, et dans le noir.

Orbisson s'éveilla alors en sursaut. Il faisait nuit noire et il mit un moment avant de reprendre ses esprits. Il se rappela son arrivée en Californie, sa course folle loin du parc d'attractions jusqu'à la ville de Santa Monica, le sac et sa rancune qui l'avaient mené dans la maison moyenne des Carlton, dans leur salon moyen, à travers leur canapé. Le scientifique finit par comprendre que les monstres qui voulaient croquer ses pauvres os endoloris n'étaient que le fruit d'un horrible cauchemar. Il en fut soulagé, mais son répit fut de courte durée, une voix dans son dos se fit entendre :

– Moi aussi je vais te croquer", le délire continuait. Il hurla.

Soudain, la lumière s'alluma, éclairant un couple qui s'étreignait avec fougue devant la porte d'entrée...

– Ah, non Jason, pas ici ! On pourrait nous voir, protesta la femme, mollement, tout en se laissant enlever le chemisier qui ne cachait déjà pas grand-chose de son anatomie.

– Alors viens par là, fit l'homme en poussant sa compagne vers le canapé. Là, personne ne peut nous voir.

Orbisson n'attendit pas qu'ils se laissent tomber sur le fauteuil. Il s'éclipsa dessous, rampa jusqu'à la cuisine, se trouva un petit coin dans lequel il se mit en boule. Il tenta de se calmer, se bouchant les oreilles pour ne pas entendre ce qui se passait dans la pièce voisine. Il resta ainsi

un moment, se demandant comment faire pour sortir de ce cauchemar. Il avait faim, se sentait sale, et ne pouvait ni ouvrir le frigo, ni prendre une douche. Il ne pouvait pas rester dans cet état inconsistant et il lui fallait trouver un moyen pour sortir de ce monde, et d'urgence. Mais, maintenant qu'il n'avait plus le contenu du sac, il ne voyait pas comment faire. Il regarda une horloge murale, il était minuit. Le sac avait sûrement renoncé à le poursuivre. Il décida alors d'aller faire un tour à l'extérieur pour trouver une solution à son problème. Il rampa jusqu'au salon, ramassa ses chaussures et sortit de la maison pour les chausser dans le jardin, loin du couple qui poussait d'étranges soupirs. La douleur de ses pieds s'était atténuée, mais il savait qu'il ne pourrait pas parcourir de grandes distances. Il claudiqua jusqu'au portail, passa sa tête au travers et vérifia que le sac n'était pas aux alentours. La voie était libre. Il s'éloigna de la maison.

Un long moment passa pendant lequel Orbisson marcha au hasard, sans but, longeant la côte vers le sud. Ses douleurs aux pieds s'étaient réveillées et il avait de nouveau enlevé ses chaussures plongeant ses pieds nus dans le sable, ce qui lui procurait un certain apaisement. Affamé et épuisé, il ne remarqua pas que ses pieds s'enfonçaient dans le sable, ce qui était inhabituel et étrange pour un habitant de la quatrième dimension. Sa science était paralysée par ses turpitudes physiologiques.

Ainsi, il passa auprès d'un clochard qu'il vit sous le clair de lune, allongé dans le sable, sous une couverture qui le tenait au chaud, le dos appuyé contre un palmier géant, buvant au goulot un breuvage brunâtre qui d'habitude lui aurait révolté l'estomac de dégoût, et qui, présentement, lui fit remonter le peu de salive encore contenue dans sa bouche. S'il l'avait pu, il aurait étranglé cet homme pour lui voler sa bouteille, mais il était inconsistant, impotent et invisible. Il reprit son errance, s'éloignant de l'atroce vision du clochard et de sa bouteille, quand il entendit l'homme pousser un hurlement de terreur.

Orbisson se retourna par curiosité et s'étonna de voir le sans-abri, les yeux grand ouverts, lorgnant dans sa direction avec effroi. Se sachant parfaitement invisible au commun des mortels, Orbisson se retourna pour voir ce qui, à travers lui, suscitait la frayeur de l'homme. Il ne vit que du sable et l'océan, et mit le comportement de l'homme sur le compte de l'alcool. Il allait reprendre à nouveau son chemin quand il entendit le clochard demander :

– Qui va là ?

Intrigué, Orbisson vérifia encore qu'il n'y avait personne dans les environs. Chose faite, ayant soudain un doute, il fit un pas en direction du clochard.

– N'avance pas, hurla le sans-abri en se redressant.

Il menaçait Orbisson de la bouteille qu'il tenait désormais par le

goulot comme une arme, laissant son précieux contenu se déverser dans le sable.

– Ou je te fracasse le crâne ! menaça le clochard.

– Vous me voyez ? demanda Orbisson en faisant encore un pas vers l'homme.

– Avance pas, je te dis !

– Vous me voyez vraiment ? demanda de nouveau Orbisson, qui commençait à se poser des questions sur son état : Peut-être était-il revenu dans son monde ? Peut-être que les effets du laser ne duraient qu'un temps, sinon, comment expliquer que l'homme puisse le voir ? Peut-être que... Il regarda autour de lui à la recherche d'un autre témoin plus digne de foi que cette épave imbibée, mais il ne vit personne. Il se tâta, vérifiant qu'il était entier, observa ses mains, ses bras, son buste, ses jambes et ses pieds... Ses pieds, mais c'est ça, ils étaient enfoncés dans le sable. Le sable, mais bon sang, ça y est ! Il était de retour dans son bon vieux monde. Il s'agenouilla de joie regardant le ciel, qu'il remercia pour la première fois de sa vie d'athée.

– Merci mon Dieu, merci...

– C'est ça, mets-toi à genoux, eh sale mec ! lui lança le clochard, lui confirmant son bonheur, avant de rajouter, parce que j'ai pas peur des fantômes, moi...

– Des quoi ? hurla Orbisson, que le doute tenaillait de nouveau. Quel fantôme, de quoi parles-tu immonde clochard, sous-homme, vermine ?... me vois-tu, oui, ou non ?

Sorti de ses gonds, Orbisson lança le sable par poignées en direction du clochard en vociférant :

– Tu vois ça ? Regarde... regarde !... Tu le vois sale alcoolique ! C'est l'œuvre d'un fantôme ça ?... Réponds ! As-tu perdu ta langue, ordu ?...

À la place des pas qu'il voyait s'enfoncer tout seuls dans le sable, le clochard voyait à présent le sable se lever dans les airs et venir lui gifler le visage par rafales. Il voyait une tornade se préparer, à la place même où son délire éthylique avait vu un être invisible s'agenouiller, sans pouvoir le distinguer ou l'entendre. Il regretta de l'avoir insulté, c'était peut-être la cause de l'apparente colère de l'entité qui l'attaquait à présent. Il n'aurait pas dû boire tant, il devenait grossier à chaque fois, que faire maintenant pour se rattraper ?

– Excusez-moi, je n'ai pas voulu... lança le clochard, repent.

Il vit alors la tempête s'éteindre aussi brusquement qu'elle avait commencé et, encouragé, reprit sur le même ton respectueux dû aux entités colériques :

– J'ai rien contre les fantômes, c'est juste que...

Il ne finit pas sa phrase, la tempête se leva de nouveau, se dirigeant droit sur lui d'un pas ferme. Il oublia rapidement le respect dû aux entités

colériques, lança sa bouteille vers l'œil du cyclone et détaila en hurlant :

– Retourne en enfer, eh sale mec !

Orbisson vit la bouteille partir dans sa direction, et garda les yeux ouverts dans l'espoir de la voir se casser contre lui. Ce ne fut pas le cas, le litre passa son chemin à travers son corps. Orbisson tomba alors à genoux, maudissant le Ciel qu'il avait remercié auparavant.

Plus d'une heure passa après le départ du clochard et, calmé, Orbisson, toujours là, assis face à l'océan, regardait dans le vague, le ventre crispé, les pieds en feu et la bouche plus sèche que jamais. Il fixait l'horizon, se remémorant ce que fut sa vie avant d'arriver dans ce monde, pensant à tous les rêves de pouvoir et de gloire auxquels il s'était destiné. Les longues études qu'il avait dû faire, les nuits blanches qu'il avait passées, plongé dans les livres à résoudre les équations les plus complexes, sa vie qu'il avait dédiée à la science, sa rencontre avec le Général Libits, et les promesses d'un destin exceptionnel qu'il lui prédisait au sein du nouveau monde, l'Amérique future qu'il devait mettre sur pied, son nom qui devait rentrer dans tous les livres d'Histoire... Son histoire à lui finissait là, sur une plage, comme un clochard. Un sous-homme, une bête, un paria, ce que la Nouvelle Amérique devait éradiquer de la surface de la Terre, il en faisait désormais partie. Le nouveau pouvoir ne l'avait-il pas déjà condamné, comme indésirable ? n'était-il pas le premier banni de cette glorieuse Nouvelle Amérique, avant même ceux de l'ancien monde, la vermine impure qui, à l'heure qu'il était, devait être en train de rôtir en enfer ?...

À ce point de ses interrogations, pensant aux vieux continents, il se demanda soudain pourquoi cette nuit était si calme ? Et les missiles nucléaires envoyés contre l'ennemi ? Avaient-ils semé le désastre auquel ils étaient destinés ? Et si c'était bien le cas, comment se faisait-il que tout fût si calme sur cette rive de l'océan ? L'armée de la Nouvelle Amérique avait-elle changé ses plans ? Le Général avait-il repoussé l'échéance ? Avait-il échoué ? Comment ? Pourquoi ? Qui ?... Qui aurait pu les empêcher d'aller jusqu'au bout ? ça ne pouvait pas être les Aliens. Ils étaient incapables d'opposer la moindre résistance, Orbisson en aurait donné sa main à couper. Alors, qui ? Il fallait bien que quelqu'un se soit opposé aux plans du général, pour qu'il ne les ait pas mis à exécution. Serait-ce cet homme qui pourchassait le major Bernaby, cet homme qui l'avait assommé au lieu de le tuer quand il en avait le pouvoir ? Cet homme qu'il avait vu en compagnie d'une femme et d'une poignée de policiers ? Avait-il réussi à s'opposer au Général et son armée ? Était-il vraiment possible qu'un homme qui assomme ses ennemis, au lieu de les tuer, puisse affronter les soldats de la Nouvelle Amérique ? et gagner ? Orbisson chassa cette idée saugrenue de son esprit, énumérant d'autres thèses plus probables quant aux causes de ce retard... Un ennui

technique dû probablement à son absence...

Orbisson échaufaudait une énième explication, fondée sur son éviction comme cause première de ce retard, quand, soudain, une lueur venant du rivage attira son regard. Une lueur orange qui ne lui était pas inconnue, se balançant au rythme des vagues. Orbisson plissa les yeux scrutant l'obscurité, et ne tarda pas à reconnaître la chose ignoble qui l'avait poursuivie quelques heures plus tôt. Elle revenait à la charge, le narguant de son contenu : sa seule chance de salut.

L'apparition du sac alien flottant au-dessus des vagues ébranla fortement l'esprit d'Orbisson, mais elle n'eut pas le même effet sur lui qu'auparavant. La faim, la soif et le désespoir éveillaient en lui une rage et un courage inconnus à ce jour. Il se leva d'un bond avec la ferme intention de capturer la chose et, comme face au clochard, il fonça droit vers le sac, fomentant de ses pieds une nouvelle tempête de sable.

– Si tu crois que je vais me débiter, tu te trompes, lança-t-il, menaçant.

Et, encouragé par la presque immobilité du sac, il ajouta :

– À nous deux ! Viens ici si tu es un... un sac. Je vais t'arracher toutes les poches, moi ! Tu vas voir de quel bois, je me chauffe... Ce n'est tout de même pas un sale sac qui va faire la loi... Non, mais !...

Le sac ne réagit pas, et l'espoir de récupérer son contenu augmenta dans l'esprit d'Orbisson qui s'approcha du rivage le toisant de haut.

“Approche doucement et rends-toi, aucun mal ne te sera fait”, lança-t-il, magnanime. Le sac n'en fit rien, flottant au rythme des vagues à quelques mètres du rivage et Orbisson reprit sur un ton plus ferme : “je ne répéterai pas ma proposition une fois de plus... Rends-toi tout de suite et aucun mal ne te sera fait ! Ce ne sera pas le cas si je dois venir te chercher”, reprit le professeur sur un ton menaçant, tout en espérant ne pas avoir à mettre un pied dans l'eau. Il ne savait pas nager et ne pensait pas pousser le courage jusque-là. Je compte jusqu'à trois !... Le sac continua à se balancer au-dessus des vagues faisant fi de l'ultimatum d'Orbisson qui commença à compter : Un... Le sac ne réagit pas et le professeur reprit sur un ton qui perdait en assurance : Deux... Rien ne sembla se passer dans la tête du sac, qui ne paraissait pas prêt à obéir. Trois, tonna la voix du professeur, en dernière chance, mais le sac continuait à se balancer et Orbisson hésita quant à la conduite à tenir.”

Il ne voulait pas perdre la face, évalua la distance qui le séparait du bagage récalcitrant : neuf mètres environ, étudia le dénivelé de la pente de sable en espérant qu'elle ne s'accroissait pas sous l'eau et estima la profondeur de la mer, au niveau de l'ennemi, à un mètre tout au plus. Il alla chercher du courage dans les crampes de son estomac affamé, prit une grande bouffée d'air en réserve, se boucha le nez, et fit un pas dans l'eau.

Aussitôt, ses yeux s'agrandirent de stupeur. Des informations erronées

et confuses parvinrent à son cerveau. Il fit appel à toute sa science pour analyser les données, mais ne trouva aucune explication logique au phénomène étrange dont ses sens étaient témoins. Il sentait les grains de sable glisser entre ses orteils et sous la plante de ses pieds, dans un va-et-vient rythmé par les vagues, ce qui était tout à fait normal. En revanche, ce qui l'était moins, c'était le manque d'humidité, et le fait qu'aucune différence ne se faisait sentir entre la température de l'air et l'élément liquide, comme si ce dernier avait perdu toute consistance. Orbisson sentait les petites particules de sable contenues dans le ressac venir se frotter contre sa peau, mais ne percevait pas les caresses du liquide lui-même. Le sable sous ses pieds était aussi sec que le désert du Texas – un lieu qu'il avait visité enfant, accompagné de ses parents et, comme tout ce qu'il avait vécu en cette période en caleçon court, lui rappelait de mauvais souvenirs – ce qui le perturba au plus haut point.

Orbisson chassa les souvenirs de son enfance de son esprit et se concentra sur ce nouveau phénomène. Afin de l'étudier, il se pencha en avant, sans relâcher la pression sur ses narines qu'il maintenait pincées d'une main, et plongea la deuxième dans l'eau pour vérifier les informations envoyées par les plantes des pieds. Pas de doute, l'eau était tout aussi inconsistante que tout le reste dans cette dimension. Méthodique, le professeur tenta une seconde vérification. Il desserra la pression sur ses narines, envoya sa main gauche pour aider la droite, joignant les deux paumes pour former un récipient, et tenta d'extraire un échantillon d'eau de mer. Il porta ses mains vers son visage, comme s'il allait s'abreuver, et fit une vérification visuelle de leur contenu. Le clair de lune lui permit de constater que ses sens ne l'avaient pas trompé, ses mains étaient sèches et vides. Orbisson reprit un second échantillon, un troisième et un quatrième, avant de s'agenouiller dans les vagues, vérifiant ainsi que ses habits ne portaient aucune trace d'humidité. Il finit même par se plonger entièrement dans la mer, se roula sur le fond de l'océan, tout en gesticulant de tous ses membres, sans soulever la moindre éclaboussure. Il plongea sa tête sous l'eau, en se rebouchant le nez, et, malgré sa peur viscérale de cet élément, il ouvrit les yeux. Il constata qu'il pouvait voir comme s'il était à l'air libre. Le sel ne lui piquait pas les yeux et l'eau n'avait décidément aucune consistance, ni aucun goût. La curiosité l'emporta sur la peur, il lâcha la pression sur ses narines pour la seconde fois, et il tenta une autre expérience, prenant une timide inspiration. Il fut étonné de constater que l'air affluait dans ses poumons. Abasourdi, il s'assit un moment à même le fond, réfléchissant à tous ces étranges phénomènes liés à la quatrième dimension, tentant de leur trouver des explications logiques et rationnelles.

Pourquoi pouvait-il toucher le sable ? Faisait-il partie des deux mondes ? Pourquoi l'eau était-elle impalpable, faisait-elle partie de l'autre monde uniquement ? et dans ce cas, qu'y avait-il sous les océans ?

Comment pouvait-il respirer sous l'eau ? Les questions affluaient dans son esprit sans qu'il puisse leur trouver de réponses logiques, et Orbisson finit par ne s'en poser plus aucune.

Il avait de nouveau faim et soif et devait parer au plus urgent : sortir de ce monde de dingues. Il lui fallait récupérer le contenu du sac. Il sortit sa tête hors de l'eau et vit la chose flotter à quelques pas de lui. Il ne se posa pas la question de savoir comment elle pouvait flotter ainsi dans le liquide impalpable et marcha d'un pas ferme en sa direction.

– Je t'avais demandé de te rendre gentiment et tu n'as rien voulu savoir. À nous deux maintenant, dit-il en l'agrippant des deux mains et le tirant vers lui de toutes ses forces.

Il ne réussit pas à le déplacer d'un millimètre. Orbisson jura et s'agrippa au sac de plus belle pour tenter de le déplacer, mais la chose paraissait comme cimenté aux flots, tout en se laissant balancer doucement par le mouvement des vagues. Il jura de nouveau, raffermi sa prise en enroulant ses jambes autour de l'ennemi et, s'aidant de son poids, tenta de plier sa volonté à la sienne. Sans succès. Le sac continuait à flotter harmonieusement. Orbisson tenta alors diverses manœuvres visant à déplacer la chose, tout en jurant et suppliant à la fois, sans réussir à lui faire changer d'attitude.

Épuisé, le professeur finit par lâcher prise, se laissant tomber au fond de l'eau pour reprendre son souffle. Il resta ainsi vautré un moment à la recherche d'une solution pour faire entendre raison au sac, quand une raie Diable de trois mètres d'envergure lui fit perdre la sienne. Elle s'extirpa d'un bond du fond de l'eau, à l'endroit précis où il était assis, et lui passa à travers le corps pour attaquer et avaler un petit poisson qui nageait à quelque distance de là. Orbisson hurla de tous ses poumons, se débattit, et souleva un nuage de sable qui lui obscurcit la vue. Le monstre marin voyant le sable s'élever autour de lui s'éloigna des lieux en quelques coups d'ailerons, et disparut vers le large. Remis de sa frayeur, Orbisson examina attentivement le fond de l'eau, à la recherche d'autres monstres tapis sous le sable, et vit une petite chose de couleur orange briller à ses pieds, juste au-dessous du sac de la même couleur. Il l'observa attentivement, prêt à prendre le large, quand il reconnut la petite pochette qu'il avait arraché au sac plus tôt dans la journée, causant l'attaque de ce dernier. La pochette gisait au fond de l'eau, se balançant dans le sable, au rythme des vagues et des courants marins. Orbisson alterna son regard passant du sac à la pochette et inversement. Il constata que les deux se balançaient au même rythme, l'une gisant dans le sable, et l'autre flottant à moins d'un mètre au-dessus. Il fronça les sourcils dans un grand effort d'analyse, avant de comprendre que le sac ne flottait pas dans l'eau, comme il l'avait cru au départ, mais dans les airs, comme il l'avait quitté la veille. Celui-ci suivait la pochette dans ses déplacements provoqués par le mouvement du sable, lui-même suivant

les courants marins. Orbisson eut soudain à l'idée qu'il s'était trompé sur les intentions du sac à son égard, et rampa prudemment en direction de la pochette pour vérifier sa nouvelle théorie. Il tendit la main vers le petit bout de tissu, redoutant encore une attaque du sac si son idée s'avérait erronée, referma la main dessus et le tira vers lui d'un coup. Comme à son habitude, le sac fit un bond en sa direction et alla se loger dans son dos. Le professeur vérifia alors ses doutes et fit bouger la pochette de gauche et à droite, vers le haut et le bas, et le sac en fit de même, tout en restant à une certaine distance de celle-ci. Orbisson comprit enfin que la chose, suivant sa fonction initiale de sac à dos, se contentait de suivre la pochette dans tous ses déplacements. Il se redressa en continuant de l'agiter dans tous les sens, et le sac obéissait à tous les mouvements, relié à la pochette par un quelconque mécanisme ou champ de forces magnétique ou électrique, en aucun cas par rancune ou autre ressentiment.

Le professeur se maudit pour ses idées noires qui lui firent perdre un temps précieux qu'il aurait pu utiliser à la fabrication de son laser. Il mit la pochette dans la poche de son pantalon et le sac vint se coller à quelques centimètres de son dos, le suivant dans tous ses déplacements, sans qu'il en ressente le poids. Ainsi Orbisson et son sac à dos regagnèrent le rivage et reprirent le chemin du retour vers la maison des Carlton.

Encouragé par les victoires qu'il avait menées contre le clochard et le sac, il était fermement décidé à récupérer aussi son squat. Il ne comptait plus se laisser mettre à la porte par un couple en pleine activité corporelle.

Fourbu, le couple en question dormait dans une des pièces du premier étage. Orbisson s'était tranquillement installé dans le salon pour étudier le contenu du sac, auquel il avait remis la pochette afin de le déconnecter. Il avait éparpillé sur le plancher de la pièce chaque élément, l'étudiant à la lumière de la lune qui filtrait par la baie vitrée. Il révisa minutieusement les divers outils en sa possession, et se heurta encore une fois à la folie et à la démesure de leurs inventeurs. Ceux-là avaient tout miniaturisé, tout en diversifiant l'usage. De sorte que le nombre des outils principaux était de cinq, tous de la forme et de la taille d'un stylo : un laser pouvant aussi bien découper ou souder le beurre, le bois, le titane et les molécules d'eau ; un second servant de tournevis électromagnétique universel pour vis et boulons de toutes sortes et de toutes tailles, comblait aussi bien un horloger qu'un mécanicien de navette spatiale ; un troisième à la fonction de "Penwick" antipesanteur pouvait soulever de 1 microgramme à 300 tonnes à plus de cinq mètres du sol ; un quatrième servait d'aspirateur ou de propulseur à air comprimé qui provoquait des tempêtes de sable de force 3, sur quarante

mètres de distance ; et pour finir, un cinquième dont le professeur Orbisson mit un moment à découvrir l'utilité, mais qui se révéla son arme ultime. Un stylo-outil qui ferait de lui le maître du monde. Pourtant, après avoir appuyé maintes fois sur le petit bouton – qui, comme tous les autres outils, se trouvait en son milieu –, sans constater le moindre résultat. Il avait failli le mettre de côté avec les dizaines de gadgets qu'il avait jugé inutiles, des robots ramasse-miettes, un lanceur de billes, de balles de tennis, de base-ball, et autres baballes, lorsque, descendant chercher un verre pour sa dulcinée, Jason passa près de la baie vitrée, là où le professeur était accroupi. Il était absorbé par l'étude de ce cinquième stylo, et l'incroyable arriva. Au lieu de passer à travers le corps inconsistant d'Orbisson, Jason heurta ce dernier de plein fouet et lui tomba par-dessus. Surpris, autant l'un que l'autre, les deux hommes poussèrent de pair un hurlement, avant de reprendre leurs esprits et de se ruer l'un contre l'autre dans un combat au corps-à-corps. Ils se ruèrent de coups de poings, de pieds et de dentitions. “Au voleur” hurlait Jason, la mâchoire d'Orbisson fermement plantée dans son mollet droit, tout en tentant de planter ses propres canines dans le postérieur de son assaillant, entre deux cris.

Alertée par le tumulte des deux hommes, Mandy dévala les marches vers le rez-de-chaussée et appuya sur l'interrupteur du plafonnier. Elle assista à une scène des plus étranges de sa vie de jeune courtisane. Le mollet droit en sang, Jason hurlait par alternance, mordant l'air, entre un “au voleur” et un “au secours”, se battant tout seul au milieu du salon.

– Jason ?!... s'étonna la jeune femme.

– Je le tiens, réussit à hurler Jason.

C'était quand, son ennemi apparemment perturbé par la présence de la jeune femme, avait desserré la pression de sa mâchoire sur son mollet droit, avant d'attaquer le gauche.

– Appelle la police ! réussit-il à ajouter avant de hurler de nouveau.

– Tu tiens quoi Jason ?

Le beuglement de Jason en constatant qu'il se battait contre un fantôme glaça le sang du professeur Orbisson. Celui-ci consentit à une trêve dans le planter de mâchoire pour se tourner vers son assaillant, qui avait lâché prise à son tour et ne lui arrachait plus les pantalons en tentant de le retenir. Il fut surpris de voir l'effet qu'avaient produit ses morsures sur son assaillant. L'homme, le visage tétanisé dans une grimace de frayeur, le fixait d'un regard terrifié. Le professeur profita de la situation pour sauter de côté et remonta ses pantalons qui lui arrivaient presque jusqu'aux genoux, se rajustant rapidement devant la dame. Toute nue, cette dernière ne semblait pas gênée, lançant à son compagnon :

– Je peux savoir ce qui t'arrive ?”

– Je... je... il... c'est... il... un... un fantôme ! bégaya Jason.

– Jason !... lança-t-elle aguicheuse, tu n'as pas besoin d'inventer des

choses pareilles pour... Je t'attendais là-haut moi !...

– Je te jure, ... il y avait un... Un... quelque chose ! bredouilla Jason en regardant autour de lui à la recherche de son assaillant, qui se trouvait pourtant juste en face de lui. Ça m'a même mordu, regarde !

Étonné que l'on parle de lui comme s'il n'existait pas, malgré ce qui venait de se passer, le professeur recommença à se tâter le corps, comme face au clochard auparavant et lança :

– Vous me voyez ou pas ?

Il reçut un hurlement stéréophonique en guise de réponse, et vit les deux amants remonter dans leur chambre le diable aux trousses – ce qui ne répondait pas tout à fait à sa question, le laissant perplexe quant au monde dans lequel il était. Il se frotta les membres endoloris, seules preuves qu'il n'avait pas rêvé – surtout la partie postérieure sur laquelle son assaillant avait réussi plusieurs implantations de canines -, et déambula dans le séjour à la recherche de preuves matérielles de son état. Il ne tarda pas à en trouver une qui lui fit pousser un hurlement de douleur. Son tibia droit se cognait contre une table basse qu'il avait essayé de traverser. Il en conclut qu'il était passé dans l'autre monde, le sien, le normal. Pris d'une grande joie, il ne comprenait cependant pas le comportement étrange du couple, qui avait persisté à ne pas le voir. Il jeta un coup d'œil dans un miroir à quelque pas de lui, sans voir son image s'y refléter, ce qui lui confirma qu'il ne faisait pas partie du monde des hommes, comprenant encore moins ce phénomène que celui du sable ou de l'eau ; ces éléments qui faisaient somme toute partie d'un monde ou de l'autre, voire des deux. En revanche ce qui lui arrivait était pire. Pire, car il ne faisait partie ni de l'un ni de l'autre, comme ces deux Amériques auxquelles il n'appartenait plus. Il n'était plus, n'existait plus.

À ce stade de ses réflexions, il fut pris d'une rage folle, tournant dans la pièce comme un ouragan, renversant tout ce qui se trouvait sur son passage, mobilier et babioles, comme pour se prouver qu'il existait encore. Une revanche contre son non-être, son inconsistance, son invisibilité, les médiocres habitants de cette lamentable bicoque, cette ville, ce pays, son pays, le monde, les deux mondes. Cette folie dura tant que le dernier meuble fut encore debout, et s'éteignit tout aussi brusquement qu'elle avait commencé.

Les rideaux de la baie vitrée dans les mains, Orbisson se laissa glisser contre la vitre arrachant le tissu à sa glissière et tomba en semi léthargie, le regard dans le vague.

Il resta ainsi vautré ne pensant plus à rien comme pour vider ses esprits de la pression des quarante-huit dernières heures, depuis que ses pieds avaient foulé cette terre de cauchemar, ce monde aliéné, ce temple du maudit. Ses yeux, toujours dans le vague, balayaient l'espace confiné de la pièce, sans rien voir de son contenu, ignorant tout, comme il était lui-même ignoré, invisible, à la recherche de quelque chose à laquelle

s'accrocher, une chose qui lui aurait échappé qui serait la cause de son non-être ; une chose qu'il aurait manipulée, un objet appartenant aux autres, les monstres d'un autre monde, ceux qui s'amusaient de tout. Ils étaient peut-être tapis dans un coin, le poursuivant et riant à ses dépens. Il regarda partout dans la pièce sans trouver trace de leur présence, excepté le sac orange et son contenu encore éparpillé sur le sol à ses pieds. Il vit les outils et se remémora l'usage de chacun, le coupe-tout, le lève-tout, le dévisse-tout, l'aspire-tout, et le dernier parfaitement inutile qu'il était en train d'étudier quand...

Soudain, une idée illumina son esprit et il se rua sur la chose. Il la prit dans ses mains tremblantes et l'étudia attentivement sous toutes les coutures. Elle avait la même forme de stylo que les quatre autres, à la différence près que le bouton qui servait d'interrupteur était plus large et semblait avoir double fonction, selon que l'on pressait en avant ou en arrière. Le professeur regarda l'instrument, se demandant s'il était la cause de son état entre-deux-mondes, et voulut en avoir le cœur net. Il prit une profonde inspiration, comme plongeant sous l'eau, et appuya sur la partie arrière du bouton en fermant les yeux. Il les ouvrit aussitôt pour voir ce que son geste avait pu provoquer comme désastre, et constata que rien n'avait changé. Il eut encore une fois le réflexe futile de se tâter le corps – sait-on jamais avec ces choses-là – et reprit ses investigations en tâtant autre chose que sa propre personne. Il fut étonné et soulagé de constater que sa main passait de nouveau normalement à travers le fauteuil, et se redressa heureux de sa découverte. Il tenait en main l'instrument qui lui donnait de la consistance, tout en restant invisible, ce qui allait lui permettre de conquérir le monde. Il appuya de nouveau sur le bouton, dans le sens inverse cette fois-ci, tentant d'inverser son état pour se saisir du canapé, mais sa main passa toujours à travers. Perplexe, il tenta l'expérience une seconde fois, en appuyant de nouveau sur le bouton dans la position première, tâta le canapé, et sa main ne passa pas au travers. Il comprit ainsi qu'en appuyant sur la même partie du bouton, l'instrument agissait sur lui dans les deux sens. Il lui restait à savoir ce qui se passait exactement quand il appuyait sur la seconde partie du bouton. Il n'eut pas le loisir de pousser ses investigations plus avant, un bruit de pas se fit entendre en haut de l'escalier. Il leva les yeux et vit la tête de ses deux colocataires poindre en haut de la rampe, scrutant le désastre qui régnait dans le séjour. Ils s'étaient habillés en hâte, avaient attendu que le vacarme cesse, et étaient venus voir l'ampleur des dégâts.

– Oh, mon Dieu ! s'exclama Jason. Comment je vais expliquer ça à Meghan, moi ?

– Ta femme ? s'offusqua Mandy. Salaud !

– Pas vraiment, c'est...

– À d'autre, mon vieux !

– Ce n'est pas le moment Mandy, je t'expliquerai tout ça une fois

dehors. Tu crois qu'il est encore là ?

– Je n'en sais rien, je ne suis pas exorciste, moi...

– Regarde dans quel état il a mis la maison. Comment je vais expliquer ça ?

– Je témoignerai pour toi, si tu veux !

– Surtout pas !

– Ah, tu vois que tu es marié. Sinon pourquoi ?...

– Baisse la voix ! Elle pourrait nous entendre...

– Parce qu'elle est là en plus ? C'est quoi cette embrouille ? Je suis tombé sur une bande de voyeurs, c'est bien ma chance, ça n'arrive qu'à moi ce genre de truc.

– Je disais elle, pour la chose, pas pour ma femme.

– Ah, tu vois que tu es marié, salaud !

– C'est chez mon ex ici. Elle m'a confié la maison pour aller voir sa mère mourante et...

– Jason !

– Mais, je te jure que c'est vrai !

– Jason ! Derrière toi ! Il y a une chaise qui flotte dans l'air...

Jason se retourna et vit effectivement une chaise qui flottait dans les airs, se balançant de gauche à droite, comme un animal qui s'apprêtait à bondir sur sa proie.

– Ne fais pas de geste brusque, chuchota Jason à sa compagne. On fait comme si de rien n'était et on va vers la porte. Tu es prête ?

Elle hocha la tête et descendit les marches derrière lui.

– Ne regarde pas la chaise, lui chuchota-t-il en sifflotant.

– Il y en a deux !...

– Deux quoi ?

– Deux chaises.

– Fais comme si tu n'as rien vu, ok ?

– Oui, mais je crois que...

Elle ne finit pas sa phrase, l'une des deux chaises vint se fracasser contre un mur, à quelques centimètres du visage de Jason.

– Ne bougez plus ! tonna la voix d'Orbisson, coupant les hurlements des amants à leur naissance.

– Qui...qui... qui...êtes-vous ?...bégaya Jason.

Terrorisée, Mandy tenta de se frayer un chemin salvateur vers la porte. Elle fut happée par la seconde chaise, qui vint se fracasser sur son dos. Elle fut coupée net dans son élan, finit sa course la tête contre la vitre de la table basse, et s'assomma. Jason accourut vers sa compagne. Il fut soulagé de la trouver groggy mais vivante, juste un peu blessée à la tête.

– J'ai dit "personne ne bouge", et quand je dis quelque chose, j'entends qu'on m'obéisse.

– Mais vous êtes malade ! hurla Jason, à l'adresse du fantôme. Vous auriez pu la tuer, espèce...

Il ne finit pas sa phrase lui non plus, un tableau qui avait échappé au premier saccage vint se fracasser contre son dos violemment. Il tomba sur sa compagne, presque assommé.

– C’est ce que je compte faire, si l’un de vous ose me désobéir, ou me traiter de malade... Compris ? menaça Orbisson.

Il était pris par la frénésie que confère le pouvoir aux faibles. Le couple hocha la tête.

– Je n’ai rien entendu ! hurla Orbisson.

– Oui ! dit le couple d’une seule voix.

– Oui, qui ? hurla Orbisson.

– Oui, Monsieur ! firent les deux amants.

– Qui vous dit que je suis un homme ? Pouvez-vous me voir, hurla le professeur.

– Votre... votre... bégaya Jason.

– Votre voix ! continua Mandy.

– Je ne suis pas “Monsieur” pour vous ! lança Orbisson gagné par sa mégalomanie. Dorénavant vous m’appellerez... Maître... Compris ?

– Oui ! firent les amants effrayés que la chose ne soit même pas humaine.

– Oui, qui ? hurla le maître.

– Oui, Maître ! hurlèrent les deux de tous leurs poumons.

Orbisson tournait autour de ses victimes, jubilant du pouvoir que lui procurait son nouvel état, utilisant la même intonation que son ancien chef, pour semer la panique dans leurs cœurs. Les hommes avaient de tout temps voué un culte à l’invisible qu’ils redoutaient et vénéraient, créant des dieux, des anges et des diables, nourrissant leurs esprits de balivernes qui allaient aujourd’hui servir ses intérêts – car il allait devenir Dieu, son diable et tous leurs anges à lui tout seul. Et il allait le devenir tout de suite, utilisant les amants à sa merci comme cobayes, faisant d’eux ses esclaves.

– Savez-vous qui je suis ? lança-t-il en utilisant ses mains comme porte-voix, afin de donner à sa question un timbre étrange.

– Le... le Maître ! répondit Jason.

– Mais encore ? demanda Orbisson en soufflant dans la nuque de Mandy pour lui faire sentir sa présence.

Elle eut des frissons et répondit :

– Le... Le... bégaya-t-elle, n’osant dire le nom qui lui venait à l’esprit.

– Ose femme ! l’encouragea Orbisson. Dis mon nom !

– Le Diable !

Orbisson imita un rire démoniaque qui, en d’autres circonstances, aurait fait pouffer de rire le plus crédule, mais qui, dans l’esprit terrorisé des deux amants, fit son effet.

– Oh Seigneur ! s’exclama Jason, avant de se rendre compte de son erreur à prononcer ce nom.

Mais il était trop tard, un vase en cristal se fracassa sur sa tête et son sang gicla.

– Ne prononce jamais ce nom devant moi ! hurla Orbisson, jouant le diable.

– Pardon, Maître ! répondit Jason, pendant que sa compagne le débarrassait des bouts de verre sur son visage, tout aussi terrorisée que lui.

– Je vous en prie, ne nous faites plus de mal, supplia Mandy.

La méthode d'Orbisson fonctionnait à merveille. L'esprit du couple paraissait affaibli par la terreur qu'il leur insufflait. Mais le professeur savait qu'elle ne durerait qu'un temps, s'évaporant dès qu'il aurait le dos tourné. Il devait ancrer la peur profondément dans leurs âmes, leur faire croire que sa présence dans leur vie était pour l'éternité, au-delà de la mort. Il devait leur faire signer un pacte de sang, comme dans un des contes que sa mère lui racontait enfant, pour qu'il soit sage, sans qu'elle se doute qu'il n'avait jamais cru à ses balivernes.

Il lui fallait des pouvoirs autres que de lancer de simples babioles et de parler sans être vu. Il eut une idée et choisit le stylo coupe tout pour une première démonstration. Il l'examina attentivement, le régla à deux dixièmes de sa puissance, le mit en position de coupe, choisi un grand mur qui faisait face au couple, et appuya sur le bouton de mise en marche. Un trou d'un centimètre de diamètre apparut dans le mur. Orbisson augmenta alors la puissance, le diamètre passa à trois centimètres, et grava le mot d'ordre qui allait devenir sa devise : "Obéir ou souffrir".

Jason et Mandy virent les mots se graver dans le mur, leur terreur fut à son paroxysme. Orbisson enchaîna sur un autre aspect de sa puissance utilisant un autre stylo-outil, envoyant tout le contenu de la pièce, le couple inclus, flotter et tournoyer dans les airs, à un mètre du sol.

– Arrêtez ça, je vous en supplie. Arrêtez, supplia Mandy en sanglots.

– Qu'est-ce qu'on vous a fait ? demanda Jason terrorisé. Que nous voulez-vous au juste ?

– Je vous ai choisis pour me servir, leur répondit le Maître.

– Mais pourquoi nous ? sanglota Mandy.

– Parce que je le veux ! Vous avez le choix entre mourir maintenant, dans les plus atroces souffrances, ou me servir toute votre vie.

Le couple hésita et Orbisson fit une nouvelle démonstration de sa puissance, utilisant le propulseur d'air au maximum de sa puissance, envoyant contre ses futurs serviteurs une tempête de force 3 dans la pièce, extirpant les portes et les fenêtres hors de leurs gonds, dans un tourbillon grâce au champ antigravitationnel. Il obtint ainsi un effet digne du plus terrifiant film d'horreur d'Hollywood et la promesse d'obéissance absolue du couple, qu'il déposa brutalement sur le plancher en débranchant d'un coup ses outils.

Jason et Mandy se relevèrent parmi les débris du mobilier, le visage hagard et résignés, attendant un mot de leur maître pour obéir.

– Êtes-vous prêts à obéir ? leur demanda la voix du maître.

– Oui, Maître ! firent les deux de pair.

– Comment vous appelez-vous ?

– Jason Summers, Maître !

– Mandy Gilmore, Maître !

– Acceptez-vous de m’obéir en tout, et jusqu’à la fin de votre vie ?

– Oui, Maître !

– En me servant vous serez élevés au rang supérieur. Vous serez riches et ne manquerez plus jamais de rien, leur annonça Orbisson.

Il changeait de tactique, utilisant la carotte après le bâton.

– Mais, reprit le maître, ne vous avisez jamais de me trahir, car je serai derrière vous en tout instant et ma vengeance sera terrible. Comprenez-vous ce que cela veut dire ?

– Oui, Maître !

– Rentrez chez vous, maintenant, et rendez-vous ici, demain midi.

– Oui, Maître ! répondirent les deux avant de fiche le camp.

Épuisé, Orbisson avait laissé partir le couple pour leur montrer sa puissance. Il n’était pas certain de les revoir, ce qui n’était pas une grosse perte. Mais, si c’était le cas, il aurait gagné deux fidèles esclaves. Peu importe, il voulait les voir partir pour le moment, afin d’assouvir ses besoins les plus urgents, boire et manger. Il courut vers la cuisine et vida la presque totalité du frigo, avant d’aller s’accorder une vraie nuit de sommeil dans un matelas digne de ce nom, vingt-quatre heures après son arrivée en Californie.

Les Premières Disparitions

Les fêtes de Noël se présentaient sous de mauvais augures cette année-là. Tous les quotidiens nationaux portaient dans leurs titres les chiffres alarmants sur les étranges disparitions que subissait le pays depuis un peu plus d'un mois. Le *New York Times* annonçait le chiffre-record de 10 903 disparus, citant comme source leur mystérieux contact au FBI, celui-là même qui avait attiré leur attention à la suite des premières disparitions, brisant la loi du silence imposée par sa hiérarchie, pour mettre la population en garde.

Cette fuite avait valu à l'agence gouvernementale un tollé général. Ses pontes s'étaient défendus en assurant que le nombre élevé de ces disparitions était un fait du hasard et n'avaient aucun point commun qui les reliait entre elles. Elles avaient lieu dans tout le pays, aussi bien dans les grandes agglomérations que les petits bleds les plus reculés et ne pouvaient être attribuées à un serial killer, ni à une obscure organisation comme cela avait été suggéré par un autre grand quotidien. Le mystérieux contact avait répondu à ses supérieurs, par journal interposé, qu'il y avait de fortes présomptions pour que ces affaires soient liées entre elles, les victimes étant toutes saines de corps et d'esprit, sans aucun problème particulier, affectif ou financier, elles étaient toujours seules au moment de leur disparition, qui se passait toujours la nuit, dans des endroits sombres. L'informateur avait aussi attiré l'attention sur la multiplication par cinq du nombre des disparus au niveau national, qui justifiait à elle seule des mesures spéciales, comme celles qu'il avait proposées dans un rapport à ses supérieurs quelques semaines auparavant. Il fixa également à sa hiérarchie un rendez-vous à 14 heures, le jour même au bureau 427 du siège du FBI à New York, pour leur éviter la soi-disant enquête interne pour le débusquer. Il avait, en guise de post-scriptum, menacé de crever les yeux à celui de ses supérieurs qui l'avait traité de taupe et de traître...

Ce matin-là, privés de leurs responsables de secteur, tous convoqués très tôt à la direction générale, le personnel du quatrième étage du siège du FBI commentaient l'article à voix basse, faisant d'obscurs pronostics quant à l'avenir de leur collègue du 427. Ils attendaient tous l'heure fatidique avec impatience, se demandant qui de l'état-major allait débouler dans leur étage, habituellement calme, consacré aux personnes portées disparues ? et qui avait perdu ce calme un mois auparavant, en contrecoup du premier article dans le *New York Times*. Les lignes téléphoniques étaient saturées par le nombre titanesque d'appels de gens

inquiets qui signalaient la disparition d'un proche, suite à un retard pour rentrer à la maison ou à un rendez-vous chez le dentiste. Parfois pour cinq minutes de retard...

Il était 13 heures 59, le bâtiment de l'agence était encerclé par les représentants de toute la presse nationale, voire internationale. Personne n'était encore venu déloger l'occupant du fameux 427 qui s'était enfermé à son arrivée sans en sortir, même pour la sacro-sainte pause-déjeuner.

Soudain, les portes des trois ascenseurs s'ouvrirent presque simultanément, comme pour les missions d'intervention parfaitement synchronisées dont l'agence détenait le secret. Le big boss en personne, accompagné de tout son état-major – sauf le directeur de la communication, porteur des accusations d'espionnage à l'encontre de l'occupant du petit bureau, qui s'était fait remplacer par son assistant – déboulèrent hors des cabines allant droit vers le bureau incriminé, comme s'ils avaient étudié les lieux par avance. L'étage tout entier grouilla immédiatement d'un grand nombre d'agents secrets apparaissant de tous les coins et par toutes les portes, même celles des toilettes. Tous se postèrent devant le 427. L'un d'eux, sûrement le plus gradé, ouvrit la porte du bureau d'un coup sec, jeta un œil à l'intérieur et céda le passage au big boss et son état-major, dans un tel timing que ces derniers n'eurent à aucun moment à ralentir leur pas, avant de refermer la porte pour se poster devant.

L'agent spécial Shirley Shapmond était la cause de ce remue-ménage au sein de l'agence. Elle avait la première remarqué ces étranges disparitions qui frappaient le pays. Après avoir été simple détective de police au sein du *Fifteenth Precinct* qu'elle réintégra après la victoire contre l'armée de la pseudo Nouvelle Amérique et le départ définitif de Peter auprès des Gorcks, Shirley s'était plongée corps et âme dans son travail de policier. Elle voulut oublier celui dont son cœur était épris, mais qui avait été élu pour régner sur un monde où une simple mortelle n'avait pas sa place. Elle fourra son nez dans tous les dossiers criminels qui parvenaient au poste et se proposa pour toutes les enquêtes, sans distinction de leur importance ou de leur répercussion sur sa carrière future.

Elle accepta tout ce qu'on lui donnait sans rechigner, ce qui arrangeait bien ses collègues et surtout son chef de poste George Parker. Il avait reçu des instructions en haut lieu, dont l'une de la Maison Blanche, interdisant à toute personne de lui poser des questions sur sa disparition dans la cave de la famille Brinks, affaire classée secret défense, ainsi qu'une seconde, plus secrète encore, dont l'intéressée elle-même ne devait jamais apprendre l'existence. Elle émanait du premier conseiller du Président, Shapmond père, qui le désignait lui, George Parker, personnellement responsable de la santé physique et morale de sa fille,

lui interdisant à son tour de lui refiler toute affaire dite à risque. De sorte que Ray Otis, le gros bras du poste, fut promu partenaire-garde-du-corps de la charmante *rookie*. Il en fut d'abord fou de joie avant de déchanter rapidement et de sombrer dans une profonde dépression nerveuse due au tempérament de feu de sa partenaire et des missions qui leur furent confiées : vols à l'étalage, fugues d'enfants... et pour finir les disparitions.

Ainsi, Shirley eut droit à sa première affaire d'importance, un homme de trente-cinq ans disparu la veille de son mariage. Travesti en Drag-queen, il avait entrepris de faire le tour des bars de nuit, accompagné d'une dizaine d'amis pour l'enterrement de sa vie de garçon. À la sortie d'un pub, il était passé dans une petite ruelle sombre pour soulager sa vessie et avait disparu depuis. S'esquiver pour ce qui devait être le plus beau jour de sa vie n'avait pas de sens et suffit à convaincre Shirley de l'aspect criminel de cette disparition, allant à l'encontre de l'avis de tous ses collègues mâles qui n'y voyaient qu'une simple fugue de bon sens. "L'est pas bête le mec ! l'a compris ce qui l'attendait avec la bague au doigt !" attestait Otis, classant pour sa part l'affaire. Mais rien n'y fit. Shirley avait l'intuition d'une grande affaire et commença son enquête, plongeant dans les dossiers de toutes les disparitions du quartier, de la ville de New York... de l'état... des Etats.

Shirley découvrit rapidement que la disparition du futur jeune marié travesti faisait partie d'une longue série d'enlèvements. Elle contacta le Président des États-Unis en personne, directement sur son téléphone rouge – il lui avait donné le numéro au cas où, et l'informa des mystérieuses disparitions qui avaient lieu partout dans le pays. Il lui avait proposé de charger le FBI de l'enquête, mais elle voulait s'en occuper elle-même, exigeant du coup un poste au sein de l'agence fédérale pour mener sa propre enquête, tout en lui soutirant la promesse de n'en pas souffler mot à son père.

Elle s'était ainsi assurée de ne pas avoir de chaperons-gardes-du-corps et fut promue le jour même au statut d'agent spécial, sans avoir passé les épreuves de sélection et de formation d'usage, ce qui lui valut l'animosité de ses nouveaux supérieurs, notamment son responsable de secteur, l'agent très spécial Jim Wendel, qui voyait en ce piston un signe précurseur d'ennuis. Pressentiment renforcé par la personnalité même de l'agent qui, quelques minutes après l'occupation de son poste, avait aussitôt plongé dans les dossiers des disparus, contactant toutes les antennes de l'agence à travers les cinquante états.

Quarante-huit heures plus tard, elle était revenue le voir avec un chariot rempli de dossiers, lui présentant une abracadabrante affaire d'enlèvements collectifs à travers le pays, voire le monde, confirmant ses doutes. Il avait d'abord refusé catégoriquement de prévenir la population du prétendu risque de kidnapping, affrontant une furie épuisée par deux

jours de recherches sans repos. Afin de s'en débarrasser, il avait fini par la convaincre d'aller se coucher, lui promettant de passer la nuit à lire son rapport de quatre cent trente-deux pages et de prendre la décision adéquate, le plus rapidement possible. Il avait ainsi réussi à l'éjecter hors de son bureau après avoir écouté un condensé de deux heures sur le contenu de son rapport, rassuré de la voir repartir chez elle au volant de sa voiture.

Le lendemain matin, il fut réveillé par la voix de son supérieur qui lui hurlait le titre du *New York Times* au téléphone. Shirley avait fait semblant de rentrer se coucher, s'était planquée à la sortie du parking de l'agence pour voir Jim Wendel sortir à son tour, et avait repris les choses en main.

Le jour du rendez-vous, Shirley passa sa matinée dans les tonnes de dossiers des disparus entassés sur son bureau, à la recherche du moindre indice les reliant entre eux, car, comme elle l'avait annoncé à la presse, après un mois de recherche, certaine qu'ils étaient l'œuvre d'une unique entité, un groupuscule quelconque, elle comptait bien découvrir qui était responsable de ces enlèvements.

– On frappe avant d'entrer, lança-t-elle quand la porte de son bureau fut brusquement ouverte par l'agent très spécial, sans lever les yeux de ses dossiers.

Elle avait entendu quelqu'un tousser comme pour signaler sa présence et avait fini par jeter un bref regard sur les occupants de son bureau, avant de lancer :

– Asseyez-vous où vous pouvez, je n'ai que deux chaises !

Elle replongea dans l'étude du dossier qu'elle tenait entre les mains, et ajouta :

– Je n'avais pas prévu la visite d'une armée.

– Agent spécial Shapmond vous êtes en état d'arrestation pour haute trahison... commença le big boss.

Il s'interrompit, troublé par le regard assassin que lui lança l'agent incriminé, se dressant d'un coup prête à lui sauter au cou.

– Ne vous avisez jamais de m'accuser d'être un traître... jamais ! Sinon je vous crève les yeux, cracha Shirley, faisant fi des armes qui s'étaient braquées sur elle.

– Si vous comptez sur votre père pour vous sortir de là, vous vous trompez, mademoiselle, menaça le big boss, encouragé par les armes braquées sur Shirley. Nous allons vous...

– Agent spécial ! corrigea calmement Shirley.

– Je vous demande pardon ? s'étonna le big boss, déstabilisé par le calme soudain de la jeune femme.

– Agent spécial Shapmond, et pas mademoiselle.

– Vous poussez le bouchon trop loin, Mad... agent spécial. Je vous

rappelle que votre père ne peut rien pour vous après ce que vous avez fait, et il ne faut plus compter sur lui...

– Il n'est pas au courant que je travaille pour vous, annonça Shirley.

– Elle ment, osa Jim Wendel, présent parmi les pontes. Elle a bénéficié de piston. J'ai été contacté par la Maison Blanche pour son incorporation au sein de mon service. Ça ne peut venir que de lui. Elle ment...

– menteur vous-même. On n'en serait pas là, si vous aviez pris la peine de lire mon rapport comme promis.

– Je n'avais pas que ça à faire !

– Vous voulez sûrement parler du rendez-vous avec la blonde au bar de la 32e. C'était bien plus important que la disparition de plusieurs milliers de vos concitoyens, n'est-ce pas ?

– Vous m'avez espionné !... hurla-t-il. Elle m'a espionné. C'est un délit !

Ils confirmèrent tous le délit d'un signe désapprobateur de la tête.

– Si ce n'est pas votre père, alors qui ?... s'enquit le big boss, reprenant l'interrogatoire.

– Je ne peux pas vous le dire ! répondit Shirley.

– Ah, elle couvre quelqu'un c'est sûr ! lança Wendel. J'ai eu le chef du *fifteenth Precinct* où elle était simple détective, il m'a affirmé que son père était intervenu pour classer secret certaines de ses propres disparitions, bizarrement secret défense. Une affaire louche à coup sûr. Il avait même exigé que sa fille soit protégée de près, de très près même, si vous voyez ce que je veux dire. Un gros bras de la police avait dû la chaperonner, le détective Otis, qui d'ailleurs garde d'elle un très mauvais souvenir. Elle doit exiger des choses un peu... vous voyez ce que je veux dire ?...

– Qu'avez-vous à répondre à cela ? demanda le big boss.

– Que voulez-vous que je réponde à des insinuations mal placées ?

– Ne répondez pas à ma question par une autre, Mad... agent Shapmond. Je risque de perdre patience.

– Dites à vos sbires de baisser leurs armes d'abord, ils vont avoir des crampes aux bras à force.

Le big boss fit un signe de la tête, et ses hommes baissèrent leurs armes.

– Qui vous a fait rentrer dans l'agence et pourquoi ? demanda le boss d'une voix ferme.

– Je vous ai déjà dit que je ne peux pas vous le dire.

– Laissez-moi l'interroger, monsieur ! demanda Jim. Je lui ferai cracher le morceau.

– Mais lui, pourrait vous le dire ! lança Shirley.

– Qui ça, lui ? demanda le boss, pensant qu'elle parlait de Jim, regardant celui-ci avec suspicion.

– Je n'en sais rien, moi !... Je vous le jure, monsieur ! se défendit Jim.

– Je parle de la personne en question, monsieur. Il pourrait vous le dire lui-même, si vous le souhaitez.

– Où peut-on la joindre, cette personne ?

– Rien de plus simple ! lança-t-elle en décrochant le téléphone. Voulez-vous que je l'appelle pour vous ?

– Donnez-moi le numéro, je l'appellerai moi-même.

– Ah, non, désolée, monsieur. Il n'aime pas trop qu'on donne son numéro à tout va. Voulez-vous que je l'appelle, oui ou non ?

– Allez-y ! lui lança le big boss.

Il fit un signe discret à un de ses collaborateurs, qui sortit aussitôt du bureau pour tracer l'appel.

Shirley composa le numéro du Président en cachant le clavier du téléphone des regards indiscrets et attendit un moment avant d'entendre la voix de son interlocuteur résonner dans le combiné.

– Bonjour, monsieur, c'est...

– Bonjour Shirley !

– Comment avez-vous deviné ?

– Je lis la presse moi aussi, ma petite Shirley.

– Agent spécial !

– Comment ?

– Ayez la gentillesse de m'appeler agent spécial, monsieur. S'il vous plaît. Je me bats contre un tas de mâles peu polis qui s'obstinent à oublier ma fonction, ce n'est pas pour que vous fassiez de même. Pas vous !

– Hum, ils sont là ?

– Au grand complet... des incapables qui ne se préoccupent que de savoir qui m'a propulsé chez eux, au lieu de s'inquiéter de ce qui arrive à ces pauvres gens... Pas un seul n'a eu l'idée de me demander des explications sur l'affaire en question. Tout ce qui les intéresse c'est de savoir comment...

– Il faut dire que vous n'y êtes pas allée avec le dos de la cuillère.

– Que voulez-vous que je fasse avec des idiots qui préfèrent aller siroter des Martinis au lieu de se préoccuper du sort de pauvres gens qui se font enlever tous les jours. 57, rien que dans l'état de New York hier, 75 en Californie, 52 au Texas, 39 en Floride, 91 en Ohio, 47 au Nouveau Mexique, 63 en Alabama, 47 au...

– Shirley... Shirley ! dut répéter le Président pour l'arrêter dans son début de rapport, êtes-vous sûre de vos informations ?

– À cent pour cent, monsieur !

– Passez-les-moi !

– Tenez ! fit Shirley en tendant le combiné au big boss. Il veut vous parler.

– Qui est à l'appareil ? demanda le boss fermement avant de devenir blême.

Il écouta les paroles du Président sans oser dire un mot, et finit par

bégayer un “oui... Monsieur... Le Président”, avant de reposer le combiné pour reprendre ses esprits et de lancer à ses hommes :

– Dehors, tous !

Ils ne se firent pas prier et sortirent du bureau, laissant leur chef affronter seul le sourire sarcastique de l’agent spécial Shapmond. Ils durent attendre plus de quatre heures devant la porte close du bureau, le temps pour Shirley de lui résumer son rapport, avant de voir leur chef sortir le visage fermé. Il leur annonça la nomination de l’agent spécial Shapmond à la tête de la section de recherche de l’agence de New York, avant de disparaître avec sa suite, avalé par les trois ascenseurs qui les attendaient.

Pendant que Shirley remettait de l’ordre dans la section de recherche des personnes disparues, à quelques pas de là, les habitants de *Greenwich Village* assistaient impuissants à la fin des travaux de reconstruction de la maison des Brinks, presque entièrement détruite par l’explosion de la bombe incendiaire posée par Eddy Libits Junior. Une dizaine d’ouvriers spécialisés dans la restauration des monuments historiques, payés par la ville de New York, avaient travaillé d’arrache-pied afin de la reconstruire à l’identique, avant les fêtes de Noël. Le pari fut gagné. Ils en étaient aux dernières retouches avant de la livrer le jour même, clés en main, à son heureux propriétaire le professeur Earvin Brinks.

Logé à l’hôtel Intercontinental de Manhattan aux frais de la ville, Earvin avait passé plus d’un an dans l’attente que la maison de ses parents fut reconstruite. Il voulait y vivre le restant de ses jours dans une retraite anticipée, à l’abri de ces murs qui l’avaient vu naître. Elle allait lui être restituée dans quelques heures, et ce, avec les modifications majeures qu’il avait commandées en plus, les payant de sa poche. Il avait banni le mur séparateur qui n’avait plus sa raison d’être, car il avait décidé d’arrêter net toute activité créatrice, de peur que son génie ne mène ses semblables vers une autre catastrophe, comme celle qu’il avait causée en ouvrant les portes du monde parallèle aux ennemis de l’humanité. Il avait également fait repeindre la façade en beige terne pour ne pas attirer l’attention et fait installer un système d’alarme ultrasophistiqué pour empêcher toute intrusion, ainsi que des barreaux à toutes les fenêtres, de peur qu’un jour un autre groupuscule ne tente de lui soutirer la formule du laser pour envahir le monde des humains ou celui des Gorcks et de son frère. Il vivait dans la hantise que l’histoire se répète, se méfiant de tout et de tous.

Il avait perdu toute confiance dans l’humanité et avait même dans l’idée d’adopter un bon chien de garde qui le protégerait d’un enlèvement et lui tiendrait compagnie, surtout par les temps qui couraient. Il avait banni de son esprit tout génie mécanique, électronique et même hydraulique pour se consacrer à la peinture, son passe-temps

favori depuis qu'il vivait au quarante neuvième étage de l'hôtel quatre étoiles, sans jamais mettre un pied dehors tout au long de son séjour. Il se faisant livrer les trois repas dans sa chambre, et ne recevait personne, ou presque. Seul Willy Stanton, son compagnon et ex-assistant d'infortune, venait lui rendre visite tous les week-ends, le poussant quelquefois à sortir de sa chambre pour prendre leur repas au restaurant de l'hôtel.

À présent responsable chez AT&P, le géant de la téléphonie, Willy était chargé de la miniaturisation des téléphones cellulaires qui, non seulement, devenaient de plus en plus petits, devaient servir de réveil, radio, appareil-photo, caméscope, fax, agenda, ordinateur, etc. Il travaillait sous les ordres du professeur Matthew Grant qui, en comparaison avec son ex-patron, n'avait que le titre en commun, et était incapable du moindre effort d'imagination, dépourvu de tout soupçon de génie, suivant les concurrents au pas. Willy ne faisait aucun zèle et se contentait de suivre ses instructions, se faisant violence pour éviter toute anticipation, arrivant et repartant toujours à l'heure.

Sauf ce jour-là où il s'était fait une joie d'adapter le mini-appareil photo à très haute résolution, en plus des autres gadgets, sur le dernier né des téléphones portables de la compagnie. Une mission impossible selon son chef qui pestait contre les concurrents pour avoir réussi ce miracle sur l'un de leurs modèles, prétextant que ce dernier était de trois millimètres plus long que le sien. Ainsi, Willy avait cloué le bec de son chef, obtenant aussitôt son approbation pour partir une heure plus tôt pour un rendez-vous chez le dentiste... En fait, il s'était mis au volant de la vieille fourgonnette du professeur Brinks et était parti chercher ce dernier à son hôtel pour l'aider à déménager ses tableaux.

Herbie, l'éternelle victime des Brinks, voyait d'un mauvais œil les travaux qui prenaient fin chez ces maudits voisins.

La maison se dressait de nouveau en face de chez lui, menaçante.

Comme tous les habitants des alentours, ainsi que les livreurs de lait ou de journaux, le postier et autres VRP, Herbie vivait dans l'angoisse constante de voir les Brinks réintégrer leur demeure, surtout le dingue et diabolique inventeur, Earvin. Leur angoisse grandissait de jour en jour au rythme de l'avancée des travaux, et, ce jour-là, elle était à son apogée. Le bruit avait circulé dans le quartier annonçant le retour imminent de l'un des frères Brinks, sans savoir lequel.

Bizarrement, un étrange virus avait cloué au lit la majorité des livreurs pour une durée indéterminée, privant les habitants du secteur de courrier, de lait et d'autres fournitures de première nécessité, manque qui n'eut pas un grand impact sur les habitants de la rue, presque tous partis précipitamment en vacance de fin d'année, deux semaines plus tôt.

Spécialisée dans la vente de volailles congelées, l'entreprise

employant Herbie faisait le plus gros de son chiffre d'affaires pendant les fêtes ; et s'occupant justement des chiffres, Herbie se vit refuser toute possibilité d'anticipation sur la date de ses vacances, prévues pour la fin janvier, à la clôture des comptes. Il se trouva ainsi condamné à rester seul et en première ligne face au danger qui menaçait de nouveau le voisinage.

De retour de son travail, comme à son habitude, il surveilla les environs par la fenêtre de son séjour, donnant juste en face de la maison du monstre, guettant son arrivée. Quand, soudain, un bruit lui glaça le sang. Le ronronnement asthmatique qui caractérise les vieux moteurs quatre cylindres de la firme *Volkswagen* se fit entendre au loin, montant dans les tours et approchant sournoisement, sûrement en direction de la maison des Brinks, et donc de celle d'Herbie ; un bruit très courant aux USA où la firme avait largement diffusé ses vieux modèles dont les jeunes raffolaient, surtout les surfeurs, au grand dam des voisins des Brinks qui sursautaient toujours à l'approche d'une de ces machines infernales. En temps normal, Herbie aurait lui aussi juste sursauté en regardant vaguement dans la direction de l'horrible ronronnement afin de vérifier ses doutes. Mais dans la circonstance, et devant le fait annoncé, il eut la certitude qu'il s'agissait de la vieille fourgonnette du fou. Les yeux exorbités de terreur et d'effroi, il vit l'horrible engin passer le portail de la maison voisine et en reconnut l'un des occupants, la cause de ses cauchemars.

Soudain, la peur et l'angoisse qui furent les compagnons d'Herbie dans la crainte de ce retour firent place à des sentiments de colère et de rage jusque-là inconnus de son esprit. Sans se rendre réellement compte de ce qu'il faisait, il saisit sa batte de base-ball qui, comme chez tout bon Américain, faisait partie de l'arsenal de défense des maisons respectables, sortit de chez lui et fonça droit sur l'ennemi.

Willy avait ressenti l'émotion qu'éprouvait Earvin à la vue de la maison de ses parents rebâtie. Il le laissa la regarder et s'occupa des formalités de livraison du chantier.

De son côté, Earvin voyait resurgir des souvenirs de son enfance. Il se revit jouant dans le jardin avec son petit frère, sa mère qui surveillait chacun de ses gestes de peur qu'il ne fasse du mal à Peter avec ses idées farfelues. Il vit le gros chêne qui avait miraculeusement échappé à l'explosion, dressé devant lui, lui rappelant la fois où, lui aussi, et tout aussi miraculeusement, avait échappé à la surveillance de sa mère pour l'utiliser comme pilier pour une de ses inventions : un télésiège individuel autoguidé.

À défaut d'un câble en acier, il avait dressé une corde à linge qui partait du chêne jusqu'au balcon du premier et avait harnaché Peter aux sangles d'un vieux sac à dos assorti de divers mousquetons qui venaient

le suspendre à la corde à linge, le tout relié à un petit moteur deux temps emprunté à la tondeuse à gazon de son père, qu'il avait au préalable modifiée.

Sa maman était occupée au téléphone avec son professeur d'arts appliqués qui se plaignait des modifications apportées sur un abat-jour stylisé qui, suite à son exposition interclasse, avait eu un effet bronzant collectif, et ce, suite à un bricolage d'Earvin. Le professeur ne voulait plus appliquer son art à cet élève aux idées si sombres et menaçait de demander son renvoi de l'école. Sa mère resta longuement au téléphone, ce qui avait permis à Earvin de finir les préparatifs de sa nouvelle invention, lançant Peter dans sa première cascade.

À cinq ans et demi, pris dans une toile d'araignée de fils de linge et suspendu à plus de quatre mètres du sol, ce dernier assista en direct à la première d'une longue série d'interventions des pompiers new-yorkais, causées par le génie inventif de son frère aîné. Ce génie, avec la dernière explosion en date, avait presque effacé la maison familiale envoyant Peter dans un monde duquel il ne devait plus jamais revenir.

À cette dernière pensée, la maison reconstruite perdit tout intérêt aux yeux humides d'Earvin qui se sentit soudain seul au monde, quand une voix tonna dans son dos, lui confirmant ses propres résolutions :

– Plus jamais d'expériences dans cette maison ! cria Herbie.

– Je, je, bredouilla, Earvin surprit de voir son voisin soudé à sa batte de base-ball, le menaçant.

– Je, je, bredouilla Herbie en écho.

Il était soudain effrayé d'être ainsi confronté à la cause de tous ses cauchemars. Il fut encouragé par l'air égaré de son interlocuteur et, mettant ceci sur le compte de la batte, il reprit sur un ton plus ferme :

– Je ne vous permets plus de mettre ma vie en danger.

– Je ne... reprit Earvin. C'est fini... Je ne... ne...

– Ne ?...

– Plus jamais !... Fini !... Plus d'expérience, d'aucune sorte.

– ...

– Vous avez ma parole !

– Plus une seule ? se rassura Herbie, toujours accroché à sa batte.

– Pas l'ombre d'une !

– Qu'est-ce que ?... Commença Herbie.

Il croyait à une nouvelle stratégie de diversion de la part de son voisin, même si au fond de lui, il croyait à la sincérité de ce dernier. Les yeux du savant fou avaient perdu de leur étrange lueur passée. Herbie les vit soudain ternes et vieilliss... l'homme lui-même semblait éteint. La batte de base-ball s'inclina et Herbie reprit, presque déçu :

– Qu'est-ce que ça cache ?

Le professeur Brinks ne sut quoi répondre pour apaiser les craintes, après tout légitimes de son plus proche voisin quand, Willy, après avoir

réglé les dernières formalités de la remise du chantier, vit son ex-patron dans sa mauvaise posture.

– Que faites-vous avec ça ? hurla-t-il, fonçant droit sur Herbie et sa batte de base-ball.

– Je... commença Herbie.

Il n'eut pas le temps de répondre, Willy avait traversé la distance qui le séparait de lui en quelques enjambées, le dénuant du peu d'assurance qui lui restait : la batte.

– Que comptiez-vous faire avec ça ? hurla Willy, en menaçant le voisin de sa propre arme.

– Je... je... bredouilla Herbie.

– Laisse tomber, Willy, intervint Earvin. Il voulait juste s'assurer que sa vie n'était pas menacée par mes bêtises.

Herbie hocha la tête pour confirmer les dires de son avocat.

– En usant d'une arme ? accusa Willy, menaçant d'user lui-même de la batte comme d'une massue.

– Je... je...

– Il avait peur ! intervint Earvin en retenant le bras de son assistant. Qui peut l'en blâmer ? Ne craignez rien cher ami.

Il rendit l'arme à son voisin et lui annonça :

– Je suis à la retraite maintenant, et je passe mon temps à peindre. Désormais, vous n'avez plus rien à craindre venant de cette maison. Rentrons Willy !

Il poussa son assistant vers la maison en question, laissant son voisin et sa batte plantés dans le jardin.

– J'ai hâte d'expérimenter les nouvelles teintes pastel que tu m'as offertes. J'ai une idée pour un tableau qui risque de révolutionner le genre. N'as-tu pas remarqué que la peinture dite contemporaine manque d'audace de nos jours. J'ai envie de faire quelque chose de... comment dirais-je ?... D'explosif...

“Ça recommence”, pensa Herbie. Il ne s'y connaissait pas en matière de peinture contemporaine, encore moins en ce qui était révolutionnaire dans le domaine et, n'ignorant rien des idées bien explosives de l'artiste, il retourna chez lui et se barricada dans l'éventualité d'un vernissage prochain.

L'art impétueux d'Earvin n'avait d'égal que l'acharnement volcanique de la sulfureuse Shirley qui, de son côté, avait révolutionné les habitudes jusque-là laxistes de la section de recherche des personnes disparues. Afin de motiver ses troupes et de les sensibiliser au problème des disparitions, la nouvelle responsable en chef du département avait fait installer un dispositif numérique relié à toutes les bases de données informatiques du FBI et de la police, affichant en temps réel le nombre exact des personnes disparues dans les cinquante états. Le chiffre record

de 10 000 personnes ne tarda pas à s'afficher, s'additionnant à un rythme de deux à trois par minute. Et, pour que ces disparitions ne soient pas uniquement des chiffres, Shirley afficha également les photos qu'elle avait des disparus, les accompagnants du slogan : "Absents pour Noël ! Eux aujourd'hui, nos femmes et nos enfants demain", sur les murs et les portes de tous les bureaux du 4e étage. Un slogan et des photos qu'elle fit également défiler en fond d'écran sur tous les ordinateurs de sa section, faisant même une demande en haut lieu afin qu'ils paraissent sur les écrans de toutes les sections du FBI, voire même de la CIA et de la police.

Le "Haut Lieu" en question, joint sur sa ligne rouge, lui avait promis d'étudier la question, non sans lui avoir signifié que sa ligne directe lui était désormais interdite. Elle se hâta alors de profiter de l'occasion, lui réclamant du renfort en personnel pour son département. Il lui donna carte blanche et raccrocha.

Après avoir doté la quasi-totalité de ses collègues du *Fifteenth Precinct* d'un œil au beurre noir personnalisé, Ray Otis avait réussi à effacer de leurs souvenirs son ex-partenariat avec la sulfureuse *rookie*. De ce fait, il avait récupéré son statut de gros bras du poste et les missions qui allaient avec. Fini les vols à l'étalage, les fugues d'ados et autres disparitions, à lui les interventions musclées, les arrestations à risques et les poursuites en voiture. Désormais, il pouvait de nouveau afficher la grosse artillerie qu'il avait l'habitude de porter à son holster : son cher Magnum 44, Mag pour les intimes.

De retour d'une de ses missions qui nécessitait toute la grande panoplie d'actions : échange de coups de feu, course-poursuite, Ray exhibait fièrement sa prise de la journée, poussant devant lui un bandit au grand pedigree, les mains menottées dans le dos. Regardant fièrement ses collègues dans les yeux afin d'y lire l'admiration légitime qui lui était due, il crut apercevoir chez ces derniers des regards furtifs comme ceux qu'il avait pourtant effacés à grands coups de mandales.

Il comprit aussitôt qu'elle était de retour. Il voulut prendre ses jambes à son cou et s'apprêtait à filer vite le camp, quand, la voix de son chef coupa court à sa retraite :

– Ray !... Dans mon bureau !

Les bras ballants, la tête basse et le moral dans les talons, Otis obéit et pénétra dans le bureau du chef, certain qu'elle était là. Il la vit tranquillement assise, le regardant avec son gentil sourire qui annonçait le retour de ces cauchemars. Son chef lui confirma ses doutes :

– Ray... L'inspecte... Heu... Le...

– Oui chef ! fit Marvin en déboulant dans le bureau. Vous avez demandé à me voir ? Si c'est au sujet du rapport...

Il s'interrompit en voyant Shirley et fit demi-tour prêt à s'éclipser.

- Je vois que je dérange... Je reviendrai plus tard.
- Asseyez-vous inspecteur ! lui lança son chef. Ça vous concerne vous aussi. Le chef de secteur Shapmond a une requête à vous soumettre à tous les deux. Bien que ça ne m'enchanté pas de perdre deux bons éléments, je dois avouer que la proposition ne se refuse pas.
- Je refuse ! lança aussitôt Otis, prêt à sortir du bureau.
- Moi aussi ! lança Marvin, à la suite de son collègue.
- Je vous propose deux postes d'agent spécial au FBI, leur lança Shirley d'une voix calme. Ébranlés par la proposition alléchante de Shirley, les deux hommes hésitèrent un instant, mais à l'idée de travailler en compagnie de la blonde qui leur avait rendu la vie impossible auparavant, ils déclinèrent l'offre et s'apprêtèrent à reprendre leur évasion. Mais Shirley n'avait pas dit son dernier mot :
- Vous bénéficierez du double de votre solde actuelle, sans parler des primes et des remboursements de frais.

Les deux policiers hésitèrent encore une fois, pesèrent le pour et le contre, s'interrogèrent du regard et finirent par se convaincre mutuellement qu'il était beaucoup plus sage de décliner l'offre. Ils s'apprêtèrent à reprendre leurs distances loin de la blonde, mais cette dernière ne comptait pas en rester là :

– Le FBI manque cruellement d'hommes de votre trempe et je n'ai personne sur qui compter pour les missions sur le terrain... J'ai vraiment besoin de vous...

Ils hésitèrent à nouveau, se retournèrent puis firent la plus grosse bêtise de leur vie regardant la *rookie* droit dans les yeux ; et furent, par ce regard, recrutés au sein du FBI, au département des portés disparus...

Ce jour-là, la police ne fut pas la seule à perdre d'excellents éléments au profit du FBI. Accompagnée de ces deux nouvelles recrues, Shirley à sa sortie du Precinct, alla directement délester le département du SWAT de ses meilleurs éléments, débauchant cette fois-ci toute une unité.

Ainsi, le capitaine Basley et les vingt-et-un agents de son équipe – dont cinq nouveaux qui ne connaissaient pas Shirley : trois hommes et deux femmes – furent aussitôt promus au rang d'agent spécial pour le compte du FBI.

Ces transferts furent très mal vécus par les pontes des deux départements délestés, qui commencèrent par faire des vagues, protestant haut et fort contre ces méthodes de recrutement inadmissibles de l'agence fédérale, avant d'être arrêtés net par le résident de Maison Blanche...

Le recrutement d'hommes et de femmes de valeur était décidément la préoccupation majeure de beaucoup d'organismes. Qu'elles soient civiles ou d'état, les entreprises de tout genre n'avaient de cesse de varier leurs méthodes afin de trouver la perle rare, et ce, parfois, de manières bien

singulières. L'une d'elles, sortie tout droit de l'esprit tordu du professeur Orbisson, visant à mettre sur pied sa future armée afin de reconquérir le monde, était de loin la plus abracadabrante de toutes.

Elle s'avéra même abracadabrantesque...

Après sa première nuit de vrai sommeil, couché dans le lit conjugal des Carlton, grâce à l'instrument subtilisé aux Gorcks, le professeur Orbisson fut réveillé le lendemain par les voix de Jason et Mandy qui, selon ses ordres, revenaient se soumettre à sa volonté :

– Nous sommes là, Maître !...

Dès lors, il comprit l'avantage qu'il pourrait tirer de l'esprit illogique des hommes et leur crainte du surnaturel... L'idée d'appliquer sa méthode à plus grande échelle le traversa alors pour la première fois : créer lui aussi sa propre armée, son propre monde, comme les Libits père et fils. À l'inverse de ces derniers, le professeur Orbisson ne prêchait pas la ségrégation raciale. Il était presque indifférent à la couleur de peau des hommes et n'était pas spécialement adepte de l'uniformisation des races. Il n'avait pas suivi ses anciens partenaires pour ce simple détail de couleur. Il voulait juste remodeler le monde à leur côté, effacer ce qu'il considérait comme vain et inutile. Il n'aimait pas voir l'humanité mettre son intelligence au profit de futilités, comme celles du parc d'attractions, au lieu de l'exploiter au service des vraies valeurs – la science par exemple.

Pourquoi ne serait-il pas l'homme qui mènerait ses semblables vers de telles résolutions ? À ce stade de ses pensées, l'idée d'être le maître à penser des hommes s'ancra dans son esprit. Il commença alors à mettre au point ses futurs objectifs afin d'établir son ordre nouveau.

Pour commencer, n'ayant pas d'apparence physique pour ses futurs sujets, il se créa une identité. S'inspirant des mythes que sa mère lui contait enfant, il puisa dans les caractéristiques des personnages qui les peuplaient et s'en créa une sur mesure : L'Entité. Aussi magnanime et féroce que tous les dieux et démons réunis, l'Entité pouvait envoyer quiconque en enfer ou au paradis. Rien de bien original en soi. Tous promettaient les mêmes lieux de plaisir à leurs fidèles. Sauf, qu'à l'inverse de ses semblables de l'Olympe, Orbisson les promettait sur terre...

– Je peux rendre votre vie un enfer, lança alors L'Entité à ces deux premières recrues, ou un paradis. Que choisissez-vous ?

Jason et Mandy optèrent pour la seconde option et l'Entité exauça leur vœu.

Ainsi, tirant les ficelles depuis la quatrième dimension, leur nouveau maître les propulsa aussitôt aux sommets de la gloire, faisant d'eux le couple de magiciens le plus célèbre de la Californie. Notoriété acquise grâce à un banal scénario où le couple, commandant à une mystérieuse force de l'au-delà, réussissait de prodigieux tours de magie : lévitation,

apparitions et autres disparitions inopinées. Ils eurent droit à diverses représentations à travers le pays, ce qui leur donna une audience certaine. Mais le couple n'acquiesça ses titres de noblesse que le jour où, le professeur Orbisson ayant enfin fabriqué un de ces lasers qui permettait de passer d'un monde à l'autre, fit disparaître à leur crédit un Boeing 747 et ses passagers sur le tarmac de l'aéroport de Los Angeles, sous les objectifs des caméras de toutes les chaînes de télévision.

Et, ce qu'Orbisson avait prévu, ne tarda pas à se réaliser : des centaines de fans se bousculèrent autour des deux prodiges, lui permettant de puiser dans cette marée d'esprits dévoués d'avance. L'Entité n'eut alors que l'embarras du choix pour sélectionner le noyau de son armée du futur : *The Rational Spirit Quest*...

Le professeur voulut recruter avec soin ceux qui constitueraient son noyau ; piochant parmi le nouvel entourage des deux stars montantes, il porta d'abord son choix vers les journalistes – nombreux d'ailleurs autour de ses deux protégés, recrutant une dizaine de ces hommes et femmes qui, par leur métier, devenaient l'outil de communication principal de son jeune mouvement. Un outil moderne et indispensable pour la réussite de toute entreprise, le professeur en était convaincu.

Il choisissait des recrues de premier ordre, après une enquête minutieuse sur leur vie, fouillant leur demeure, leurs tiroirs, leur quotidien et leur passé. Il connaissait tout de leur intimité, parfois plus qu'ils n'en savaient eux-mêmes, puis utilisait ces informations pour démontrer sa puissance le jour où, suite à un étrange parcours initiatique, ils étaient mis en sa présence : “Ta femme couche avec John Monroe, ton meilleur ami... ton fils se drogue, ... la police te surveille... petit, tu as été très vilain... gentil... obèse”... La parfaite connaissance de la vie de tous ses adeptes, renforcée par la démonstration de sa puissance : matérialisations, disparitions et autres lévitations, venaient à bout du pessimisme de la plupart de ses adeptes. Pour les plus récalcitrants, L'Entité usa alors de méthodes plus persuasives, et, selon son humeur du moment, il ne manqua pas d'imagination pour rendre leur vie un enfer innommable, ou un paradis sur terre...

Ils finissaient tous par lui être dévoués, ou par disparaître mystérieusement.

Une fois qu'il eut jugé que son département de la communication était au point, L'Entité recruta de nouveaux adeptes venant d'autres horizons : avocats, magistrats, stars de cinéma, golden boys, policiers, généraux de l'armée, politiciens et autres agents fédéraux qui vinrent tous consolider les ramifications de son mouvement naissant.

Ainsi, un an après son arrivée en Californie, grâce à son choix de la côte Ouest des Etats-Unis – là d'où toutes les grandes modes s'exportaient à grande échelle vers le reste du pays, du monde –, et

surtout son recrutement de choix parmi les visages connus de la ville, stars et starlettes en tout genre, le professeur Ronald Orbisson, sous le pseudonyme de *The Entity*, trônait déjà à la tête de plus de quinze mille âmes, toutes dévouées à sa cause. Le R.S.Q., prononcé *The Rescue* (La Rescousse) par ses membres, était désormais le mouvement scientífico-religieux le plus branché des États-Unis, avec un début de ramifications au Mexique, au Canada, et même en Europe.

Une multinationale qui, sous l'effigie d'une association religieuse et grâce aux dons de ses illustres membres, avaient fait l'acquisition d'un gratte-ciel au centre de Los Angeles, transformé pour l'occasion en temple laboratoire ultramoderne, réunissant désormais les nouveaux adeptes de l'entité, sous la direction de Jason et Mandy qui, de simples magiciens, se virent élevés au rang de prophètes.

Ce statut peut-être moins glamour évitait désormais au couple de se produire en public, épargnant à Orbisson de mauvaises rencontres avec les Gorcks qui, à tout moment, pouvaient percer à jour les tours de magie de ses vedettes et découvrir son vrai visage. Chose qui avait failli se produire un jour de représentation à guichet fermé où le professeur vit la salle bondée de spectateurs, et ce, dans les deux dimensions.

Venus en grand nombre, les Gorcks comptaient assister au spectacle à leur tour. La représentation fut aussitôt annulée et les deux magiciens transportés d'urgence à l'hôpital suite à un mystérieux malaise qui les terrassa au sol, assommés par un coup invisible à la tête.

Dès lors, il n'y eut plus jamais de représentations publiques. Prétextant une machination visant à les éliminer physiquement, le couple de magiciens refusa de monter sur scène, conviant seuls quelques privilégiés triés sur le volet à assister à des représentations privées, dont la date et le lieu étaient tenus secrets jusqu'à la dernière minute.

Ronald Orbisson pouvait ainsi diminuer le risque de se faire repérer par les aliens, voire pire : par son pire ennemi, l'homme au surf. Celui qui l'avait assommé dans le vaisseau spatial et qui, avec une poignée d'hommes et une femme, avait réussi à déjouer les plans de l'Armée de la Nouvelle Amérique. Ceci, Orbisson le savait maintenant, depuis qu'il avait espionné les Gorcks de California City un jour où cet homme leur rendit visite.

À quelques heures d'une de ces représentations secrètes, il observait ses ennemis afin de s'assurer qu'ils n'y assisteraient pas. Muni de la parfaite panoplie des spécimens peuplant les lieux : appareil-photo, caméscope, chemise hawaïenne, bermuda-shorts, lunettes de soleil, sans oublier les tongs aux pieds, il se fondait dans la foule faisant mine d'être un simple visiteur de l'autre monde. Et là, il le reconnut.

L'homme débarquait dans la ville alien afin de prendre part à un de ces jeux débiles dont les Gorcks détenaient seuls le secret. Une démençe qui

consistait à tourner dans les airs grâce à d'extravagantes combinaisons qui, équipées de six mini-propulseurs, les faisaient évoluer à cinq cents pieds du sol, et ce, à plus de trois cents kilomètres par heure. L'homme inclus, ils furent neuf à en porter, tournoyant en cercle au-dessus du parc, suivant un parcours prédéfini qui plongeait entre et à travers les attractions humaines, dans ce qui ressemblait à une course d'auto-tamponneuses aériennes, où les objets volants se heurtaient volontairement et violemment afin de s'éliminer de la course. Et les concurrents ne manquaient pas d'imagination pour s'éjecter mutuellement dans le but de gagner. Ils fondaient les uns sur les autres comme des oiseaux de proie ou des taureaux furieux et incontrôlables déblayant tout sur leur passage. À première vue, le professeur pensa assister à un duel à mort, où les concurrents se montraient indifférents à la survie des uns et des autres, avant de voir le seul humain en compétition, et le plus vulnérable de tous, survivre suite à une chute de plusieurs centaines de pieds d'altitude.

Éjecté hors du circuit par deux vicieux concurrents qui joignirent leurs forces afin d'en venir à bout, l'homme chuta à grande vitesse vers une mort certaine. Du moins c'est ce que le professeur pensa au début, avant de vite déchanter. Grâce à un dispositif anti-écrasement, la combinaison se gonfla d'un coup comme un airbag géant, rebondit au sol et remonta haut dans le ciel, avant de se dégonfler d'un coup, permettant à l'homme de revenir dans la course. Ce dernier ne perdit pas de temps, se remit aussitôt à remonter le peloton, éjectant ses concurrents à son tour, jusqu'à ce qu'il n'en restât qu'un. L'homme se mit alors en devoir de le rattraper et de le dépasser. Mais l'entreprise paraissait ardue. Agile et largement plus rapide que ses concurrents, le Gorck restant ne comptait pas se laisser dépasser si facilement. Approchant à grande vitesse de la ligne d'arrivée, l'alien allait vers une victoire assurée, Orbisson en était certain. Soudain, l'improbable arriva. L'homme qui aurait été donné perdant à mille contre un, eut un comportement étrange, déviant de sa trajectoire qui allait droit vers la ligne d'arrivée, il plongea droit vers le sol dans l'attitude suicidaire d'un kamikaze vouant sa vie à sa cause, sacrifice si absurde dans le contexte d'une simple course, que les Gorcks eux-mêmes étaient stupéfaits. Soudain, en quelques instants, au moment de toucher le sol, le système anti-écrasement s'enclencha, la combinaison se gonfla, et l'homme rebondit avec une force inouïe et à une vitesse ahurissante droit vers la ligne d'arrivée. Ainsi il gagna la course en pénétrant le premier dans la gueule brièvement ouverte d'un brontosauire hurlant au passage d'un train rempli de visiteurs – ce qui nécessitait un timing sans faute.

Orbisson acquit alors la certitude que l'homme était de ceux qui n'avaient pas l'habitude de perdre : un ennemi de la pire espèce. Les

aliens acclamèrent le gagnant haut et fort, scandant son nom : Peter Brinks.

Ce nom résonna aux oreilles d'Orbisson, lui rappelant ce confrère qui l'avait humilié aux yeux de ces ex-complices et collaborateurs : feu le professeur Earvin Brinks, mort suite à l'explosion de sa maison. Avait-il un quelconque lien de famille avec ce Peter ? se demanda alors le professeur, tout en s'enfuyant, dans l'éventualité d'une vengeance de la part de cet héritier volant...

L'attaque était imminente.

La cité Gorck de Cracovie s'était complètement coupée du reste du monde, et ses habitants, connaissant le risque qu'ils encouraient, avaient renoncé à tout contact télépathique avec les leurs à travers le monde. L'ennemi pouvait intercepter leurs pensées et en user contre eux, ennemi dont ils ne connaissaient que trop bien la ruse et qui se massait sûrement aux portes de la ville, prêt à leur tomber dessus à tout moment. Le couvre-feu général était de mise et les Gorcks de la petite ville polonaise avaient suivi les consignes de Peter Brinks, leur général en chef, à la lettre. Le nouveau gardien du Temple les avait tous formés pendant des mois dans l'éventualité d'une telle attaque. Et ils étaient fin prêts. Prêts à accueillir l'ennemi de pied ferme, l'arme de la main, et à défendre leur ville jusqu'au dernier.

Cela semblait bien étrange pour ce peuple si pacifique qui avait traversé trois millénaires sur sa planète d'adoption sans jamais tenir une arme, sauf peut-être d'innocents pistolets ou fusils à eau. Les règles avaient bien changé avec le nouveau gardien, son prédécesseur n'aurait jamais admis que l'on se batte sur la terre sainte du Temple, encore moins entraîné ce peuple à la grande innocence aux jeux sanglants de la guerre et des hommes. Le vieux Sam aurait été étonné de les voir ce jour-là dans leurs habits de camouflage, embusqués dans tous les recoins de la ville, portant des armes qui parfois dépassaient leur propre taille et même leur propre poids. Il aurait eu beaucoup de peine à les reconnaître avec leurs visages peinturlurés et leurs attitudes guerrières de petits *Rambo*. Des Gorcks soldats, c'était impensable de son vivant, mais Sam n'était plus et son temps révolu... l'âme de l'univers l'avait prévue.

Duxch, le lieutenant-colonel de l'armée locale, après avoir démonté sa ville en toute hâte, l'abritant aux yeux de l'ennemi dans des caches secrètes, dispersa ses hommes aux points stratégiques de sa ville ; quatre-vingt-onze soldats formés aux techniques modernes de la guérilla urbaine et à la parfaite maîtrise de l'art du camouflage, qui aurait rendu jaloux le plus mégalo des chefs de guerre du monde et de l'univers. Car les Gorcks y excellaient très spécifiquement grâce à leur étrange pouvoir de caméléo-morphose.

Ainsi, aucun envahisseur, aussi discret soit-il, ne pouvait traverser la ville sans être repéré par une borne à incendie, une gargouille, un chien errant ou autres sentinelles qui les guettaient au moindre recoin. Le lieutenant-colonel lui-même, mouillant sa chemise, épousa la forme du clocher de la Tour Mariacka, le point culminant de Cracovie. Une plate-

forme idéale qui lui donnait une vue générale du champ de bataille, ainsi que la possibilité de rester en contact permanent avec ses hommes qui, silence télépathique oblige, obéissaient au son de sa cloche.

L'ennemi ne pouvait gagner. Duxch n'avait pas l'ombre d'un doute, mais il ne vit pas celle de l'ennemi qui rôdait désormais sur les murs de sa ville ; il perdit ainsi ses hommes jusqu'au dernier, et ce, au premier son de cloche qui devait les avertir.

Il était midi, et, comme de coutume dans cette ville, le son du Hejnal, une mélodie militaire jouée par une trompette, s'interrompit brusquement pour laisser place à celle des clochers de la ville annonçant aux Cracoviens l'heure de la messe. Cette coutume datant du moyen-âge rappelait aux habitants l'attaque surprise des Tartares qui tuèrent alors le trompettiste, signalant une intrusion illégitime sur leur terre. Une mise en garde contre l'oubli que le lieutenant-colonel ne sut voir comme une leçon ; l'ennemi, lui, l'avait mise à profit pour envahir la ville et gagner.

Peter fut déçu par la tactique des Gorcks cracoviens pour défendre leur ville. En quelques minutes, le commandant en chef des armées Gorck vit les quatre-vingt-onze soldats tomber aux mains de leurs ennemis, pourtant largement inférieurs en nombre, et fut très chagriné de leur défaite. Les envahisseurs avaient usé de méthodes peu orthodoxes, certes, mais ceci n'excusait en rien la mauvaise défense de la ville et les véhémentes protestations du lieutenant-colonel Duxch, qui tentait de se dédouaner à ses yeux. D'autant plus que ce dernier n'avait pas été attaqué par surprise, ces ennemis ayant eu la gentillesse de le prévenir de leur intention d'envahir la ville, donnant même le jour et l'heure exacte de l'attaque.

Douze heures tapantes.

– Mais, c'est justement ça le vice, se défendit Duxch. Aucun ennemi au monde ne donne l'heure exacte de son attaque. Ce n'est pas du jeu, ça !

– Oh si !... Confirma le lieutenant-colonel Otwek, qui défendait quant à lui sa méthode d'invasion. Il n'y a que le résultat qui compte.

– Oh non !... Nia Duxch.

– Oh si !... S'obstina Otwek.

– T'as triché !

– Ah, ça non alors ! s'offusqua Otwek. Hein que je n'ai pas triché Peter. Dis-le lui, toi !

– Il a gagné et haut la main ! arbitra Peter.

– Mais, il n'avait pas le droit de profiter de ça. C'est un sacrilège. Ils se sont camouflés en cadeaux du père Noël, et même en père Noël lui-même, avec le traîneau, les rênes et tout, et tout... C'est mal. On n'a pas le droit de faire des choses comme ça... C'est sacré les cadeaux, non ?

– Et tu n'as pas trouvé étrange de voir un traîneau avec des rênes et tout, et tout ?... s'étonna Peter, pourtant habitué aux excentricités des

Gorcks. De plus, tu savais bien que l'ennemi devait attaquer à ce moment bien précis.

– Non !

– Tu n'as pas trouvé bizarre que le père Noël débarque une semaine en avance ?

– Bah, non ! il doit livrer tous les enfants de la terre, pourquoi ne pas commencer plus tôt, quelque part ?

La logique de Duxch semblait imparable. Peter le savait. Il avait procédé à des simulations identiques à travers toutes les cités Gorck du monde afin de les entraîner à affronter d'éventuelles attaques ennemies et s'était toujours trouvé face au même constat : tout Gorck s'avérait inapte au combat. Ils avaient pourtant tous les atouts en main : force, rapidité, capacité incommensurable de métamorphose et d'adaptation, et pour couronner leurs dons, une technologie des plus avancées.

Ces atouts auraient mis à l'abri des guerres, n'importe quel autre peuple de la terre. Mais justement ils n'étaient pas terriens, et leur logique encore moins, fondement même de leur être : une naïveté à toute épreuve. Malgré cette lacune anti-combat, Peter avait néanmoins constaté à plusieurs reprises qu'ils étaient capables d'user de ruse et même de tactiques guerrières sournoises. Ainsi celle qu'Otwek utilisa en annonçant l'heure de son arrivée à ses futures victimes, profitant de cette naïveté qui le caractérisait tout aussi bien qu'eux, et, au lieu de se cacher pour les surprendre. Il leur était apparu sous la forme improbable d'un père Noël avec son traîneau volant, ses rênes et les indispensables cadeaux, le tout accompagné du son des cloches qui, au lieu de donner l'alarme, renforça sa mise en scène d'une ambiance sonore on ne peut mieux appropriée.

En simple observateur neutre, Peter assista abasourdi à une invasion hors normes de Cracovie par un père-Noël-lieutenant-colonel qui jetait de son traîneau volant ses soldats empaquetés et joliment enroulés de papiers-cadeaux multicolores. Des chevaux de Troie personnalisés et nominatifs qui firent perdre toute logique à leurs destinataires, qui se ruèrent hors de leurs cachettes, se battant presque les uns contre les autres pour ouvrir leur présent en premier. Leur lieutenant-colonel ne fit pas exception, aux premières loges, il fut le premier à ouvrir le sien et à être fait prisonnier.

– *Peter !* appela une voix par télépathie. *Tu m'entends ?*

– *Gruns ?* demanda Peter, reconnaissant la résonance particulière de son ami de New York. *Qu'est-ce que tu veux ? Tout va bien ?*

– *Je... Oui, oui... Tout va bien ! C'est juste que...*

– *Que ?...*

– *Que... euh, je crois qu'il y a quelqu'un qui veut te voir et...*

– *Qui ?*

– *Il vaut mieux que tu vois ça par toi-même, regarde !* fit Gruns en

transmettant ce qu'il voyait.

Peter vit Central Park tel qu'il le connaissait, avec les sphères de la cité Gorck locale, sa rue principale, les Gorcks qui jouaient à une sorte de colin-maillard géant suspendu dans les airs. Un nouveau jeu, pensa Peter, se demandant si Gruns l'avait appelé juste pour ça.

– *Non, non, pas ça !...* Souffla Gruns comme s'il lisait dans les pensées de son ami, confortant un doute que ce dernier avait sur ce sujet. *De l'autre côté... le Groupe, là !...*

Peter vit un groupe d'humains, dans l'autre dimension, celle dont il était originaire. Mais, Gruns lui ayant dit que quelqu'un voulait lui parler, cela signifiait que la personne en question se trouvait dans la quatrième dimension, logiquement. Soudain, il vit dans l'attroupement une silhouette féminine qui lui était familière. Il se concentra et fit zoomer le regard de Gruns vers le visage de la jeune femme qui lui tournait le dos. Peter n'eut pas besoin de zoomer plus avant, la gestuelle particulière de la jeune femme, sa chevelure d'or, son maintien presque hautain à force de lever le menton comme défiant la terre entière, tout en inclinant la tête de côté d'une manière attendrissante. "Shirley ?" Elle tourna la tête, comme si elle avait entendu son nom. C'était bien elle.

– *Hum !* confirma Gruns.

– *Qu'est-ce qu'elle veut ?*

– *Je crois qu'elle te cherche, !* dit Gruns sur un ton entendu, connaissant les sentiments que les deux tourtereaux portaient l'un à l'autre. Elle est là depuis plus d'une demi-heure avec tout le groupe et elle crie ton nom.

– *Ah ?... Et... elle n'a pas dit ce qu'elle veut ?*

– *Je crois l'avoir entendu dire qu'elle a besoin de toi et...*

Gruns n'eut pas le temps de terminer sa phrase, Peter sauta debout et courut en direction du téléporteur de la ville, en s'excusant auprès de ses deux lieutenants-colonels :

– Désolé, les gars, on reprend ça une autre fois, une affaire urgente demande ma présence à New York.

– Mais, protesta Duxch inutilement.

Peter, déjà loin, empruntait le couloir de téléportation en direction de Genève, via Vienne, pour plonger aussitôt dans celui de Madrid et ensuite New York.

Interloqués par le comportement étrange de la jeune femme qui parlait toute seule, gesticulant comme une diablesse au centre de la grande place, les promeneurs du grand parc new-yorkais crurent un instant avoir affaire à une saltimbanque s'adonnant au théâtre de rue contemporain. Beaucoup ralentissaient un instant devant le petit groupe qui avait l'air d'assister au spectacle, tentant de deviner s'il était question d'un ballet moderne ou d'une démonstration d'art martial. Nais, effrayés par les

regards lancés par le “petit groupe”, et par leurs carrures imposantes – sûrement les gardes du corps de l’artiste, les passants finissaient par passer leur chemin, s’excusant pour leur méprise quant à la gratuité du spectacle. Beaucoup crurent même avoir déjà vu l’artiste quelque part, un grand nom du petit écran, voire, d’après le nombre des gardes du corps largement supérieur à celui de Madonna, d’une nouvelle star de la côte ouest.

Aucun ne reconnut le visage qui, le matin même, faisait la une de tous les quotidiens du pays sous le titre : “Le Mystérieux Agent du FBI est une Femme”...

Faisant fi de ce qui se passait autour d’elle, Shirley s’était lancée depuis plus d’une demi-heure dans un long monologue censé convaincre Peter de sortir de son entêtement à ne pas vouloir répondre à son appel :

– ...Tu ne peux décemment pas laisser ces pauvres gens disparaître sans bouger le petit doigt... C’est indécent et indigne de toi. Ne me dis surtout pas que les affaires de ce monde ne te concernent pas. Tu baisseras dans mon estime. Tu m’entends ?... Tu ne veux toujours pas répondre ?... Ne crois surtout pas que ton silence me fera renoncer... Je ne bougerai pas d’ici tant que tu ne m’auras pas répondu. Quitte à te rabâcher les oreilles du matin au soir... tu sais que j’en suis capable... Alors ?... Je compte jusqu’à trois, ensuite, je fais installer du matériel HI FI, le genre top-niveau avec des gros baffles, de... au moins 3000 watts... 7000 même, et crois-moi je hurlerai dedans des jours durant. Pire que Woodstock. Je commence à compter : Un...

Peter apparut aussitôt devant Shirley, essoufflé d’avoir traversé la moitié du monde en moins de 24 secondes chrono.

– Un quoi ? demanda Peter. Excuse-moi ! mais j’étais à l’autre bout du monde, quand Gruns m’a transmis ton appel et... il m’a dit que tu avais besoin de moi. Alors le temps de... J’espère qu’il n’y a rien de grave au moins ?... Tu as l’air toute chose...

– Eh... fit Shirley, décontenancée.

Elle cherchait à se reprendre, mais, à quelques pas d’elle, Otis et Marvin, connaissant très bien les manigances de leur ex-collègue du *15th Precinct* et sa manie de disparaître sans laisser de trace, comme dans la cave du savant fou, ne l’avaient pas quitté des yeux un instant de peur qu’elle s’éclipse à nouveau. Ils avaient vu l’homme apparaître comme par magie. Cette apparition les laissa interdits, ainsi que les cinq nouveaux membres de l’équipe du SWAT. Marvin reprit ses esprits le premier, alertant le capitaine Basley par une gestuelle qui n’avait rien à envier à celle de sa chef de service. L’ex-capitaine du SWAT finit à son tour par remarquer la présence de Peter et vint au secours de Shirley :

– Hey, vous là-bas !... fit Basley.

Il se rua en direction de Peter, Otis et Marvin dans son sillage,

dégainant leurs armes.

– On ne dit pas bonjour aux vieux potes ? lança Basley, pendant qu’Otis et Marvin rengainaient leurs armes. On préfère les belles blondes ? Comme je te comprends, va !

– Thomas ?... S’étonna Peter en allant à la rencontre de l’homme du SWAT. Mais, qu’est-ce que tu fais ici ?

– Ce que blonde veut, beau brun cherche en accourant, dit Thomas.

– Que se passe-t-il au juste ? s’inquiéta Peter en voyant tous les hommes du SWAT qui avaient participé à la libération des Gorcks venir en sa direction. Que fait le SWAT ici ?

– Le FBI corrigea Thomas.

– Le FBI ? s’étonna Peter tout en serrant la main des ex-membres du SWAT.

– Ce que blonde veut... fit Thomas, avant de présenter Otis et Marvin qui regardaient Peter comme s’il était un revenant. Je te présente Marvin et Otis, des nouveaux venus dans la bande. Messieurs, je vous présente Peter, Peter Brinks...

Entendant le nom de l’homme à qui il serrait la main, Marvin reconnut en ce dernier le frère du fou du 24 West Jane street et ne put retenir un cri de terreur...

– On se connaît ? demanda Peter.

Marvin s’empressa de trembler non de la tête, cédant sa place à Otis qui, connaissant tout aussi bien la triste réputation de la famille Brinks, serra brièvement la main de Peter, et fut étonné de la récupérer indemne.

– Ils ne sont pas au courant de... des... enfin tu vois de qui je parle, notifia Thomas. Au fait, ils sont là ?

Peter hocha la tête.

– Hello, mes p’tits chous ! fit Thomas, s’adressant aux Gorcks qu’il imaginait, à juste titre, les entourant.

Otis et Marvin le virent tournoyer sur lui-même s’adressant à des êtres invisibles et crurent que d’autres Peter allaient apparaître. Ils firent un pas en arrière, tout en portant instinctivement la main à leur arme.

– Quelqu’un voudrait-il bien m’expliquer ce qui se passe au juste ?... lâcha Peter.

– Euh... fit Shirley, retrouvant enfin l’usage de la parole.

Elle résuma à Peter l’affaire des disparitions. C’était reparti pour un long, très long monologue...

Pendant ce temps, habitué aux longs discours, et connaissant mieux que quiconque la réputation de la famille Brinks, Herbie, lui, avait perdu momentanément l’usage de la parole. N’ayant pas fermé l’œil de la nuit, regrettant son comportement pour le moins agressif vis-à-vis de son voisin, et surtout angoissé par le retour de ce dernier, Herbie avait pris la décision d’établir des relations de bon voisinage avec la terrible famille.

Il voulait surtout approfondir ses connaissances en matière d'art explosif, et décida de rendre visite à l'artiste.

Armé de cookies fabrication maison, légèrement brûlés, il traversa bravement la petite distance qui le séparait de son voisin et, presque sans hésitation, frappa à la porte. Le souvenir de la dernière fois qu'il avait frappé à cette même porte, l'explosion qui avait suivi et le "qui va là ?" lui parvenant à travers lui firent perdre son légendaire moulin à paroles.

– Hiiiiiii, laissa-t-il échapper, imitant, sans le savoir, le cri d'Otis.

– Qui va là ? répéta Earvin, menaçant.

– Euh... C'est... c'est.... He-rrr-bie !

– Qui ça ?

– Vot... votre voisin... en face... Je... Je voulais juste...

– Il n'y a plus de raison de s'inquiéter, je ne pratique plus...

– Je sais... Vous me l'avez dit hier. Je voulais juste... Euh... Vous souhaiter la bienvenue... Euh... de nouveau parmi nous...

– ...

– J'ai fait des cookies et... Euh... enfin si ça vous dit... Euh... on pourrait...

– Vous êtes le type d'hier, avec la batte ?

– Euh... oui... justement...

Herbie n'eut pas à finir sa phrase. La porte de son voisin s'entrouvrit, la moitié du visage de ce dernier apparut dans l'entrebâillement, un œil scruta les alentours, un sourcil inquisiteur mena son enquête et un long bras se saisit de lui, l'aspirant à l'intérieur. Herbie vit la porte se refermer derrière lui, coupant court à son envie soudain pressante de battre en retraite.

– Ce n'est pas bon de rester dehors, c'est dangereux de nos jours... dit Earvin, expliquant son geste.

– Euh... protesta Herbie.

– Vous ne voulez plus m'assommer, au moins ?

– Euh... Je suis vraiment désolé, je...

– N'en parlons plus ! Ne restons pas là ! fit Earvin, aspirant de nouveau son voisin loin de la porte. On sera mieux à la cave, ici les murs ont des oreilles. Venez !

– Euh... Je voulais juste vous donner ça ... dit Herbie, montrant le plat de cookies. Mais... Euh... c'est que j'ai du travail et...

– On va les déguster ensemble, avec une bonne tasse de thé... Vous aimez le thé au moins ?...

– Du Darjeeling ? demanda Herbie, intéressé. C'est le meilleur, ses feuilles contiennent des tannins, des protéines, peu de lipides, des acides organiques, des vitamines A, B, C, E, P, des minéraux : potassium, phosphore, magnésium. Et même plus de 500 substances aromatiques. Vous en avez ?

– Euh... Oui... Enfin je crois... Tout est à la cave, vous verrez bien !...

dit Earvin.

Il se dirigeait vers son sous-sol, là où il avait établi son quartier général, à l'abri des oreilles indiscrètes. Du moins, le pensait-il.

Earvin était loin de se douter de ce qui l'attendait à la cave. Ce lieu qui, de tout temps, fut pour son frère et lui le théâtre de leurs folles activités, là-même où les portes de la quatrième dimension s'étaient ouvertes pour la première fois, faisait de nouveau l'objet d'une étroite surveillance ; surveillance pour laquelle l'ennemi, usant cette fois de moyens plus sophistiqués que de simples gadgets, n'avait pas de mini-caméras et micros pour yeux ou oreilles ; tapie dans l'ombre du monde parallèle, l'Entité observait et écoutait...

– Oh !... fit Herbie en descendant les marches qui menaient à la cave d'Earvin, découvrant ses peintures éparpillées dans tous les coins et recoins. C'est votre atelier, en somme ?

– Mon univers ! corrigea Earvin.

– Je vois ! constata Herbie, découvrant un lit défait au centre de la pièce et une table sommairement aménagée en coin cuisine. Euh... pour le thé, c'est...

– Faites comme chez vous ! fit Earvin, invitant son voisin à fouiller dans les tiroirs de la table-cuisine pour servir le thé. Il y a une bouilloire quelque part dans le meuble là !

Il pointait le nez vers un meuble au fond de la pièce.

– Je vous laisse faire.

Après maints allers-retours entre la table et le meuble, tout en écoutant Earvin lui vanter les bienfaits de la peinture comme moyen d'expression apaisant, Herbie se mit en devoir de préparer le Darjeeling dont il raffolait. Il fouilla dans tous les tiroirs sans trouver la moindre trace d'infusion de quelque sorte. Il finit cependant par trouver un vulgaire sachet de thé aromatisé à la banane qu'il découvrit presque par hasard sous un meuble, tombant dessus suite à une longue glissade sur un tube de peinture jaune canari. Cette découverte eut pour conséquence la transformation de son pantalon en œuvre d'art pour le moins moderne. Il tenta d'effacer la tache à l'aide d'un chiffon mouillé mais dut rapidement y renoncer, découvrant simultanément l'incompatibilité de l'eau et la gouache et l'art expressionniste pour lequel il était apparemment doué.

Son voisin et confrère le lui conseilla comme thérapie contre la nervosité qui le caractérisait. Herbie décida de suivre les conseils de l'artiste et destina ses pantalons à suivre ses premiers pas vers l'art. Il finit par préparer l'infusion bananière pour son hôte et se réserva pour sa part un délicieux lait de soja non périmé qui tomba à pic, du haut d'un placard.

Le professeur ès arts appliqués et son nouvel élève eurent alors une longue conversation dont la peinture fut le sujet principal ; rien qui

pouvait susciter l'intérêt de l'Entité... et pourtant ce fut le cas.

Le professeur Orbisson ne perdit pas une miette de la conversation entre les deux hommes. Ayant découvert depuis peu que son vieil ennemi n'avait pas péri dans l'explosion de sa cave, et qu'il avait renoncé à la science et aux inventions, il hantait les lieux dans un dessein bien précis : connaître tout de Peter grâce à son frère. Une occasion en or pour suivre pas-à-pas celui qu'il considérait déjà comme son pire ennemi.

Il fut déçu de surprendre une conversation entre Earvin et Willy, son assistant, qui lui apprit que les deux frères avaient rompu tout contact. L'Entité avait failli cesser sa surveillance quelques minutes plus tôt, supprimant du coup son ex-rival par une nouvelle explosion de sa maison. L'arrivée inopinée d'Herbie lui fit pressentir un nouvel espoir pour parvenir à ses fins. Il écouta attentivement la leçon de peinture et en tira un brillant enseignement...

– Hum !... fit Peter une fois que Shirley eut débité son rapport. Décidément, ça ne s'améliore pas de l'autre côté !

– C'est pour ça qu'on a besoin de toi ! lui dit Shirley.

– Moi ?... Mais je ne vois pas en quoi...

– Tu pourrais nous aider à débusquer ces salopards et...

– Stop, Shirley ! Je t'arrête tout de suite. En prenant en main les affaires de l'autre monde, je n'ai plus le droit d'intervenir dans les vôtres. Je dois penser aux miens avant tout... Et, avec tout le travail qui m'attend, je ne...

– Quel travail ? l'interrompt Shirley. Concevoir de nouveaux jeux pour passer le temps, faire la course avec le vent, défier la pesanteur, gagner à la marelle, chevaucher des engins de mort ?... Ou alors juger des affaires compliquées de vols, meurtres, attentats, viols et agressions de toutes sortes ? Oui, c'est vrai mon pauvre, tu dois être sacrément débordé.

– Mais enfin Shirley, il n'y a pas que l'horreur qui soit difficile à gérer, l'innocence, c'est ce qu'il y a de plus dur, crois-moi ! Je suis à la tête d'un peuple qui est incapable de se défendre. Tu ne peux pas imaginer à quel point c'est difficile de les discipliner, ne serait-ce que pour qu'ils se planquent s'il y a du danger. Ne parlons même pas de leur apprendre à se défendre. Imagine ce qu'il leur arrivera si une nouvelle bande de timbrés débarque ! N'oublie pas que beaucoup sont au courant de leur existence et que quelqu'un connaît peut-être le moyen de passer de l'autre côté. Earvin l'a découvert hier, un autre le découvrira peut-être demain... Si ce n'est pas déjà fait. Je ne peux pas prendre le risque. Le passage d'un monde à l'autre est dangereux. Depuis notre dernière rencontre, c'est la première fois que je remets les pieds dans ce monde. Même eux ne passent jamais.

- Chacun chez soi et les vaches sont bien gardées... rétorqua Shirley.
- Ce n'est pas ce que je voulais dire...
- Non, non, tu as raison, confirma Shirley. Je te comprends.
- Je suis heureux que tu le prennes comme ça...
- Tu es heureux, c'est l'essentiel !

– ...

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Shirley en voyant Peter et ses propres hommes la regarder avec étonnement.

– Euh... fit Thomas. C'est tout ?...

– Comment ça ? demanda Shirley. C'est clair, non ? On n'a pas à mêler les...

Elle s'interrompt en constatant qu'Otis et Marvin buvaient ses paroles des yeux et se reprit...

– Hum, "qui vous savez" dans nos affaires. Les hommes n'ont jamais été bons pour eux et...

– Je n'ai jamais dit ça, se défendit Peter. C'est juste que...

Les yeux de Shirley s'ouvrirent grand, exagérément attentifs.

– C'est que... bredouilla Peter.

Shirley écoutait de plus en plus attentive et Thomas comprit qu'elle était en train de gagner son bras-de-fer avec la conscience de Peter.

– Enfin, je ne veux pas que vous croyiez que je me désiste. Ni que je suis insensible à...

– Tu n'as pas besoin de chercher de prétextes, lança Shirley.

– Mais je ne cherche pas de prétextes, voyons !... C'est juste que je voudrais...

– Te donner bonne conscience ?...

– Mais je n'ai pas besoin de me donner bonne conscience, hurla Peter, hors de lui.

– Mais pourquoi tu te fâches ? demanda Shirley. Il n'y a pas de quoi. Je t'ai déjà dit que je comprends tout à fait ton point de vue, non ? Alors, je ne vois vraiment pas pourquoi on devrait se fâcher.

– Tu me dis tout ça d'une manière... Très calme... Genre : "ce n'est pas grave... Non, non je ne suis pas déçu"... Je vois bien que ce n'est pas vrai... Je le vois là, dans tes yeux... là, regarde !... fit Peter, montrant les yeux de Shirley à Thomas, le prenant à témoin. Tu vois ce que je veux dire !

– Euh... fit Thomas.

Il hésita à confirmer les dires de Peter quant aux expressions pleines de sous-entendus qu'il lisait dans les yeux de Shirley, mais, l'une d'elles, lui étant personnellement adressée, menaçante, lui fit nier l'évidence :

– Non... Non, vraiment, je ne vois pas.

– Mais, enfin, Thomas, voyons ! Tu te fiches de moi ? Regarde ses yeux !... Là... Là regarde. Tu as bien vu cette fois...

– J'ai quelque chose dans l'œil ? s'informa innocemment Shirley.

– Non !... s’empressa de dire Thomas.

Négation qui fut confirmée par tous les agents présents.

– Oh que si ! fit Peter. Dans vos yeux à tous d’ailleurs.

Shirley se frotta l’œil, retirant une prétendue poussière et fut imitée dans son geste par tous ses hommes.

– Ok... ok... céda Peter. Tu as gagné...

– Oh, Peter... Je savais que tu ne laisserais pas tomber ces pauvres gens.

– Ce que blonde veut !... confirma Thomas.

– Mais “ils” ne mettront pas un pied dans ce monde, vu !...

– Vu !... promit Shirley.

– Mais qui ça “ILS” ? osa Marvin, n’y tenant plus.

– Oui, c’est vrai ça ! fit Otis à son tour. On fait partie de l’équipe après tout et l’on voudrait bien que quelqu’un nous explique un peu qui sont ces fameux “qui vous savez” !...

Assistant à la réunion depuis leur monde, les “qui vous savez” en question sautaient de joie à l’idée de participer à une vraie enquête policière, et ce, malgré les deux hurlements qu’ils entendirent en contrecoup de l’annonce faisant acte de leur existence aux deux nouveaux de la bande à Shirley. La bande ne tarda pas à quitter le parc avec leur blonde de chef à leur tête, heureuse d’avoir réussi sa dernière embauche.

– Je pense que je n’ai pas besoin de vous raconter ce qui nous attend ? leur demanda l’embauché en chef en revenant dans la quatrième dimension.

“On commence quand ?” hurlèrent tous les Gorcks d’une seule et même voix.

– Cette nuit ! répondit Peter.

“Yahoo !”

– Mais je ne veux pas que vous oubliiez que la règle numéro un est de ne pas passer de l’autre côté ! souligna avec anxiété le jeune gardien du Temple.

L’acceptation de la règle fut confirmée par une ondulation sourcilière et collective des enquêteurs Gorck. Tous sauf un : Trombs, car il avait d’autres projets pour cette nuit en particulier, et ce, depuis plus d’un siècle. Un événement important auquel il comptait prendre part et qui nécessitait son passage dans l’autre monde. Il décida donc – comme il lui était d’ailleurs coutumier de le faire, allant déjà à l’encontre des mêmes exhortations à l’époque de Sam – de passer outre la règle.

En attendant l’heure, il fut heureux de prendre part aux préparatifs de l’enquête et écouta attentivement les autres règles du jeu, ainsi que les recommandations de Peter... “restez sous le couvert de la quatrième dimension... cherchez sans être vu... fondez-vous dans le décor... ne

vous faites surtout pas repérer... restez invisibles et déguisés quand même... Je ne tolérerai aucun acte de bravoure... le cas échéant, surtout ne pas appréhender le malfaisant, encore moins s'ils sont nombreux... n'oubliez pas qu'il faut être de retour avant minuit... oui, comme Cendrillon... l'heure du dodo... et surtout, je ne le répéterai jamais assez, n'oubliez pas la règle numéro un..."

La nuit tellement attendue par Trombs et ses collègues enquêteurs ne tarda pas à tomber et, avec elle, l'horreur s'abattit sur la tête du pauvre Herbie.

Il venait tout juste de quitter la maison des Brinks, les bras chargés d'un nécessaire de peinture : fusains, tubes, chevalet et autres pinceaux, qu'Earvin lui avait offerts pour ses premiers pas d'artiste. Aussitôt rentré chez lui, Herbie suivit l'exemple de son professeur et aménagea sa cave en atelier. Il posa son chevalet en plein centre de la pièce, l'orna du châssis à la toile blanche, cadeau de son voisin et désormais ami, et plaça le reste soigneusement à portée de main, sur un meuble-télé flambant neuf – inutile depuis qu'il s'était acheté un écran géant, un an plus tôt.

L'ancienne télévision, ainsi que d'autres meubles et objets étaient, suite à un furtif usage, soigneusement entreposés dans les lieux, méticuleusement emballés d'un film plastique transparent qui les protégeait contre les aléas du temps. Des meubles neufs qui auraient aisément fait le bonheur d'un jeune couple se mettant en ménage, voire d'une famille avec trois enfants et plus. Herbie ne perdait jamais rien, tout en renouvelant toujours tout, et ce, très fréquemment. Ce qui lui causait parfois des soucis de stockage.

Il se félicita ce soir-là, de sa prévoyance qui lui permettait d'accommoder les lieux pour une retraite d'artiste digne de celle de son voisin. La nuit étant tombée, il repoussa l'agencement définitif pour le lendemain et se contenta de déballer une lampe halogène de son film protecteur, la brancha et la dirigea vers la toile blanche sur laquelle il avait hâte de s'exercer. Cependant, et afin de donner un coup de pouce à l'inspiration, il changea de look. Il garda sur lui son pantalon brun dédicacé de jaune canari et s'affubla d'un sweet-shirt turquoise – partiellement repeint par une religieuse à la myrtille, d'une écharpe fuchsia et d'une casquette pur style "peintre montmartrois", toutes deux offertes par sa mère après son bref séjour dans la capitale française.

Ainsi accoutré, Herbie jeta un bref coup d'œil approbateur à son reflet dans le miroir et alla donner son premier coup de pinceau, sans remarquer un détail qui jurait pourtant avec sa nouvelle image d'artiste, ses pantoufles orthopédiques. Cette bourde allait avoir son importance quant à la qualité de son travail futur...

Ce détail lui sauta aux yeux quelques minutes plus tard, au moment même où l'une des deux pantoufles incriminées traversa l'espace de

l'atelier et la toile encore blanche de son premier tableau, coupant net son avenir d'artiste peintre... Mais ce fut à ce moment-là le cadet de ses soucis. Une force invisible, celle-là même qui avait lancé l'objet détruire ses desseins d'artiste, œuvrait pour détruire ses certitudes, sa raison, et tous ses espoirs de bon voisinage avec la famille Brinks...

– Tu seras mes yeux et mes oreilles, lança Orbisson à sa nouvelle recrue après lui avoir fait subir un test de recrutement particulièrement sévère. Je veux tout savoir de la vie des deux frères, surtout l'autre... Peter.

– Mais, Maître... protesta Herbie.

Il voulait attirer l'attention de l'Entité sur le fait que le frère en question était parti sans laisser d'adresse. Il reçut la deuxième pantoufle orthopédique en plein dans l'œil droit.

– Il n'y a pas de "mais" qui tienne. Je veux tout savoir... Vu ?!

– Vu, Maître ! répondit le nouvel espion en se frottant l'œil au beurre noir, momentanément fermé...

Pendant ce temps, loin de se douter de ce qui se tramait dans le voisinage de sa demeure familiale, Peter avait lancé ses enquêteurs à l'assaut des lieux sombres, et ce, à travers les quinze états qui, selon l'horaire solaire, avaient leurs territoires plongés dans la pénombre de la nuit. Il suivait leur évolution à travers les images télépathiques qu'ils lui transmettaient, tout en surveillant lui-même une ruelle sombre du Bronx.

L'entreprise était ardue, d'autant plus qu'il lui fallut faire appel à plusieurs centaines de Gorcks à travers le monde pour couvrir cet énorme terrain d'investigation, et ce, tout en tenant compte du facteur temps dont dépendait l'organisme des Gorcks, une horloge interne singulièrement réglée pour les plonger instantanément dans un sommeil profond, à minuit exactement et selon l'horaire de leur pays d'origine respectif. Ce facteur important plongeait Peter dans un calcul mental complexe pour chacun de ses hommes sur le terrain selon la tranche horaire de son horloge interne et celle de son propre terrain d'investigations. Minuit sonnait toutes les heures quelque part dans le monde et Peter devait s'assurer que les Gorcks originaires de ces pays prenaient bien le chemin du retour, croisant dans les couloirs de téléportation, d'autres, qui venaient les remplacer, originaires quant à eux du pays où le soleil venait tout juste de se lever. Ce casse-tête obligeait Peter à se déconnecter parfois avec ses hommes sur le terrain, ce qui permit à Trombs de déjouer sa vigilance pour se rendre à son fameux rendez-vous.

Ce dernier, faisant mine de jouer au détective, s'était vu attribuer une impasse en guise de terrain d'investigation. Un lieu parfaitement sombre et désert qui, suivant les instructions de Shirley, était l'endroit idéal pour surprendre les ravisseurs. Ainsi, bien qu'invisible aux yeux des habitants

de la troisième dimension et le lieu étant parfaitement désert, Trombs dut malgré tout, et comme tous ses collègues enquêteurs, se plier aux règles draconiennes de sécurité imposées par le commandant en chef, se déguiser pour mener son enquête. En revanche, le camouflage en lui-même n'étant pas imposé, Trombs, toujours aussi fasciné par le personnage de Pocahontas et les indiens en général, s'était laissé tenter par un peu de fantaisie, et s'était mué en Iroquois. Mais ce choix déplacé fut aussitôt décelé par Peter qui, lui demandant de lui révéler sa vision, vit son reflet dans une flaque d'eau vers laquelle Trombs avait eu la maladresse de cadrer dans son champ de vision. Il s'était vu ainsi imposer d'office un déguisement de chat de gouttière et passa la dernière heure de planque miaulant son mécontentement à voix basse, avant de sentir enfin l'attention de Peter fléchir.

Il sauta alors hors de l'impasse, ainsi que de la peau de son personnage, et courut jusqu'à son rendez-vous, à trois cents kilomètres, au nord-ouest de la Virginie, dans une réserve indienne au bord du York.

Il arriva à temps pour la fête, à laquelle tous les descendants des grands chefs des tribus indiennes à travers tous le pays, le grand nord canadien inclus, se réunissaient tous les ans à la même date afin d'honorer les anciens et perpétuer leurs noms. Trombs eut juste le temps de transformer son apparence, d'enfiler son costume de cérémonie, et se matérialisa grâce à son tomahawk fabriqué maison, afin de prendre sa place en tant que chef de cérémonie et organisateur de cette grande fête, et descendant du grand Powhatan – plus exactement de sa fille, la célèbre Pocahontas. Une filiation spirituelle qui, selon les lois indiennes, avait autant d'importance qu'un lien de sang, sinon plus, lien qui se fit quand – plus de trois cents ans auparavant, sur cette terre, là où le village portait le nom magique de Werowocomoco -, le regard de la belle indienne à la peau si merveilleusement rouge, au hasard d'une promenade dans la forêt, croisa celui tout aussi émerveillé d'un enfant des étoiles se goinfrant de fraises des bois.

Trombs, rebaptisé pour l'occasion *Wiwsessit O'zali'k'ziado Mskikoiminsak* (le petit ange qui gloutonne des fraises des bois, en langue Algonquian), n'oublia jamais cette rencontre...

– Je n'ai pas faim ! fit Shirley.

C'était en réponse à Thomas qui lui tendait un sandwich.

– Tu manges ça, et sur-le-champ ! intima Thomas. Tu n'as rien gobé de la journée. Alors, tu me fais le plaisir de l'avaler... jusqu'à la dernière miette !

– Mais...

– Si tu ne le finis pas, je me taille avec tous mes gars, illico... Pas envie de te ramasser à la petite cuillère... Je n'ai pas que ça à fiche... Ok ?!

- C’est du chantage... protesta Shirley, faisant mine de se fâcher.
- Tu le prends comme, tu veux... mais, tu le manges !
- Donne ! céda Shirley.

Elle arracha le sandwich des mains de Thomas. Elle prit une bouchée, grimaça de mécontentement et tenta de le lui rendre.

– C’est infect...

– À la guerre, comme à la guerre, lança Thomas, refusant de reprendre le casse-croûte. Jusqu’à la dernière miette, ma fille. Sinon !...

– C’est odieux... protesta Shirley. Elle prit une grande bouchée et ajouta, la bouche pleine, en pluch, le déchort et churtout l’odeurr ne chont pas pou’ fous ouffir l’appéchit...

Thomas ne répondit pas. Les dires de Shirley étaient incontestables, les restaurateurs, nombreux sur la grande avenue adjacente, laissant croire à leur clientèle que les plats servis étaient à s’en lécher les doigts, avaient choisi la ruelle dans laquelle Shirley et lui avaient élu leur poste d’observation pour dissimuler leurs excédents. Ainsi, nems, choucroute, pâtes, pizzas, queen burgers ou royal couscous gambergeaient dans des conteneurs communs stationnés aux bords de la ruelle déserte, exhalant des senteurs pour le moins exotiques. Effectivement, il n’y avait pas de quoi ouvrir l’*appéchit*, mais Thomas ne pouvait pas le confirmer, Shirley en aurait profité pour renoncer à son sandwich. Il ne l’avait rien vu avaler depuis tôt ce matin-là, où elle était venue le recruter. Elle était fortement amaigrie et l’homme du SWAT la soupçonnait d’avoir peu mangé ces derniers jours.

Les soupçons de Thomas étaient largement justifiés : trop occupée avec les événements des derniers jours et la tension énorme qui pesait sur elle, Shirley n’avait rien avalé depuis plus de quarante-huit heures, la veille de son rendez-vous avec ses supérieurs du FBI. Elle n’avait pas fermé l’œil non plus. Après avoir refusé le sandwich de Thomas par simple fierté, elle fit mine de céder au chantage pour éliminer la moindre miette. Soudain, son estomac apaisé, le reste de son métabolisme réclama aussi son dû, ses paupières s’alourdirent, sa tête pencha sur le côté et en avant. Le sommeil la gagna d’un coup. Thomas fit en sorte que rien ne vienne la déranger durant sa sieste et éteignit la radio qui la maintenait en contact avec le reste de ses hommes à New York. Il prit la direction des opérations et contacta les hommes sur le terrain ainsi que Marvin au siège du FBI de New York d’où il maintenait le contact avec les quarante-neuf autres états.

– Ici l’agent spécial Basley. L’agent Shapmond prend un petit repos bien mérité... Je prends la relève...

“Du repos ?” raisonna la voix de Marvin à travers l’oreillette de Thomas. “Elle est malade ?” s’inquiéta Otis à son tour. “C’est une plaisanterie !” confirma un autre. “Arrêtez votre char, capitaine !” fit un des hommes de Thomas, “elle ne sait même pas ce que ce mot veut dire”.

– Je plaisantais, bien entendu ! mentit Thomas, coupant court à l'hémorragie. Elle est à côté de moi et elle mange un morceau. Elle a la bouche pleine et ne peut pas vous répondre. Mais elle entend tout...

Un long silence radio suivit la fausse déclaration, avant d'être soudain interrompu. Une voix qui criait des mots incompréhensibles accompagnés d'un grésillement étrange "Ilzzzya... zzun ezzzonz zzbzzz rezzz.... Bizzzza rzzz... quizz zzz..."

– Ici l'agent Basley... Je vous reçois très mal... pouvez-vous répéter ?
"zzzzzzbre bizzzzazzr zzzz" fit de nouveau la voix.

– Je vous reçois toujours aussi mal ! répéta le capitaine Basley. Vous devez être proches d'une ligne à haute tension ou quelque chose dans le genre. Eloignez-vous de quelques mètres et...

Il fut aussitôt coupé par le grésillement qui reprit de plus belle, insupportable. Thomas dut enlever l'écouteur de son oreille pour la frotter énergiquement afin d'effacer le sifflement strident qui vibrait désormais en écho dans ses voies auditives. Il mit un moment avant de récupérer un pourcentage suffisant de son ouïe et, le grésillement ayant cessé depuis, il reprit la radio et s'éloigna de Shirley afin de ne pas la réveiller, tout en disant ce qu'il pensait à l'imbécile à l'autre bout.

Mais, il eut beau hurler comme un sourd, personne ne se désigna comme étant l'imbécile en question. Ses hommes, hurlant tous comme des damnés, furent mis hors de cause. Thomas repoussa alors la recherche du responsable de sa semi-surdité et retourna à son poste d'observation, derrière le troisième conteneur. Les effluves des cuisines internationales lui firent rapidement oublier l'incident du grésillement, Shirley était toujours aussi profondément endormie...

L'assoupissement était le lot de bien des agents ce jour-là. Suite au manque d'activité physique et l'ennui que favorisaient les longues heures de planque, il n'était pas rare de voir l'un d'eux s'endormir pendant que son coéquipier continuait seul la surveillance. C'était précisément le cas de l'agent spécial Victor Coleen.

À quelques mois de la retraite, après trente-cinq ans de fidèles et loyaux services au sein de l'agence, et précisément à la section des recherches de disparus, il avait toujours pour habitude de laisser ses coéquipiers du moment prendre seuls la surveillance des lieux ou des personnes, piquant pour sa part les petits roupillons que lui imposait son âge. À soixante-quatre ans, ce grand-père apprécié autant par sa femme, ses quatre filles, sa demi-douzaine de petites-filles, que par ses collègues et supérieurs, était connu de tous pour sa gentillesse, ainsi que pour ce petit détail qui le plongeait constamment dans les bras de Morphée – parfois même au volant de sa voiture.

Connaissant sa difficulté à garder les yeux ouverts, ses coéquipiers insistaient pour prendre le volant, malgré sa propre insistance à vouloir

les conduire pour qu'ils se reposent eux-mêmes, et mettaient tout en œuvre pour l'aider à s'endormir. Il en avait été ainsi depuis que Coleen avait dépassé la cinquantaine, sans que cela porte préjudice à sa carrière, encore moins à ses coéquipiers.

Malheureusement, ce ne fut pas le cas cette fois-ci. Accompagné d'Adrian Menson, un jeune agent qu'il avait la charge de former, et suite à une petite ronflette sur le siège passager, Victor Coleen s'était réveillé seul dans la voiture banalisée en planque dans le quartier des docks, au sud de la ville. Il avait eu beau espérer que son jeune protégé soit parti soulager un besoin pressant, mais après une longue attente, une inspection minutieuse lui fit découvrir la radio du jeune agent abandonnée sur le plancher de la voiture, dépourvue de son oreillette ; de sorte qu'il dut convenir que ce dernier avait tout bonnement disparu.

Il appela aussitôt sa supérieure pour la prévenir et l'appel fut intercepté par le capitaine Basley qui promit de lui transmettre le message. Ce dernier, se demandant si la radio abandonnée dans la voiture avait un lien quelconque avec l'étrange grésillement dont il fut victime, se résolut à réveiller la blonde toujours endormie, l'angoisse au ventre.

Comme pour Cendrillon avant lui, Trombs vit minuit arriver au galop. Il lui restait juste assez de temps pour dire adieu à tous ses frères de plumes et retourner chez lui à pas de course pour dormir. Peter avait certainement sonné le rassemblement et son absence risquait d'être remarquée, ce qui lui vaudrait un sermon.

Les festivités avaient pris fin, toutes les danses sacrées avaient été scrupuleusement reproduites, sauf celle de la pluie qui s'avéra inutile car il avait plu abondamment durant la nuit, et ses collègues grimpaient déjà dans leur voiture tout terrain pour rentrer chez eux.

Il attendit qu'ils fussent assez loin pour reprendre son apparence, piquer son sprint jusqu'à Manhattan, et rejoindre les siens. Mais, quand les feux arrière de la dernière voiture eurent disparu et que la pénombre régna, il eut encore une fois l'impression que quelqu'un, à quelque chose, l'épiait dans la nuit, impression qu'il avait eue à maintes reprises durant la fête, sans savoir d'où elle provenait. Il avait mis cela sur le compte de la magie qui devait opérer suite aux danses sacrées et de l'ambiance même des festivités qui, après tout, étaient données en l'honneur de ceux qui n'étaient plus de ce monde, et qui manifestaient peut-être leur existence.

Mais une fois seul, la présence qu'il ressentit était plus forte, presque palpable. Trombs la fleurait. Il regarda autour de lui, zooma dans les coins les plus sombres du grand parc et scruta le moindre buisson à la recherche d'un animal quelconque, un loup, une biche ou un lièvre qui auraient été dérangés par l'intrusion de ses amis indiens et lui-même. Trombs n'en vit aucun. Aux sommets des arbres non plus, aucun oiseau

n'avait élu domicile pour la nuit. Aucune pigeonne ne gardait ses petits, ni merle, ni corbeau, et encore moins d'aigle. Il n'y avait pas la moindre trace d'un quelconque animal à la ronde. Trombs tendit alors l'oreille, mais il n'entendit rien. Le silence était presque total, seul le vent caressant les feuilles des arbres faisait entendre leur léger frémissement. Les dernières gouttes de pluie ruisselaient encore et tombaient – plouf, par-ci par-là, la forêt faisait entendre le bruissement des branches les plus souples. Des bruits tout ce qu'il y avait de plus naturel, ceux d'une forêt dont il était le seul être vivant.

“Étrange !” pensa alors Trombs. “Où sont donc passés les animaux ?” Et pourquoi sentait-il toujours cette présence de plus en plus fort ?

Soudain, il eut le sentiment que quelque chose avait touché les plumes qui ornaient toujours sa tête. Il se retourna, mais ne vit rien.

Plus rien.

Un voile noir l'enveloppa, il sentit ses pieds quitter le sol, un fluide étrange emplît ses poumons et il sombra aussitôt dans un état de somnolence, tout en se sentant ballotté dans les airs.

Minuit sonnait et, réunis de nouveau dans l'enceinte de leur village, les Gorcks s'endormaient tous. Tous sauf un : Trombs, que Peter avait tenté inlassablement de joindre à travers l'âme de l'univers depuis un certain temps, sans succès. Il sut alors qu'il était désormais trop tard, Trombs ne rentrerait plus, et son inquiétude redoubla.

Peter redoutait le pire depuis que son protégé avait cessé de répondre à ses appels télépathiques, quelques heures plus tôt. Il avait alors arrêté les recherches et renvoyé tous les enquêteurs chez eux, regrettant de les avoir mêlés aux affaires douteuses de l'autre monde. La disparition de Trombs était sûrement la conséquence directe de la violation de cette règle, et il comptait affronter Shirley le lendemain pour lui annoncer le retrait de ses troupes de l'enquête. Cette fois-ci, il ne flancherait pas.

En attendant, il se mit en devoir de retrouver le Gorck manquant, sauta sur son surf et fila dans les airs à sa recherche.

– Et tu n'as rien fait ? hurla Shirley en apprenant la disparition de l'agent Menson.

– Euh... fit Basley.

Il cherchait ses mots afin de se justifier. Pourtant, juste avant de réveiller Shirley, il avait trouvé des prétextes en béton pour légitimer son inaction suite à l'appel radio grésillant, mais voyant l'expression douce et somnolente disparaître d'un coup du regard de Shirley pour céder la place à un brasier fumant et enragé, Thomas perdit momentanément l'usage de la parole, avant de se reprendre et, changeant son fusil d'épaule, il passa à l'attaque :

– Tu dormais, ma grande !

– Je ne t’ai pas engagé pour jouer à la baby-sitter, lui rétorqua Shirley, accusant le coup.

Elle se rua vers la voiture et reprit conciliante :

– Vite ! On a assez perdu de temps ! Ils sont sur les docks, si je ne me trompe ?!

Elle connaissant le nom et les lieux où elle avait placé tous ses hommes, et n’attendit pas que Thomas lui eut confirmé l’adresse. Elle s’installa au volant de sa voiture, ajusta son oreillette et contacta le central.

– Shapmond à central, vous me recevez ?

– Cinq sur cinq... répondit Marvin. Où étiez-vous chef ? ça fait un moment qu’on...

– Vous avez dépêché du monde là-bas ? le coupa Shirley tout en appuyant à fond sur la pédale de l’accélérateur.

Elle ne laissait pas le temps à Thomas le temps de refermer la portière qui manqua de peu de s’arracher de ses gonds, son bras avec.

– Les équipes 9, 21, et 47 sont déjà sur place. La 7 et la 19 y seront dans quelques minutes.

– Et l’agent Menson ? demanda Shirley.

– ...

– Je veux deux hélicoptères là-bas, tout de suite.

– Oui, chef ! répondit Marvin.

Shirley coupa la communication, enclencha les sirènes et fonça vers Broadway sans se soucier des feux de circulation, et sans un regard vers Thomas. L’homme du SWAT était mal à l’aise, mais la connaissant bien, il s’abstint de parler à son tour. Il n’eut pas longtemps à attendre, ils furent à destination en un temps-record.

– On a trouvé quelque chose ? demanda Shirley à un de ses agents en descendant de voiture.

– Non, chef ! répondit l’agent en lui emboîtant le pas en direction de la voiture du disparu. Aucune trace nulle part, juste la radio. On a bouclé le périmètre et nos gars fouillent tous les coins. Il nous faut une assistance aérienne et...

Il n’eut pas le temps de terminer sa phrase, le boucan caractéristique des hélicoptères se fit entendre précédant de peu l’apparition de deux appareils qui passèrent, bas, au-dessus de leurs têtes.

– Où est Coleen ? cria Shirley pour se faire entendre.

– Là-bas ! fit l’agent en le désignant appuyé sur l’un des véhicules de l’agence. Il n’en mène pas large et...

– Je n’en mènerais pas large non plus si j’avais perdu mon équipier, agent Bengner. Je m’en occupe. Retournez à la voiture et faites-la examiner de fond en comble. La scientifique est là ?

– Ils ne devraient pas...

Encore une fois, l’agent Bengner fut coupé par un bruit, des sirènes de

la brigade scientifique, cette fois-ci...

– ...tarder. Décidément, il suffit d'en parler... Je m'en occupe ! fit-il en allant à leur rencontre.

Shirley, suivie du capitaine Basley, toujours aussi muet, allèrent rejoindre l'agent Coleen dans la voiture.

– Oh, chef ! fit Coleen en voyant Shirley. Je suis désolé de ce qui arrive. Tout est de ma faute si...

– Vous n'avez rien à vous reprocher, Coleen, lui répondit Shirley. Et s'il vous plaît, ne m'appellez pas chef.

– Tout est de ma faute. Ce ne serait pas arrivé si je ne m'étais pas assoupi, avoua Coleen.

Shirley se sentit aussitôt mal à l'aise, sentant le regard de Thomas posé sur elle.

– Un agent qui s'endort en planque, reprit Coleen, voilà ce que je suis devenu. J'ai laissé le pauvre petit tout seul et je me suis endormi. Endormi, bon Dieu, endormi. Vous rendez-vous compte de ce que ça veut dire ? Je donne ma démission, chef... et sur-le-champ.

– Votre démission est refusée Agent Coleen, répondit Shirley. J'ai besoin de tous mes hommes, et je ne peux pas me permettre le luxe de vous faire plaisir. Si cela peut vous reconforter, sachez que pendant que vous vous étiez assoupi, j'ai moi-même fait une bonne sieste durant ma planque.

Elle adressa un regard complice à Thomas et reprit :

– Alors si je le fais, pourquoi pas vous ?

– Vous n'avez pas perdu votre équipier, vous !

– J'ai failli perdre un ami pourtant, répondit Shirley.

Elle fit un clin d'œil conciliateur à Thomas, avant de reprendre, coupant net le regard attendri de ce dernier :

– Bon, trêve de bavardage ! De quoi vous rappelez-vous au juste ?

– Rien ! répondit Victor. Je me rappelle que je surveillais la route avec le petit... j'ai eu une légère absence... du moins c'est ce qu'il m'a semblé. Quand j'ai ouvert les yeux, deux heures avaient passé, et le petit avait disparu. Je ne peux rien dire de plus.

– Et la radio ? demanda Thomas.

– Je l'ai trouvée sur le plancher, répondit l'agent en tendant la radio de son collègue à Thomas. Il a dû la laisser tomber, elle n'était plus attachée à l'oreillette.

– Un, deux... un deux... fit Thomas en essayant la radio tout en écoutant sa propre voix dans l'oreillette reliée à sa propre radio. Bizarre... Aucun grésillement.

Il regarda autour de lui à la recherche d'une ligne à haute tension et n'en vit aucune.

– Et vous ? demanda-t-il, s'adressant de nouveau à Coleen. Vous aviez une radio ?

– Évidemment ! répondit Coleen en soulevant le pan gauche de sa veste. Elle ne m'a pas quitté de la soirée.

– Vous n'avez pas entendu un grésillement bizarre ?

– Non !

– Vous l'aviez pendant que vous dormiez ? demanda Thomas, montrant l'oreillette attachée à la radio de Coleen.

– Oh, je crois que le petit me l'a enlevée pendant que je dormais. Ils font tous ça pour que je puisse me reposer. Je vous dis, chef, reprit-il à l'adresse de Shirley, il vaut mieux que je donne ma démission... Ils ne vont pas apprécier là-haut si vous ne me...

– Ils n'ont rien à dire là-haut, tonna Shirley. C'est encore moi qui décide en ce qui concerne mes hommes. Et je n'accepte aucune démission...

– Il te faudra accepter la mienne pourtant, fit une voix dans leur dos.

Les trois du FBI se tournèrent et se trouvèrent face à Peter, les bras croisés haut sur la poitrine, fixant Shirley d'un regard qui se voulait ferme.

Ce dernier, surfant au-dessus de la ville à la recherche de Trombs, avait remarqué la présence des deux hélicoptères survolant inlassablement les docks et était parti voir si ce n'était pas en rapport avec la disparition de son protégé. Il avait vu Shirley et ses agents, et avait décidé de lui annoncer sans tarder le retrait de ses enquêteurs.

– Je donne ma démission, elle vaut pour moi et tous les miens, notre décision est sans appel !

Vingt-quatre heures passèrent, sans que Trombs ou Menson ne donnent signe de vie. Ils n'avaient pas été les seuls à disparaître cette nuit-là, l'Amérique fit le triste constat de sept cent trente-neuf cas similaires à travers tout le pays, dont cent vingt-deux rien que dans l'état de New York. Hommes, femmes et enfants s'étaient ainsi évaporés dans la nature. Les grands quotidiens du pays en firent de nouveau leurs gros titres, imputant cette hécatombe à des organisations occultes variées : politiques, religieuses, raciales, voire économiques, visant à dépeupler la planète de son excédent de chômeurs. Certains, allant plus loin dans leurs suppositions, n'hésitèrent pas à accuser des pays étrangers d'être à l'origine de ces disparitions, provoquant des incidents diplomatiques graves. L'affaire des disparus prit alors une dimension internationale et le Président des États-Unis dut présenter ses excuses dans une conférence de presse, au cours de laquelle il promit d'élucider le mystère des disparitions en personne. En guise de preuve de sa bonne foi, il présenta au pays le visage du nouveau chef de la section des personnes disparues du FBI, un personnage inconnu du grand public mais fort apprécié par les médias, pour avoir été le correspondant anonyme de l'un des plus importants quotidiens nationaux.

Ainsi le visage fatigué de la célèbre taupe fit son apparition sur tous les écrans des grandes chaînes à travers le monde, et son nom fut sur toutes les lèvres : Shirley Shapmond. Le Président présenta ce choix à la nation comme étant celui qui s'imposait, en juste récompense à celle qui fut la première à découvrir lesdites disparitions, et la plus à même de les résoudre.

Cette désignation coûta au Président et à son fameux conseiller une réunion casse-tête avec la blonde ; ils durent lui concéder une liberté d'action totale, lui attribuant une carte blanche qui lui permettait de disposer à sa guise de tout l'appareil de l'état : la police, l'armée, la marine, la CIA et bien entendu le FBI, sans oublier les médias, et ce, sans condition aucune.

La blonde accepta alors d'être présentée comme "la fille de" au monde, enregistrant du coup le record de la plus longue conférence de presse de l'histoire. Shirley exposa enfin tous les faits de son enquête au commun des mortels, les exhortant à ne jamais se trouver seuls la nuit dans des lieux sombres ; surtout à partir de minuit, l'heure où la majorité des disparitions avaient lieu. Ainsi, chaque soir vers minuit, et selon tous les fuseaux horaires, plus personne ne s'aventurait seul.

Ce fut le cas à New York cette nuit-là, où la ville parut déserte dans bien des endroits. Seuls quelques fêtards invétérés réunis en groupes bien compacts traversaient les rues tout illuminées de la métropole ; les services municipaux, suite à un ordre en haut lieu avaient travaillé d'arrache pied pour installer des lampadaires de fortune dans les coins les plus sombres. Seules quelques rares parcelles furent laissées dans l'obscurité par la volonté de Shirley, usant comme d'un camembert pour attraper la vermine.

Des pièges sur mesure, déserts à première vue, abritant au sein de leur pénombre toute une armée d'agents spéciaux. Des soldats alertes et parfaitement formés pour la circonstance, après une longue cure de sommeil obligatoire tout au long de la journée, prêts à fondre sur l'ennemi.

Le reste de la ville, là où la lumière abritait les groupes de noctambules, n'échappait pas non plus à la surveillance de Shirley, la chef incontestée de cette vaste opération qui se déroulait dans toutes les villes – de grande ou petite envergure, et à travers les cinquante états, car elle n'avait pas laissé de côté la possibilité que l'ennemi eut recours à un autre "mode opératoire". Elle usa sans vergogne du pouvoir de la carte blanche présidentielle et organisa des patrouilles d'hommes en armes avec tout ce qui lui tombait sous la main, policiers, soldats et autres gardes nationaux.

Le ciel des villes si étonnamment illuminé n'échappait pas à cette grande chasse, des engins volants de toutes sortes patrouillaient. Ils

scrutaient la surface à l'aide de leurs faisceaux lumineux et d'instruments de détection à infrarouge, ultrason, et autres extras... L'armée avait même dépêché ses gros avions espions truffés de haute technologie à la rescousse.

Mais l'ennemi restait toujours aussi invisible...

On sentait en Amérique l'ambiance lourde d'un pays en guerre.

“Mais nous sommes en guerre, Monsieur !” répondit d'ailleurs Shirley à l'allusion d'un journaliste allant dans ce sens. “Et nous la remporterons”.

“Contre qui agent Shapmond ?” demanda un autre journaliste, “des extraterrestres, des hommes invisibles, les deux à la fois” ?

“Je n'ai jamais cru à l'existence d'êtres plus cruels que ceux que nous croisons tous les jours, Monsieur. Mais si c'était le cas, qu'ils prennent bien garde. Ils seront tombés sur un os cette fois-ci !” lança Shirley.

Cette réplique résonna à travers les ondes, au-delà des frontières, presque tous les chefs d'états appliquant les mêmes méthodes dans leurs pays respectifs, mais elle raisonna aussi dans l'oreille de l'ennemi qui, tapi dans l'ombre, décida de relever le défi.

Les Envahisseurs

La ville d'Euritch au sud-ouest de l'Allemagne avait été le théâtre d'un bombardement ennemi particulièrement intense. La ville fut rasée. Des fumées noirâtres s'échappaient des bâtiments encore en feu. Pas une seule habitation n'avait échappé au déluge des feux lasers qui s'abattit soudainement du ciel. La centrale électrique qui fournissait en courant la ville et les villages des environs furent touchés les premiers, plongés dans le noir. Neuf soldats, tout ce qui restait d'un bataillon censé protéger la ville justement contre ces attaques surprises, furent les seuls survivants.

L'un d'eux, portant le grade et le nom de code de lieutenant Z127, réunit rapidement les rescapés afin de tenter de défendre ce qui restait de la ville. Connaissant parfaitement la topographie, pour l'avoir lui-même bâtie, à l'identique de la ville du même nom, il exhortait ses hommes contre les pièges qu'il avait aussi lui-même imaginés, comme tout d'ailleurs dans ce décor d'apocalypse censé donner du réalisme à sa nouvelle version du jeu.

Shadows Hunter 2 était très attendu par tous les gamers dignes de ce nom. Z127, de son vrai nom Jack Holster, avait mis au point la première version avec son ami Peter Brinks, mais il travaillait seul sur la nouvelle version et, comme d'habitude, il était en retard pour livrer le travail à la célèbre firme éditrice du jeu. Étant concepteur graphique et non scénariste, Jack se fondait sur un brouillon, un synopsis décrivant brièvement l'évolution du jeu dans le cas d'une deuxième version, voire d'une troisième version de *Shadows Hunter*.

En effet, Peter, quand il s'intéressait encore aux petites choses bien réelles, comme travailler pour vivre et se nourrir, avait écrit une brève description des versions 2 et 3 du jeu pour intéresser la fameuse firme. Séduits, ses dirigeants avaient fini par leur signer un contrat pour trois versions successives, rédigé par des avocats aux honoraires pharaoniques qui ne plaisaient pas avec les clauses particulières ; et dont l'une d'elles stipulait que tout retard de livraison de la totalité des trois jeux par les deux artistes, valait à ces derniers des indemnités de rupture à payer, supérieures à dix ans de droits d'auteur. Une épée de Damoclès que toutes les grandes entreprises dignes de ce nom plaçaient au-dessus de la tête de ces oiseaux rares qu'étaient les créateurs à succès, afin de leur rappeler les dures lois du marché et de la haute finance.

Le délai de livraison arrivait à terme d'ici une semaine et Jack tentait de boucler le travail. Il s'était appliqué sur le graphisme de son mieux et le résultat s'avérait plus que satisfaisant. En revanche, l'évolution du jeu

et surtout les niveaux de difficultés, la base même de la réussite d'un jeu, étaient loin d'avoir atteint des sommets. L'absence de Peter, qui avait abandonné l'univers virtuel des jeux pour celui plus improbable du monde invisible et de ses habitants, obligea Jack à engager des experts en la matière afin de le conseiller.

Il mit son jeu en réseau et, suite à une sélection par concours, il avait choisi les huit meilleurs *Shadows Hunter* du moment. Des gamers de premier ordre qui avaient tous dépassé le niveau Z, qui affichaient fièrement le nombre de points obtenus durant le concours en guise de pseudo. Ainsi l'aîné, Raja, un jeune Srilankais de 14 ans portait fièrement le sobriquet Z122, tout en jalousant la cadette, Inka, une Française de huit ans et demi qui affichait le record de Z126, le plus élevé des huit finalistes. Jack quant à lui, n'ayant jamais dépassé le Z104 portait son échelon Z127 à titre honorifique. Le record absolu de Z203 était toujours détenu par le gamemaster : Peter.

– Attention, guys, fit Jack, prévenant les joueurs qu'une surprise les attendait, là ça va se compliquer grave... Z113, avance de quelque pas !... Visionneur !... Matez bien la case E9, vous autres... derrière le petit mur... encore quelque pas... feu à volonté !

Il avait hurlé à l'instant même où une bonne cinquantaine de *Shadows* plongeait dans leur direction...

– Alors ? demanda-t-il tout en mitraillant à tout va. Qu'est-ce que vous en dites ?... ça surprend, non ?...

– Y'en a trop ! dit Z126, déçue, tout en mitraillant.

– Il aurait fallu ne pas nous prévenir de ce qui nous attendait, dit Z118, Angelo.

– Ya, gut, mais il y a quelque chose de... fit Z120, Yürgen, cherchant l'expression exacte.

– Quoi ?... quoi ?... s'enquit Jack. Vous pouvez tout me dire les mecs. Il y a quelque chose qui cloche ?...

Les joueurs continuèrent à mitrailler sans mot dire. Ils s'ennuyaient ferme.

– Gosh !... finit par lâcher Z121, William, un sujet de Sa Majesté qui usait habituellement d'un langage "très comme il faut". It's a real shit, my friend !...

Loin de ces préoccupations virtuelles, Peter n'accordait plus la moindre pensée pour ce jeu dont il était le père. Parti à la recherche d'un de ses enfants, de plus en plus inquiet pour Trombs, qui n'avait plus donné aucun signe de vie, il avait lancé tout son effectif à sa recherche, fouillant tous les coins et recoins de la planète. Les Gorcks, n'ayant pas les mêmes turpitudes que les hommes, ressentaient l'inquiétude de leur protecteur. Ne pouvant imaginer que la disparition de Trombs était due à une quelconque machination, celle-ci ne pouvait être qu'intentionnelle :

sûrement une longue partie de cache-cache. Connaissant cette particularité, le gardien du Temple ne les détrompa pas, les laissa partir sur la piste du petit plaisantin, fouillant la planète à sa recherche, tout en espérant que Trombs jouait. Mais le déploiement militaire et policier qu'il ne manqua pas de voir dans l'autre monde, à travers les yeux mêmes de ses joueurs, lui fit envisager que le pire était à craindre. Ainsi, bien qu'il ait annoncé à Shirley le retrait de son peuple des affaires des hommes, Peter ne put résister à la tentation d'examiner les milliers d'images qui lui parvenaient à l'esprit, les scrutant à la recherche d'un indice quelconque qui pourrait le mettre sur la piste des responsables de la disparition des hommes, et peut-être de Trombs.

Mais il ne décela rien. L'ennemi était invisible, attaquant toujours à l'heure où le sommeil envahissait l'esprit de ses enquêteurs. Était-ce le fait du hasard, ou la manœuvre d'un ennemi commun à son peuple et à l'humanité ? Des hommes comme ceux qu'il avait combattus pour libérer la quatrième dimension, ceux-là mêmes peut-être, des soldats de l'ancienne armée qui lui auraient échappé. Un ennemi sans foi ni loi, tapi de nouveau dans l'ombre, cherchant sa revanche. Peter chassa cette idée de sa tête. Les pensées positives des Gorcks, ajoutées à sa propre vision tout aussi optimiste, avaient déteint sur sa manière de penser. Il avait personnellement supervisé l'arrestation de l'ennemi et était certain de les avoir livrés à la justice des hommes et à leurs geôles. Ils y croupissaient tous sans exception. Pour en avoir le cœur net, Peter suggéra à ses joueurs de chercher Trombs dans les prisons. Il ne constata aucune évasion, les soldats de l'ex Nouvelle Amérique moisissaient tous derrière les barreaux. Il eut beau consulter sa mémoire sans faille, Peter n'eut aucun souvenir d'un ennemi qui aurait échappé à sa vigilance. Le souvenir du savant fou qu'il avait assommé de ses propres mains l'avait quitté, presque définitivement.

Le professeur Orbisson avait de beaux jours devant lui.

Ce dernier, loin d'avoir le même point de vue, pestait contre l'état de guerre que vivait le pays, et ces maudites disparitions qui l'empêchaient de consolider les bases de sa jeune organisation. En effet, ces disparitions l'avaient privé de son couple de recruteurs Jason & Mandy qui n'avaient plus donné signe de vie, au moment où il en avait le plus besoin. Le RSQ avait cependant des ramifications à travers le pays et ses membres étaient parfaitement opérationnels, mais il n'était que la partie émergée de l'iceberg, créé dans le dessein d'infiltrer le monde des hommes et les contrôler.

Orbisson ne comptait pas passer le reste de sa vie dans la peau d'une pseudo Entité. Il voulait reprendre son identité, replonger dans la science, entreprendre de nouvelles recherches, faire connaître son nom au monde, et rentrer enfin dans les livres d'Histoire.

Il voulait reprendre sa place à la tête du plus grand laboratoire du monde, avec une armée de scientifiques de tous horizons dont il avait déjà dressé une première liste. Des hommes et des femmes qu'il comptait recruter avec plus d'égards que pour de simples esclaves. La fine fleur de l'humanité, des matières grises de premier ordre, qu'il voulait installer dans un monde nouveau. Un monde qui leur serait réservé, un laboratoire géant dans lequel ils pourraient donner libre cours à leur génie...

Pour cela, il devait d'abord débarrasser la quatrième dimension de ses habitants, reprendre leurs cités et leur technologie à son compte, avant d'installer les siens à leur place. C'était la deuxième partie de ses plans. Il devait d'abord se débarrasser de leur chef, le surfeur volant, et attendait d'avoir recruté des hommes capables de l'affronter, des soldats triés sur le volet afin d'assurer la sécurité du nouveau monde. Cependant, Orbisson ne connaissant pas les subtilités du monde des armes, ni l'art et la manière de tenir ceux qui les portaient. Il caressait l'idée de recruter un lieutenant pour s'occuper de choisir de tels soldats, quelqu'un sur qui s'appuyer, un sous-fifre, un chef de guerre capable de choisir ses hommes, de les entraîner, de les motiver et de les dévouer à la cause... Un chien de berger, capable de diriger le troupeau tout en obéissant à une seule voix, celle de son maître.

Mais de tels hommes étaient rares et difficiles à trouver, Orbisson le savait.

Il aurait voulu prendre son temps pour découvrir cette perle rare, cependant il découvrit le visage de celle qui était la cause de ce remue-ménage à la une de toute la presse, et reconnut dans la nouvelle chef de la section des recherches du FBI la compagne de son pire ennemi. La blonde qui avait procédé à son arrestation durant la libération du vaisseau alien. Il eut alors peur qu'elle ne soit à sa recherche ou pire, qu'elle soit la cause de la disparition de ses deux subordonnés ; de sorte qu'il hâta sa recherche d'un lieutenant.

Ainsi, il focalisa ses recherches dans un milieu où il lui serait aisé de trouver ce genre d'homme, et ne tarda pas à en repérer un.

À première vue, rien ne justifiait le choix de l'Entité en la personne de Mario De la Santas. Playboy et jetsetter notoire de Santa Monica, sa ville natale, ce jeune homme d'à peine vingt-cinq ans, n'avait rien d'un meneur d'hommes, loin de là. Et pourtant, derrière ses airs de jeune premier, le sourire éclatant qu'il adressait aux photographes de la presse people qui sollicitaient son image, derrière les yeux doux qu'il adressait à ses nombreuses admiratrices, ses admirateurs, derrière les gestes précieux qui accompagnaient tous ses mouvements, ses manières galantes et sa garde-robe de grands couturiers, se cachait un autre homme, un autre nom : *"The Eraser"*. L'Effaceur, surnom qui, dans un milieu moins glamour, faisait trembler des milliers d'hommes à travers le

pays. Des soldats qui n'avaient pourtant peur de rien et de personne, encore moins d'un mondain gueule d'amour. Comment imaginer que les mains soigneusement manucurées de Mario étaient celles du terrible Effaceur, "le capo di toutti capi", le lieutenant porte flingue d'un des plus terribles syndicats du crime de la côte ouest ; des mains qui, à maintes reprises, éliminèrent concurrents, opposants, et autres traîtres.

Le pseudonyme de Mario faisait trembler les caïds de la pègre du pays, sans qu'aucun n'ait jamais eu l'occasion de voir son joli visage sans passer l'arme à gauche. Seuls les grands dignitaires de l'organisation connaissaient sa véritable identité. L'un d'eux, Alexander Malgari, le boss des boss à qui seul *The Eraser* obéissait, mourut la gorge et les oreilles tranchées.

Ce jour-là, loin de se douter que sa propre signature morbide décorait désormais le cou et les oreilles du grand manitou de son organisation, De la Santas se rendait à une de ces fêtes organisées par ses pairs pour le bénéfice d'une œuvre de charité très branchée. Une fête donnée en l'honneur des Disparus de Noël, le nouveau must en matière de charity business et qu'il ne pouvait manquer.

Le Grand Malibu Hotel n'avait pas lésiné sur la sécurité afin de protéger les membres de la jet-society, qui avaient tous répondu présents pour l'occasion.

La lumière brillait à des centaines de mètres à la ronde et un cordon de gardes armés jusqu'aux dents fut dressé tout autour du somptueux bâtiment, son parc et sa piscine olympique aux bords de laquelle les drinks étaient servis. Un physio, connaissant bien son monde, accueillait les invités qui, par snobisme, refusaient de présenter un quelconque laissez-passer. Le bristol était obsolète et il était de très mauvais goût d'avoir à le présenter quand on était un personnage du monde.

Le physio devait donc user de tact et de sa mémoire afin de souhaiter la bienvenue à tous les invités. Il vit une Ferrari jaune passer le porche de l'hôtel et donna les instructions au voiturier :

"De Las Santas, Niveau A. Il ne part jamais le dernier. La voiture toujours à disposition : 20 à 30 dollars, et, 50 de plus à la sortie, si tu ne fais pas hurler le moteur de la Ferrari."

Le voiturier courut accueillir ses 30 dollars de pourboire et, en prévision des 50 de plus, il gara la voiture sans faire hurler le moteur.

– Bonjour Mario, fit le physio. Heureux de t'avoir parmi nous ce soir.

– Mais tout le plaisir est pour moi mon cher, répondit Mario.

Il connaissait parfaitement son interlocuteur, ancien directeur d'une boîte de nuit licencié pour avoir omis le titre de noblesse d'un client européen très à cheval sur l'étiquette. Le "mon cher" était de circonstance.

– Il y a du monde, j'espère ? Je ne voudrais pas être parmi les

premiers, ce serait bien embêtant.

– Blindé d’chez blindé. Il y a tout le monde : Mirna, Lidy, Jonas, Apopoulos mère et filles, Tirma... tout le monde est là. Même Suzana, ex-Brooks, tu te souviens ? Ça fait un bail que je l’ai vue à une party, c’est dire.

– Oups ! hoqueta Mario en portant sa main à sa bouche. Je parie que tu n’es pas au courant alors ?!

– De quoi ?... s’inquiéta le physio.

– Elle a perdu son divorce, mon vieux.

– Tu déconnes, Mario. Ne me dis pas qu’elle est...

– Fauchée.

– Ah, non, c’est pas vrai, mais c’est la cata...

– C’était dans tous les torchons de la semaine dernière.

– Mais j’étais à Ibiza et...

– Tu n’as pas fait suivre le courrier ?

– Pour une semaine, c’était pas la peine.

– Qui organise la soirée ?

– Jonathan Jennings, un Texan nouveau riche. Il n’est pas classé hit 100, mais à 150 à 200 millions, tout de même. Il a loué tout l’hôtel, invité tout le gratin et pas un seul photographe.

– Il n’est peut-être pas au fait des malheurs de Suzana. Si ça se trouve, elle lui a déjà mis le grappin dessus, et là...

– Oui, mais il s’est payé les services de Géraldine, si tu vois ce que je veux dire...

– La Française ? s’enquit Mario... Aïe, t’es mal parti là mon cher... Oups, la voilà d’ailleurs. Et vu sa tête... Je te laisse, à plus tard, lança Mario en prenant la direction des festivités. Hello Géraldine, ça boume, darling ?

– Oh, Mario ! sursauta Géraldine qui allait régler son compte au physio. Salut mon chou, c’est gentil d’être venu.

– Je n’allais pas rater de porter ma contribution à ces pauvres malheureux, tout de même.

– C’est vraiment noble de ta part. Rentre vite, ça va commencer, il y a plein de drinks supersympas et, question filles, il y a ce qu’il faut... là où il faut.

– Hum, tu me mets l’eau à la bouche, darling. J’ai hâte de voir ça, même si je suis certain qu’aucune ne t’arrive à la cheville.

– Flatteur !... fit Géraldine enchantée, oubliant presque ses déboires avec le physio. Arrête, je vais te croire.

– Tu devrais, pourtant, lança Mario. Tu m’accompagnes ? fit-il en lui proposant son bras.

– Tu parles sérieusement ? s’étonna Géraldine.

– Un homme bien accompagné les fait tomber toutes, tu devrais le savoir, honey.

– Tu n’as pas besoin de ça mon chou, répondit Géraldine tout en acceptant le bras de Mario. Tu ne me lâches pas à la première brunette qui te fait de l’œil, mon chou. J’ai une réputation à tenir.

– Pas avant la troisième, promit Mario, tout en faisant un clin d’œil complice au physio.

Ce dernier voyant sa patronne faire demi-tour au bras de Mario, lui répondit en se prosternant d’une manière théâtrale afin de le remercier de son action salvatrice, avant de lancer au voiturier :

“Tu me fais briller la Ferrari de fond en comble !...”

La fête battait son plein, les convives eurent droit à tous les égards, l’organisateur n’avait pas lésiné sur les moyens : l’alcool coulait à flots, accompagné des meilleurs caviars, foie gras, truffes et autres appetizers. Rien n’était laissé au hasard. Deux grands noms de la pop se produisirent, sept stars de la boxe et du show business prêtèrent leur nom bénévolement, malgré l’absence théorique des médias, laissant le soin à leur attaché de presse de faire courir le bruit. Pour couronner le tout, un feu d’artifice digne de l’*Independence Day* fut servi comme bouquet final annonçant que le chapeau allait passer. Géraldine remercia ses invités par un bref discours leur présentant les excuses de Jonathan Jennings, l’organisateur de cet événement majeur, qui, pour des raisons de santé, n’avait pu quitter sa chambre.

Le maire de la ville de Santa Monica prit la parole, et, suite à une longue tirade visant à rappeler aux convives que leur générosité était capitale pour l’avenir du pays, sans oublier de glisser un petit mot pour sa candidature aux prochaines élections, annonça que l’organisateur de la somptueuse fête, le généreux Monsieur Jennings en appelait à l’altruisme des donateurs présents. Il fit lui-même un don de deux millions de dollars.

Le Maire exhiba le chèque à l’assistance, les applaudissements fusèrent et les donateurs se ruèrent sur leur carnet de chèques.

– C’est géant, fit Mario après l’annonce des sommes récoltées qui battirent tous les records des “Charity Events” de l’année. Les New-yorkais vont en être malades.

– Mais personne ne va le savoir, vu que la presse n’est pas conviée, répondit une jeune starlette qui avait fait un don médiocre.

– Mais tu n’y es pas du tout, ma chère, lui répondit Mario. L’absence de la presse est un coup médiatique de première. Elle est pas bête la Géraldine, c’est justement en faisant mine de ne pas médiatiser l’événement qu’elle s’assure les gros titres de demain.

– Tu crois ? s’inquiéta la starlette, ayant soudain peur que la presse fasse état de sa radinerie.

– Tu connais mal ce monde, chérie, fit Mario en lorgnant la poitrine

généreuse de la jeune femme. Il te faudra quelqu'un pour guider tes pas... N'as-tu donc personne à tes côtés ?...

Hélas pour lui, Géraldine vint l'interrompre :

– Excusez-moi très chère, fit-elle à l'adresse de la starlette, tout en prenant Mario par le bras. Je vous l'emprunte pour un petit moment.

– Mais !... protesta Mario.

– Pas de mais, honey ! le coupa Géraldine en le traînant de force vers le hall de l'hôtel. Il y a quelqu'un qui désire faire ta connaissance.

– J'espère que ton *quelqu'un* est aussi généreusement fichu que...

– Question générosité, il n'y a aucune comparaison, chéri...

– Blonde ou brune ?

– Multimilliardaire !...

– Ah !...

– Et *Il* veut te rencontrer.

– Il ?...

Shirley n'avait pas lésiné sur la sécurité des citoyens et ses installations lumineuses entre autres coûtaient une véritable fortune au pays. Les centrales électriques devaient tourner à plein régime pour subvenir au besoin. Elle n'avait pas lésiné sur le nombre d'hommes et sur le matériel non plus, ce qui parut porter ses fruits.

Une heure après minuit, ses agents tapis dans l'ombre n'eurent aucune disparition à lui signaler. Shirley crut alors que l'ennemi était vaincu. Mais c'était l'inverse, ce dernier avait passé la vitesse supérieure, des milliers d'hommes et de femmes à travers le monde étaient enlevés à ce même moment, selon des critères bien précis, et non plus au hasard d'un quelconque coin sombre. Une de ces disparitions touchait le pays tout entier et la chef de la section des disparus en particulier, privant le premier de son meilleur conseiller et la seconde de son père...

La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre au sein de la Maison Blanche, le Secret Service, sur le pied de guerre, fouilla les lieux de fond en comble. La chambre voisine du disparu fut la première à subir l'assaut des agents secrets et le couple présidentiel fut réveillé par l'intrusion d'une vingtaine d'entre eux armés jusqu'aux dents. L'homme le plus puissant du monde crut un instant être victime d'un coup d'état, surtout quand ses hommes refusèrent pour la première fois d'obéir à son ordre de ficher le camp, se ruant même sur son épouse et sa propre personne, les décloquant du lit.

Après avoir fouillé la chambre, s'assurant que son patron n'était pas en danger, le chef de la sécurité venu en personne inspecter les lieux, finit par répondre aux sommations de ce dernier et lui apprit la nouvelle :

– ...Il avait demandé à être réveillé à 3 heures précises pour une communication importante, Monsieur le Président. Et l'agent chargé de

le faire ne put que constater sa disparition.

– Il a dû se réveiller tout seul et aller passer sa communication. Vous devez le connaître depuis le temps, agent Smith. Il ne dort pour ainsi dire jamais, encore moins quand il a ces communications importantes. Ce qui est toujours le cas. Il ne faut pas céder ainsi à la panique et venir nous tirer du lit de cette manière, hurla le Président en remarquant du coup que sa femme et lui-même étaient presque nus.

Gênés, les agents secrets détournèrent le regard du couple présidentiel.

– C'est impossible, Monsieur le Président, répondit l'agent Smith, tout en détournant le regard de son patron. L'agent Williams n'a pas quitté la porte de sa chambre, ne serait-ce qu'un instant. Il ne l'a pas vu sortir. La seule autre issue étant la porte qui donne dans vos appartements, nous avons vérifié sur nos ordinateurs et cette dernière n'a été ouverte à aucun moment.

– Vous êtes en train de me dire que l'ouverture des portes de ma chambre est sous surveillance ? s'étonna le président.

– Toutes les portes du bâtiment le sont, Monsieur le Président.

– Les toilettes aussi ? s'enquit la première Dame.

L'agent Smith avoua du chef.

– C'est scandaleux ! s'offusqua-t-elle. Je ne veux pas savoir si vous y avez placé des micros, encore moins des caméras... Oh, Seigneur...

– Vous avez regardé dans son bureau ? demanda le Président, loin des préoccupations intimes de son épouse.

– Nous avons fouillé partout, Monsieur...

– ...Mais c'est une catastrophe ! annonça le Président tout en enfilant un pantalon à la hâte. Qui est au courant ?

Smith n'eut pas le temps de répondre à son patron, les cinq conseillers de ce dernier et sa secrétaire personnelle firent irruption dans la chambre :

– On ne l'a pas retrouvé ? demanda l'un d'eux.

– Comment est-ce possible ? hurla un autre.

– À la Maison Blanche, en plus ?...

– Je ne veux plus rien entendre sur ce sujet, hurla le Président. Ce cas est classé secret défense. Je ne veux même pas que l'on y pense. Smith. Personne ne sort du bâtiment. Vous bouclez le périmètre. Annulez toutes les conférences de presse prévues pour demain. Quelle heure est-il ?

– 3 heures 16 minutes, Monsieur...

– Je veux tout le monde dans mon bureau à 3 heures 30 tapantes, exigea le Président de ces conseillers.

Ils partirent s'habiller à la hâte.

– Doris ! fit le président à sa secrétaire qui s'apprêtait à faire de même. Convoquez sa fille pour la première heure demain.

– Euh, fit l'agent Smith, inquiet. Pardonnez-moi monsieur le Président... Mais, est-ce bien prudent de la faire venir ici... Euh... C'est

qu'elle me paraît quelque peu... Euh... Enfin... Avec tout le respect que je dois pour son père, il me semble tout de même qu'elle n'est pas... ça ne tourne pas très rond... enfin, vous voyez ce que je veux dire...

– Grâce à cette jeune femme qui ne tourne pas rond, comme vous dites, vous m'avez toujours comme patron aujourd'hui. N'oubliez pas que vous m'avez déjà perdu une fois à l'aéroport devant des milliers de personnes.

– Mais vous aviez mystérieusement disparu, Monsieur, et...

– Et c'est son père qui a disparu aujourd'hui, Smith. Je lui dois bien de la tenir au courant, ne pensez-vous pas ?

– Peut-être qu'il vaut mieux l'informer par téléphone, suggéra Doris, venant au secours de l'agent Smith.

– Je préfère le lui annoncer face à face.

– Pardonnez-moi d'insister, Monsieur, mais elle est très occupée avec tout ce qui se passe déjà au dehors, et la faire venir de New York risque de... euh... la retarder à trouver les coupables et...

– Bon, bon... fit le Président. Décidément personne ne veut d'elle ici. Vous avez peut-être raison, elle risque de s'en prendre à vous Smith, vous étiez responsable de son père après tout. Je ne veux pas vous perdre.

– Mais, Monsieur... protesta Smith.

– Doris, je la veux sur ma ligne en début de réunion... Pas d'écoutes sur la ligne, Smith...

– Mais il n'y a jamais eu d'écoutes sur votre ligne, Monsieur, se défendit Smith.

– Aux toilettes non plus ?...

Le voiturier du Malibu Hôtel commença à avoir de sérieux doutes quant aux pronostics du physio concernant le client de la Ferrari jaune qui, après le départ de tous les convives, n'était toujours pas sorti. Sa voiture restait seule sur le parking. Il était 3 heures 30, tout le personnel était parti, ainsi que l'organisatrice et le physio. Le voiturier avait fini son service, mais il ne pouvait rentrer chez lui sans que le dernier convive ne récupère son véhicule. Seul au milieu du grand parking vide, il faisait les cent pas à côté du bolide qu'il avait soigneusement astiqué, et, par les temps qui couraient, il ne se sentait pas à l'aise seul dans un lieu si isolé. La peur au ventre, il guettait la moindre présence malfaisante ou le moindre bruit suspect, prêt à faire une croix sur son pourboire futur et prendre ses jambes à son cou. Soudain, il entendit un bruit dans son dos. Il se retourna, prêt à détalier dans un sens ou dans un autre, mais ne voyant rien de suspect, sans être rassuré, il se tourna de nouveau vers la voiture jaune en espérant qu'elle quitte rapidement son parking, afin qu'il puisse quitter les lieux à son tour.

Son vœu se réalisa, le bolide avait disparu.

Le voiturier ne chercha pas à savoir ni quand ni comment, et en profita pour s'évaporer à son tour, n'imaginant pas ce qui avait pu se passer.

En laissant sa voiture au parking, Mario De Las Santas était loin d'imaginer que celle-ci causerait tant de soucis au jeune voiturier, encore moins qu'elle puisse disparaître de la sorte. Il était loin de se douter de toutes les autres surprises que lui réservait une banale fête de charité qui se révéla pourtant l'un des plus grands tournants de sa vie.

Tout commença par l'entrevue avec son organisateur, l'étrange milliardaire Texan. Dès qu'il l'aperçut, Mario comprit que ce dernier n'avait d'un cow-boy qu'une vague apparence. L'homme l'attendait dans sa somptueuse suite, faussement endormi derrière son bureau, allongé sur son fauteuil dans une position digne d'un vieux Western-Spaghetti. Il avait le visage caché par les larges rebords d'un Stetson qui, comme tout ce que l'homme portait : la chemise blanche et brillante aux motifs de fers à cheval brodés sur l'encolure, les jeans délavés de manufacture européenne, ou encore les Santiags que le milliardaire reposait avec ses jambes maigres sur le dessus du bureau, exhibant l'étiquette portant leur prix et leur pointure collée sur l'une des semelles, sentait le déguisement de loin.

Mario sut aussitôt qu'il était tombé dans un traquenard. Il garda cependant son calme et fit mine de tousser pour signaler sa présence. Le Stetson recula et le visage du milliardaire se découvrit, un sourire sarcastique au coin des lèvres :

- Tu as deviné !... fit l'homme.
- Quoi donc ?... fit Mario innocemment.
- Ton sang-froid confirme ce que j'attends de toi...
- On se connaît ?... fit Mario, reprochant à l'homme son tutoiement.
- Je te connais mieux que ta mère t'a jamais connu...
- Voyons cela !?... fit Mario sarcastique à son tour. Seriez-vous l'un de ses intimes, un parent éloigné, où l'un de ses amants peut-être ?
- Je ne couche pas avec des femmes de ménage, mon petit Mario.
- Je vois que vous connaissez mon pedigree, fit Mario en accusant le coup avec un sourire de façade.

Il s'approcha négligemment du bureau et du coupe-papier qui traînait dans un des coins, tout en lançant :

- Je n'ai pas l'honneur de connaître le vôtre. Laissez-moi deviner, fit Mario, faisant mine d'étudier son interlocuteur, tout en cherchant le moyen de lui sauter à la gorge. Vacher ?... Non ! Magnat du pétrole, peut-être ?... No...no...no,

Il montra les stylos qui traînaient sur le bureau, tout approchant sa main du coupe-papier :

- Stylos bille à 45 cents, ça ne colle pas. Je dirais même que vous n'êtes pas Texan, ça aime le brillant un Texan : l'or, les diamants, voyez-

vous. Ce sont les bédouins de l'Amérique ces chers cow-boys. Quand ils deviennent riches ils font tout briller autour d'eux, stylos, montres, boucle de ceinture, pointes des bottes, gourmettes, chevalières, et tout l'attirail. Vous n'avez pas pensé à ça en faisant vos emplettes. Grosse négligence. Tiens, même le coupe-papier... fit-il en saisissant l'arme négligemment. Pas d'or, pas de diamants, "Stainless Steel, made in Korea". Ça ne rouille pas, au moins. Tiens, tiens... il est aiguisé ou je rêve... bizarre... C'est pour couper quoi au juste ?

– Oh, tout et n'importe quoi ! répondit le milliardaire. Une gorge, une oreille, ou peut-être les deux tiens...

– Beurk... quelle drôle d'idée. Pourquoi un milliardaire comme vous voudrait-il couper des gorges ou des oreilles. Sauf si vous n'êtes pas milliardaire... mais dans ce cas qui seriez-vous au juste ? Quel genre d'homme peut avoir besoin de couper de telles choses ?...

– The Eraser, par exemple !

– Oh, Seigneur !... qu'est-ce que c'est au juste ?..

– Le sobriquet d'une petite frappe qui supprime des parasites pour le compte d'autres parasites.

– Oh, mon Dieu, une sorte de tueur à gages ou quelque chose dans le genre ? Le Parrain, Scarface, de Niro et Al Pacino, j'adore. Heureusement que l'on ne voit ça que dans les films, sinon je suis sûr que vous n'auriez pas osé traiter ce genre de type de petite frappe, des fois que les murs auraient des oreilles, non ?

– Je viens de l'insulter et, vois-tu, ma gorge n'est pas tranchée. Il doit être curieux de savoir ce que je sais sur lui. Ce genre de type n'agit que quand il a assuré ses arrières. Tiens... fit le milliardaire en se levant de sa chaise et en avançant vers Mario et son coupe-gorge. Imaginons que tu sois cet homme, que ferais-tu si je me mettais à portée de ton arme, comme ceci ?...

– Je vous trancherais la gorge et les oreilles avec plaisir, fit Mario, hésitant à le faire. Mais heureusement pour vous, je ne suis pas ce genre d'homme. Rien qu'à l'idée de faire couler le sang, j'ai déjà une poussée d'acné qui me picote le visage.

– Erreur ! rétorqua le milliardaire en souriant et en tournant autour de Mario. Il n'osera pas. Il sera paralysé, angoissé, comme toi maintenant. Il pointera son arme sans oser passer à l'acte. Il attendra...

– Ah, bon ! et quoi donc ?

– Que je lui révèle tout ce que je sais de lui, que les invités soient partis, de savoir sur quel pied danser.

– Mais, il pourrait vous mettre le couteau sous la gorge, vous faire cracher ce que vous avez à lui dire et vous égorger aussitôt.

– Il pourrait !...

– Et ça ne vous fait pas peur ?

– Pas le moins du monde !

– Vous êtes courageux. Moi, j’aurais eu à changer de pantalon.

Le milliardaire ne répliqua pas, il n’était pas très patient en règle générale, et les manières de son interlocuteur l’exaspéraient. Il avait envie de lui fermer le clapet et l’idée d’user contre lui des méthodes de recrutement de l’Entité lui effleura l’esprit. Cependant, le rôle qu’il comptait faire jouer à Mario dans sa future armée nécessitait plus de tact que pour ses autres recrues. Le professeur Orbisson le savait mieux que quiconque pour avoir étudié la personnalité de l’homme de près, de très près. Il savait que s’il ratait son embauche, il risquait gros face à celui qui, malgré son air précieux, était un redoutable prédateur. Un chasseur que l’on convainc avec des méthodes plus subtiles que de vulgaires tours de passe-passe. Orbisson avait même créé son personnage de milliardaire uniquement dans ce but. Il fallait lui tenir tête, l’impressionner, l’amadouer, rentrer dans son monde et surtout pas le braquer. Mais c’était loin d’être simple. La situation était critique, Mario tournait le coupe-papier dans sa main et semblait hésiter à s’en servir. Tout dépendait de sa réaction, Orbisson se tenait prêt à l’éliminer au moindre geste. Les deux hommes se jaugèrent un long moment, attendant une réaction chez l’autre. La tension était palpable.

Un bras-de-fer mental avait lieu, des sourires faussement sarcastiques et décontractés fondaient des deux côtés. Soudain, Mario se décida, posa son arme à sa place et affronta son interlocuteur en souriant de toutes ses dents :

– Je veux bien vous croire, vous connaissez sûrement mieux que moi ce genre d’homme. Mais je ne crois pas que vous m’ayez fait venir chez vous pour me parler de lui. Que puis-je faire pour vous au juste ?

– Disons plutôt que c’est moi qui peux beaucoup pour toi.

– Voyons cela... qu’avez-vous donc à m’offrir de si précieux ?

– Une place à mes côtés...

– Pardonnez-moi, mais on vous a mal renseigné... Entendons-nous bien, ce n’est pas contre vous, mais j’ai une forte attirance pour les blondes... Le sexe opposé en général, et uniquement... Si vous voyez ce que je veux dire... Non, non, vraiment vous n’êtes pas mon type...

– Arrête de jouer à ce jeu-là avec moi, petit, lança Orbisson agacé. Garde tes airs de mondain pour les minables que tu fréquentes et écoute bien ce que j’ai à te dire... Je ne te ferai ma proposition qu’une seule fois...

– C’est fait !... et ma réponse est non !... coupa Mario. Et de toute manière, il n’y a rien que vous puissiez m’offrir que je n’ai déjà...

– Je t’offre le monde.

– Eh bien ! rien que ça ?... Il vous en faudra du papier cadeau !... Et il sera à moi, rien qu’à moi ? Chouette, quand est-ce que je l’aurai ?

– Dès qu’on l’aura conquis, ensemble...

– Zut, alors. Je n’aime pas attendre !... tant pis... Alors c’est non !

– Tu préfères être le larbin d’une petite frappe, un petit tueur à gages qui tranche les gorges d’autres frappes ?

– Voilà que vous me confondez de nouveau avec ce... Sachez que je ne travaille pour le compte de personne, encore moins d’une petite frappe... Ai-je l’air de fréquenter ce genre de...

– Malgari est mort, annonça Orbisson

Il fut étonné et admiratif quant à la réaction de son interlocuteur qui eut à peine un léger cillement de surprise.

– Qui ça ?... Je suis censé le connaître ?

– La gorge et les deux oreilles tranchées, lança Orbisson.

Apparemment destabilisé, Mario ne répondit pas, tout en tentant de donner le change avec un sourire qui avait perdu de son éclat. Il finit par se reprendre et lança sans conviction :

– On dirait que c’est l’œuvre de votre ami, le...

– ...Eraser. Oh, oui... Du moins c’est ce que vont penser ses sbires en le découvrant. Je ne donne pas cher de la peau de celui qui a fait le coup. Ils vont le pourchasser à travers le pays et...

– Sauf si quelqu’un leur amène le vrai coupable.

– Il faudra plus que cela pour les convaincre.

– Il pourra lui arracher les aveux et...

– Non, non... fit Orbisson, tout en prenant le coupe-papier du bout des doigts. Même s’il leur amène le criminel ainsi que l’arme du crime, ces derniers auront toujours un doute. Et avec leur genre d’activité, l’incertitude ne fait pas bon ménage... notre ami est condamné à disparaître... Sauf s’il fait partie d’une puissante organisation qui le protège, mais encore faudra-t-il qu’il en fasse partie.

– Et, vous avez un Q.G. ? s’informa Mario, prêt à étudier son éventuel transfert.

– Viens avec moi ! dit Orbisson.

Il lança le coupe-papier à sa nouvelle recrue, avant de se diriger vers la porte.

– Ce n’est que par curiosité, précisa Mario, tout en suivant son hôte. N’allez pas croire que...

– On fait le tour du propriétaire et on verra par la suite, répondit Orbisson tout en sortant de la chambre.

– Hey !... s’exclama Mario en voyant son hôte disparaître à travers la porte fermée. Qu’est-ce que ?...

– Tu peux en faire autant, annonça Orbisson à travers la porte.

– Mais on ne peut pas passer à travers le bois enfin, protesta Mario, tout en tendant la main vers la porte afin de vérifier ses propres dires. Ce n’est pas...

Il s’interrompit en voyant sa main passer à travers le matériau.

– Mais qu’est-ce que vous avez fait de mon corps ? hurla-t-il, tout en traversant la porte à son tour.

- Bienvenue dans la quatrième dimension ! annonça Orbisson.
- La quoi ? s'étonna Mario.
- Ton nouveau monde ! dit Orbisson.

Il descendit les marches vers le hall de l'hôtel, Mario, collé à ses basques, posant toutes sortes de questions, s'étonnant à chaque fois qu'ils eurent à passer à travers une porte, un groom ou tout autre obstacle.

– Tu as une voiture ? demanda Orbisson une fois dans le parking de l'hôtel.

– Je ne suis pas venu à cheval... La Ferrari jaune là-bas !

Mario indiqua son véhicule. Il vit son nouveau patron viser le d'une drôle d'arme de poing qui cracha un rayon laser bleu qui ne sembla pas endommager le véhicule.

– Hé... mais qu'est-ce que vous faites au juste ?

Orbisson ne répondit pas. Mario vit le voiturier regarder en direction de la voiture et prendre ses jambes à son cou, sans se douter que sa voiture comme lui-même était passée dans l'autre dimension.

Depuis sa rencontre avec Shirley, deux jours plus tôt, Peter n'avait pas fermé l'œil. Fini les longues journées de jeux et d'inconscience qu'il passait avec les siens le cœur léger et l'esprit frivole. La disparition de Trombs occupait désormais ses pensées. Il le cherchait partout, fouillant le pays de long en large. L'entreprise était d'autant plus ardue qu'il s'imposa de suivre mentalement les propres recherches des Gorcks qui, à travers les quatre coins du monde, lui transmettaient leur vision afin qu'il s'assure qu'aucun ne courait de danger. Loin de se douter que Trombs avait disparu alors qu'il était dans le monde des hommes, Peter croyait que la barrière entre les deux mondes était désormais perméable et la sécurité de son peuple en péril, ce qui le rendait irritable et grincheux. La fatigue et le manque de sommeil n'amélioraient pas son état d'esprit et les idées noires envahissaient ses pensées. Il imposa alors aux Gorcks des règles de sécurité draconiennes dépassant de loin celles que Shirley imposait aux habitants de l'autre monde.

Les jeux étaient désormais bannis, les initiatives personnelles exclues, et les sorties solitaires interdites. Tout déplacement devait se faire par groupe de six et selon une feuille de route prédéfinie sur un itinéraire convenu à l'avance, avec des étapes de contrôles obligatoires, où les groupes devaient se croiser, afin de se surveiller mutuellement et de transmettre leurs coordonnées géographiques à Peter. Ils obéirent aveuglément à tous les caprices de leur commandant en chef qui leur imposa même divers scénarios qu'ils devaient suivre à la lettre, sans fantaisie, ni improvisation.

Ainsi, pour les recherches dans les grandes villes, l'un des scénarios consistait à ce qu'un Gorck chat de gouttière pourchasse ses cinq compagnons déguisés en souris, pendant que ces derniers faisaient mine

de le fuir avant de s'engouffrer dans une fissure étroite, laissant leur poursuivant miauler son rapport à Peter, lequel, après vérification, envoyait alors une patrouille canine prendre la relève...

Pour la campagne, l'action était moins sportive : une mère sanglier, accompagnée de cinq marcassins fouillait la forêt à la recherche de truffes, sous le regard attentif de divers oiseaux perchés sur leur branche, sifflant leur rapport à tour de rôle...

Pour d'autres lieux, Peter adapta sa mise en scène selon les paysages, les climats, la flore ou faune locale : pingouins, manchots et autres ours blancs, pour certains lieux extrêmes, fouines, cactus, coyotes et autres baobabs pour d'autres...

Depuis la disparition de Trombs, Peter avait ainsi orchestré les recherches à travers tous les pays sans trouver sa trace, et ne comptait pas s'arrêter avant de l'avoir retrouvé. Pourtant, avec la fatigue, les images que lui transmettaient ses enquêteurs commencèrent à se brouiller. Il avait de plus en plus de mal à les percevoir et, à l'idée de ne pas pouvoir s'assurer de la sécurité de ses limiers, il dut renoncer aux recherches provisoirement. Il renvoya alors ses hommes vers leurs cités respectives et leur intima l'ordre de ne sortir de chez eux sous aucun prétexte.

Il était un peu plus de 3 heures du matin, heure de New York, les Gorcks locaux dormaient profondément et Peter comptait en faire autant, juste de quoi renouveler ses forces pour rétablir les contacts télépathiques. Se trouvant quelque part dans le sud de l'État de New York, il hésita d'abord à dormir sur place, afin de profiter du temps du trajet du retour et gagner quelques minutes de sommeil supplémentaires, mais, rien qu'à l'idée d'être loin de sa ville en cas de danger, il décida malgré tout de rentrer chez lui. Il surfa à toute allure et atteint les abords de Manhattan en un temps-record. Gorck City était en vue, il s'apprêta à amorcer la descente afin d'atterrir dans Central Park. Son corps réclamait son dû, ses paupières s'alourdissaient. Il ne pensait qu'à dormir et pourtant, passant près de la grande tour qui abritait le siège du FBI, il ne put s'empêcher de faire un léger détour afin de regarder à travers les grandes baies vitrées, dans le secret espoir d'apercevoir celle qu'il voulait pourtant éviter à tout prix.

La lumière brillait à tous les étages et, comme en plein jour, les bureaux grouillaient de monde. Peter pensa qu'il ne lui serait pas aisé de trouver la jeune femme parmi tout ce monde, et s'apprêta à rentrer chez lui. Mais au détour du grand bâtiment, il crut apercevoir sa silhouette seule dans un bureau. Il s'approcha de la baie vitrée et la vit assise derrière son bureau, plongée dans une conversation téléphonique très animée. Peter l'observa un instant et allait reprendre son chemin rapidement de peur qu'elle puisse l'apercevoir, bien qu'il était invisible, et de se laisser entraîner dans une autre enquête qui mettrait les siens en péril. Mais il avait eu le temps de l'observer de près et, derrière le visage

aminci, les traits tirés et les yeux cernés par le manque de sommeil et la fatigue, Peter crut apercevoir des larmes couler sur ses joues. Il la scruta attentivement : elle pleurait.

Il perdit toute envie de dormir... de la quitter.

– Êtes-vous certain qu'il n'est pas quelque part dans la maison, Monsieur ? s'informa Shirley au téléphone.

– Hélas oui, Shirley ! lui répondit le Président mal à l'aise. Toutes les dépendances ont été fouillées de fond en comble, votre père a tout bonnement disparu... Vous savez à quel point je tiens à lui, et je veux que vous soyez certaine que je remuerai ciel et terre pour le retrouver. Cependant, je vous demande de garder cette information pour vous, la situation du pays ne permet pas que l'on divulgue cette information. Vous savez mieux que quiconque la panique que cela peut engendrer... Sans parler des répercussions internationales. Votre père s'occupait de dossiers diplomatiques hautement sensibles. L'annonce de sa disparition pourrait déstabiliser tous nos efforts pour maintenir la paix avec certains pays, une paix déjà très fragile. Puis-je compter sur votre discrétion, Shirley ?

– Pourtant il faut absolument les prévenir, annonça Shirley, se reprenant.

– Je vous demande pardon ?... s'étonna le Président. Vous ne vous rendez pas compte de...

– Sans leur dire de quoi il s'agit... corrigea Shirley. Mais il faut impérativement prévenir tous les chefs d'états qu'ils courent un grand danger. L'ennemi vient de changer de tactique. Il nous nargue en nous démontrant qu'il peut nous atteindre au plus haut niveau. Cette attaque est dirigée personnellement contre moi. L'ennemi relève le défi que nous lui avons lancé. Cet enlèvement n'est que le premier d'une longue série, j'en suis certaine... Il nous jette le gant au visage... Les dignitaires du monde sont en danger. Je crois même que ceux qui œuvrent pour la paix seront justement les premiers visés. Vous devez les mettre en garde, Monsieur... Il y va de leur vie.

– Shirley, je ne peux pas vous suivre sur ce terrain-là... Ce que vous dites ne tient pas debout... Vous êtes plongée depuis trop longtemps dans cette affaire, vous n'êtes plus objective et manquez de recul... Quand est-ce que vous avez dormi pour la dernière fois ?...

– Monsieur, avec tout le respect que je vous dois, je voudrais que vous...

– Répondez à ma question, Shirley !... Quand avez-vous pris du repos pour la dernière fois ?

– ...

– Je m'en doutais !... Écoutez-moi bien, Shirley ! Je veux que vous raccrochiez ce téléphone et que vous sautiez dans le premier lit que vous

trouverez... J'ai une réunion qui commence... Je vais exposer vos suggestions à tous, et je vous rappelle dans quelques heures... D'ici là, pas un mot sur cette affaire à quiconque et dodo, vu ?!

– Mais...

– C'est un ordre, agent Shapmond !

– Oui, Monsieur !... céda Shirley.

– À tout à l'heure ! fit le Président avant de raccrocher.

Shirley raccrocha le combiné à son tour, sans le quitter des yeux, hésitant à s'en servir à nouveau pour avertir la presse du nouveau danger qui guettait désormais le monde. Mais elle savait qu'elle n'en ferait rien... Le Président lui avait intimé un ordre, et elle ne comptait pas lui désobéir, même si elle était certaine qu'il commettait une grave erreur... Il était le Président après tout, et elle... elle n'était... Elle était épuisée.

Shirley se laissa alors aller et, soudain, comme un robinet que l'on ouvre à fond, d'un coup, ses larmes coulèrent en cascade sur ses joues. Elle pensait être seule dans le bureau et n'eut aucun geste pour les essuyer, elle était lasse. À côté d'elle, Peter n'osait plus respirer... Il détourna le regard du visage de la jeune femme et réfléchit à la situation. Quelques instants auparavant Peter aurait fichu le camp en courant, dans l'éventualité d'avoir à se mêler des affaires de la jeune femme et risquer de compromettre la vie des siens, mais à la vue de ses larmes, il sentit ses résolutions fléchir et se mit en devoir de trouver une solution. Il la trouva vite, le temps que les larmes sur ses joues se tarissent, il se matérialisa :

– Hum ! fit-il pour signaler sa présence.

– Peter, s'étonna Shirley, en essuyant les traces de ses larmes, qu'est-ce que...

– Je veux bien t'aider, à condition de ne pas *Les* mêler à tout ça... Est-ce qu'on est bien d'accord ?

– Mais, je n'ai pas besoin de ton aide... lança Shirley.

– ...

– Je n'ai jamais eu besoin de l'aide de personne. Je mène ma barque toute seule depuis toujours, et ce n'est pas aujourd'hui que ça risque de changer... Depuis quand es-tu là ?

– Euh... balbutia Peter. Je... je viens d'arriver et...

– Alors, tu m'as regardée en train de chialer et hop... tu te découvres soudain une âme de prince charmant qui vient au secours de la veuve et l'orphelin, c'est ça ?

– Euh...

– Retourne dans ton monde, Peter, ici c'est la réalité. Les balles tuent, même les gentils et les innocents, et les méchants ne se contentent pas de leur faire des croche-pattes et des grimaces. Il n'y a pas de place pour les super héros, et je ne suis pas Blanche Neige...

– Si je comprends bien, lança Peter vexé, Blanche Neige ne veut plus de mon aide !...

– Elle n'en a jamais voulu !

– Pourtant, il y a à peine deux jours elle était en bas de chez moi me demandant de venir à son secours.

– Erreur, elle était partie prévenir superman qu'il y a des méchants qui enlèvent des pauvres gens un peu partout dans le monde. Il me semble qu'il lui a répondu quelque chose du genre : "chacun ses pauvres, et chacun est mieux chez soi".

– Je n'ai jamais... Il n'a jamais rien dit du genre. Blanche Neige est sûrement encore étourdie d'avoir croqué la pomme et...

– Tu confonds avec Eve !

– Pardon ?...

– La pomme, c'est Eve, pas Blanche Neige...

– On délire ici...

– Oui, excuse-moi, c'est la fatigue, je commence à dire n'importe quoi...

– Et, comment !... Qu'est-ce que tu fais de la pomme empoisonnée que la sorcière a refilée à la pauvre Blanche Neige ?... Hé, faut pas dire n'importe quoi non plus !

– Tu parles sérieusement, là ? s'étonna Shirley.

– Et comment ! fit Peter en souriant.

Shirley sourit à son tour.

– Au moins, ça t'a fait sourire.

– Pourtant je n'ai pas le cœur à ça, crois-moi ! répondit Shirley, le visage de nouveau sombre.

– Je suis désolé pour ton père !

– Tu étais là depuis le début, donc...

– J'ai détourné les yeux, quoiqu'il n'y ait pas de honte à pleurer.

– C'est la fatigue, sûrement !

– C'est ton père !

– Parlons d'autre chose, tu veux bien ?

– ...

– Tu t'es décidé à nous donner un coup de main, donc !

– À certaines conditions...

– Ne pas Les mêler à tout ça, je sais. D'ailleurs j'ai eu de la peine quand... Tu l'as retrouvé ?

Il ne répondit pas.

– Il y en a eu d'autres ?

– Il n'y en aura pas ! hurla Peter.

– Excuse-moi, je n'ai pas voulu... C'était juste pour comparer avec ce qui se passe de ce côté. Il y a quelque chose qui cloche dans tout ça, *Ils* ne se contentent pas d'enlever une seule personne. Il ne me semble pas qu'il s'agisse des mêmes...

– Je te rappelle qu'il n'y a qu'eux et moi de l'autre côté, les hommes n'ont pas accès, du moins jusqu'à ce jour.

– Justement, alors comment expliques-tu qu'il se soit ?... Tu es certain qu'il ne vous joue pas un tour ? Qu'il est caché quelque part pour...

– C'est ce que j'ai pensé au début, mais il n'aurait jamais eu la patience de tenir si longtemps sans venir voir la tête qu'on fait... Non...

– Serait-il passé de ce côté ?...

– Impossible, c'est formellement interdit...

– Tu sais bien que ce qui est interdit pour un gosse c'est justement... Tu as été enfant tout de même, tu le sais bien.

– Pas eux !... et de toute manière, j'ai vérifié et les deux seuls lasers sont en ma possession... alors...

– Tu oublies qu'en ce qui concerne la technologie, rien ne leur est impossible, enfin presque...

– Non, non, Shirley tu te trompes. Il est de l'autre côté et quelqu'un s'est chargé de le faire disparaître. Tu comprends ce que ça veut dire pour nous ? Tu n'as pas oublié ce qu'ils leur ont fait. D'ailleurs, je suis certain que ce sont les mêmes qui reviennent à la charge et je n'ose pas imaginé ce qu'ils nous préparent.

– Ils sont tous sous les verrous, Peter, tu le sais bien.

– Il y en a sûrement qui nous ont échappé. Ils ont dû se réorganiser et sont de nouveau revenus à la charge. Ce sont peut-être les mêmes qui sévissent de ce côté. Y as-tu déjà songé ?

– Depuis des mois que je suis sur cette affaire, je n'ai pas cessé d'étudier toutes les hypothèses ; celle-là entre autres.

– Et, qu'en as-tu déduit ?

– Je ne peux pas l'exclure.

– Bon, alors voilà ce que je te propose : on réunit toute l'ancienne bande et on passe de l'autre côté. Avec tout ce que tu as comme soldats dans ce monde, si ces mecs existent, ils ont sûrement établi leur Q.G. de l'autre côté ; et, même si je me trompe, invisibles, il nous sera plus aisé de leur mettre la main dessus, non ?

– Ça me paraît un bon plan, mais je croyais que tu ne voulais pas qu'on mêle les Gorcks à cette affaire. Tu sais bien que si on passe de l'autre côté, ils ne vont pas nous lâcher d'une semelle.

– Je m'occupe de ça. Toi, tu préviens Thomas et son équipe, moi je me charge des deux autres. On commence ce soir.

– Quels deux autres ?

– Willy et mon frère. Un point de vue scientifique ne sera pas de trop dans cette affaire.

– Euh... tu as rencontré Earvin ces derniers jours ?

– Je ne l'ai pas vu depuis mon départ, pourquoi ?

– Oh... Il n'est pas dans son assiette depuis quelque temps.

– Il n'a jamais été dans son assiette mon Earvin. Il n'est pas de ce monde.

– Hum... attends-moi, je viens avec toi.

- Je n’ai qu’un seul surf, fit remarquer Peter en grim pant sur l’engin.
- Je me tiens derrière toi, ça ne te gêne pas, j’espère ?
- Tant que c’est moi qui pilote, dit Peter tout en les dématérialisant.
- T’oublie que je t’ai battu, lui fit remarquer Shirley pendant que le surf traversait la baie vitrée.
- D’un cheveu.
- Battu tout de même... fit-elle remarquer avant d’expliquer à Peter les changements qu’il ne manquerait pas de constater dans le comportement de son frère, et les angoisses de celui-ci.

À quelques pas de là, dans la maison familiale des Brinks, n’ayant pas fermé l’œil depuis sa rencontre avec l’Entité et obéissant à ses ordres à la lettre, Herbie tentait de garder ses paupières grandes ouvertes afin de ne pas perdre de vue son voisin, l’ex-professeur Brinks. Ce dernier était tranquillement allongé dans sa couche au sous-sol de la maison, lieu qu’il ne quittait pour ainsi dire jamais. Sa respiration régulière, entrecoupée de légers ronflements, confirmait à son surveillant ce que ses yeux ne pouvaient voir dans la pénombre : le savant dormait à poings fermés. Herbie aurait bien aimé en faire autant, mais les ordres de son nouveau maître étaient fermes et catégoriques ne souffrant aucune contrariété : “Ne le quitte pas des yeux ne serait-ce qu’un instant, jusqu’à mon retour, sinon...” Ne voulant pas avoir à élucider ce “sinon” resté en suspens, Herbie ne quitta pas son voisin d’une semelle, le suivant dans tous ses déplacements, sans que ce dernier remarque sa présence. Ce qui était parfaitement logique car l’amulette qu’il avait désormais autour du cou portait en elle un sort qui le rendait invisible et impalpable, une sorte de fantôme vivant que le commun des mortels ne pouvait voir.

“Ferme tes yeux et compte jusqu’à cent”, lui avait dit l’être d’outre monde une fois qu’il eût détruit chez lui tout espoir artistique. Il lui plaça l’amulette autour du cou et reprit : “Cette amulette porte en elle un sort magique qui te plongera désormais de l’autre côté du miroir, là où les sens des mortels n’ont pas accès. Dans le cas où tu aurais des informations à me communiquer, tu n’as qu’à retourner dans cette cave et frotter l’amulette cinq fois, et j’apparaîtrai. Ne la quitte jamais, ta vie en dépend. Moi seul puis t’en délivrer, sinon tu erreras sans fin dans l’au-delà, sans espoir de retour. Sans cela, tu n’as rien à craindre, tu ne seras pas mort pour autant, sauf si tu désobéis à mes instructions. Dans ce cas, je te plongerai corps et âme dans le gouffre sans fin des souffrances... Mais ne parlons plus de ça. Je lis dans ton esprit, et j’y vois le dévouement que tu me portes déjà. Bien. Quand tu auras fini de compter, ouvre les yeux, tu trouveras un sac de provisions qui te permettra de tenir le coup jusqu’à mon retour. Là où je t’envoie, il n’y a pas de nourriture et je ne veux pas que mes serviteurs aient à souffrir de la faim. Ton corps sera aussi léger et transparent que la lumière et personne ne pourra te

voir. Tu pourras passer à travers tous les obstacles, meubles, portes, fenêtres, voitures ainsi que les hommes. Cependant, méfie-toi du dénommé Peter et de tous ceux qui l'accompagnent, ils ont signé un pacte avec les Gorcks. Des êtres sans foi ni loi, des gnomes du septième et dernier niveau des enfers, méfie-toi d'eux et cache-toi. Si tu avais le malheur de les croiser, ils risquent de te désosser en un instant. Évite de sortir dans la rue, sauf pour aller d'ici à la maison du vieux fou, ou pour le suivre dans ses déplacements. Dans ce cas, tu n'as qu'à te comporter normalement en évitant de passer à travers les obstacles sur ton chemin. Ainsi, ils seront incapables de remarquer que tu es dans leur monde. Compte maintenant, et n'oublie jamais que je suis toujours quelque part près de toi”.

Le sort de l'Entité avait parfaitement fonctionné, Herbie avait traversé la rue prudemment afin de s'assurer qu'il n'y avait aucun gnome du septième niveau, était rentré chez son voisin en passant à travers la porte et n'était plus sorti depuis, partageant secrètement l'intimité de son voisin. À l'exception d'un certain Willy qui passait tous les soirs pour prendre de ces nouvelles, Earvin, vivant reclus dans sa cave. Il n'avait reçu aucune visite, et surtout pas de son frère Peter. Herbie désespérait d'avoir des nouvelles de ce dernier à communiquer à son maître. Mais, au bout de la seconde nuit, accroupi au pied du lit de son voisin, entre deux battements de cils pendant lesquels le sommeil avait envahi son esprit, Herbie ouvrit ses yeux pour se trouver face à face avec le visage de l'homme qui avait pactisé avec les ignobles gnomes du septième niveau penché par-dessus sa tête et l'entendit lui dire :

– Il va falloir utiliser les gros moyens !

– Je n'ai rien fait, hurla Herbie paralysé par la peur. Rien, je vous le jure, ne me faites pas mal, je...

– Ah, non ! fit Shirley. Tu ne vas pas faire ça, ce n'est pas humain.

– Non, non ! hurla Herbie. Je vous en conjure, ne me faites rien, je n'ai rien fait.

– Oh, il a l'habitude ! Je lui en ai déjà arraché plein.

– Non, non, ne m'arrachez rien, je vous en prie...

– Je ne veux pas voir ça, fit Shirley en se cachant les yeux. Ça doit faire un mal du diable.

– Il suffit de les arracher d'un coup, fit Peter en tentant d'attraper l'un des poils qui dépassaient du nez de son frère. Et hop !

– Nonnnnn ! hurla alors Herbie, en fermant les yeux.

– Le bougre ! fit Peter ne constatant aucune réaction chez son frère. Ça ne lui fait ni chaud ni froid.

Étonné qu'effectivement il ne ressente aucune douleur, Herbie finit par sortir sa tête qu'il cachait derrière ses avant-bras, et vit le couple penché sur le lit d'Earvin. Son étonnement redoubla, d'autant que le couple n'avait pas l'air d'avoir remarqué sa présence, ni entendu ses hurlements.

Était-il invisible à leurs yeux, et ce, malgré les dires de son maître ?

– Oucha ! finit par hurler Earvin, se dressant d'un coup dans son lit, après que son frère lui eut arraché trois poils à la fois. Peter ? demanda-t-il aussitôt, reconnaissant la méthode de son frère avant de l'avoir aperçu.

– Salut frangin ! répondit Peter.

– Je n'y suis pour rien dans tout cela, se défendit Shirley quand le regard étonné d'Earvin la passa en revue.

– Peter ! s'exclama Earvin avec tendresse. Il s'extirpa du lit et plongea en direction de son frère, le serrant fort contre lui. Peter... Peter... Oh, comme je suis heureux de te voir... Pourquoi as-tu mis si longtemps à venir me voir ?... Oh, mon Dieu comme je suis heureux. Tu tombes à pic, tu sais...

– Pourquoi ? as-tu une nouvelle invention à essayer ?

– Oh, non ! fit Earvin, le visage brièvement assombri. C'est fini tout ça !... Tu as vu la maison ?... Je l'ai fait refaire à l'identique, sans les horribles murs qui... Tu reviens à la maison alors ? Oh, Shirley.

Il prit conscience de la présence de la jeune femme, et la prit dans les bras à son tour, la serrant fort contre lui.

– Oh, mon Dieu, c'est le plus beau jour de ma vie... Alors, c'est pour de bon vous deux ?... Vous vous êtes enfin décidés ?... Ah, je le savais... Je savais que vous finiriez par vous mettre en ménage... D'ailleurs j'ai tout prévu... Venez !... vous allez voir, je vous ai aménagé une chambre à l'étage et...

– Earvin... Earvin, répéta Peter, tentant de faire comprendre à son frère qu'il faisait fausse route.

– Lit King Size, double dressing, salle de bains privée avec Jacuzzi, marbre jusqu'au plafond...

– Earvin, enfin, tu n'y es pas du tout, nous...

– Mais vous n'avez pas besoin de vous marier, répondit Earvin, se méprenant sur le sens que voulait donner Peter à ses grimaces. Il paraît même que ça ne se fait plus de nos jours... Non, non, ne vous inquiétez pas pour ça, je suis très moderne de ce côté, vous savez...

– Earvin, enfin... Tu veux bien m'écouter un instant ! lança Peter fermement. Shirley et moi ne sommes pas mariés et ne comptons pas... Nous ne vivons pas ensemble non plus... et... enfin... il n'y a rien entre nous non plus.... Tu me suis ?

– Oui, oui !... T'inquiète... Je te suis cinq sur cinq...

– On est venu te voir pour une affaire importante, reprit Peter. Et on a besoin de toi...

– Oui, je le vois bien sur vos visages, constata Earvin. Allez, je vous prépare un petit-déjeuner, ensuite direct dans votre chambre et... dodo, vu !

– Earvin ! protesta Peter.

– Pas d'Earvin qui tienne, coupa Earvin. On obéit, point à la ligne...

Non, mais vous ne vous êtes pas vus dans un miroir tous les deux...

– Euh !... protesta Shirley à son tour, mais Earvin montait déjà l'escalier.

Pour la première fois depuis qu'il avait récupéré la maison familiale, Earvin utilisa la cuisine du rez-de-chaussée pour préparer le repas des deux tourtereaux, au lieu du coin cuisine de la cave. Le couple fut forcé d'obéir. Ils avalèrent leur repas, le premier depuis longtemps, et allèrent prendre un repos forcé dans leur chambre.

La joie d'Herbie d'être toujours en vie malgré sa rencontre avec Peter et sa compagne qui persistaient à ne pas le voir fut de courte durée ; Earvin, qui se faisait tout livrer à domicile, étrangement joyeux ce jour-là, fit exception à la règle et décida de faire ses courses lui-même. Herbie dut le suivre, s'exposant au risque de se faire désosser par les terribles Gorcks qui le guettaient à l'extérieur.

Les désosseurs en question avaient cependant d'autres chats à fouetter ce matin-là. À leur réveil, portant toujours l'apparence d'animaux domestiques ou sauvages avec laquelle ils avaient dû passer la nuit, ils eurent la désagréable surprise de constater que leur commandant en chef avait découché. Ils eurent beau tenter de le contacter par le réseau habituel, afin de connaître les nouvelles règles du jeu du jour, leurs appels restèrent sans réponse. Ils se résolurent d'abord à suivre les dernières règles imposées et restèrent cloîtrés dans leurs demeures, ainsi que dans la peau de leur personnage... Mais, l'ennui les gagna rapidement, et ils furent soudain certains que la disparition de Peter n'était que la subtile stratégie d'un nouveau jeu de cache-cache.

L'idée traversa l'esprit de Gruns, le bruit courut à travers les pensées de tous et, en quelques instants, une meute de touristes Gorck ne tarda pas à débarquer dans la ville New York, augmentant considérablement le nombre de mammifères de toutes sortes qui envahirent soudain ses rues.

La section de recherche des disparus n'avait rien à envier aux habitants de la quatrième dimension quant au manque de nouvelles instructions à suivre pour la journée. Leur commandant en chef avait elle aussi déserté son poste, et leurs appels radio restaient sans réponse.

L'inquiétude les gagna tous et une cellule de crise fut mise en place. Le Président en personne fut informé de sa disparition et, quoiqu'il lui ait personnellement donné l'ordre de plonger dans un lit et dormir, il fut le premier à douter que ce soit le cas. Il enjoignit à tous de garder le secret absolu sur sa disparition, mais il était déjà trop tard, un journaliste qui campait autour du siège de l'agence eut vent de l'événement, et une édition spéciale était déjà sous presse.

Le Président imposa alors un statu quo général aux membres de la

section de recherche, leur interdisant de quitter le bâtiment de l'agence fédérale et de communiquer avec la presse. Thomas refusa de rester les bras croisés, désobéit à l'injonction présidentielle et prit l'affaire en main. Il réunit ses hommes du SWAT qui, bien qu'ayant passé la nuit embusqués contre l'ennemi, renoncèrent à prendre du repos et partirent avec lui à la recherche de Shirley. Ils quittèrent discrètement le bâtiment en passant par les égouts de la ville, traînant derrière eux Otis et Marvin.

Voyant les réactions de sa dernière recrue face aux aléas de la quatrième dimension, Orbisson fut rassuré quant à son choix en la matière. La première surprise passée, son lieutenant avait su garder son sang-froid, démontrant une surprenante facilité à s'adapter à son nouvel état. Il ne restait plus qu'à s'assurer de sa collaboration et, afin de lui forcer la main, le professeur lui suggéra d'aller voir son ancien patron.

Mario, quant à lui, maîtrisait parfaitement son excitation en découvrant ce monde nouveau qui s'ouvrait à lui. Il découvrit rapidement que conduire un bolide invisible à toute allure à travers les rue de Santa Monica, sous le nez et à la barbe des forces de l'ordre, n'était pas le seul avantage de la quatrième dimension. De par son activité qui nécessitait de passer inaperçu, invisible aux yeux de ses futures victimes très souvent entourées d'une ribambelle de gardes du corps, Mario apprécia en connaisseur les possibilités que lui conférait son nouvel état, mais il n'avait pas renoncé à l'idée de se débarrasser de son prétendu recruteur si l'occasion se présentait.

Il avait accepté l'invitation de ce dernier de faire le tour du propriétaire plus par curiosité que dans le but de se trouver un nouvel emploi. Il connaissait sa propre valeur et savait qu'il n'aurait aucune difficulté à intégrer des fonctions identiques au sein de n'importe quelle organisation criminelle. Son palmarès n'était pas des moindres et son savoir-faire connu de tous. Cependant, si l'assassinat de son boss lui était attribué, cela diminuerait considérablement ses chances d'en trouver un autre, ou de vivre assez longtemps pour en trouver un. Il voulait étudier ses chances de pouvoir s'en sortir, avant de se décider. Arrivé sur les lieux, il découvrit qu'effectivement sa signature avait été parfaitement contrefaite et il dut étudier sérieusement la proposition du faussaire.

– Vous n'avez rien raté, fit-il remarquer à Orbisson, en observant le cadavre de son ex-patron. Je n'aurais pas fait mieux. Et qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

Il acceptait l'embauche.

– Tu prends les rênes ! lui répondit Orbisson.

– Pour vous, bien entendu ! souligna Mario.

– Ça va de soi !

– Mais j'avais cru comprendre que vous aviez déjà une puissante organisation... que le monde vous appartenait presque... Je commence à

douter que vous puissiez me l'offrir un jour. Adieu le cadeau...

– Ce monde, je l'ai déjà presque dans ma main. Ses habitants seront tous sous ma botte. Un second, plus riche, attend les élus qui régneront en maîtres. Il faut juste le dépoussiérer de quelques vermines qui y vivent. Il me manque des soldats pour ça. À toi de les recruter, et à quoi bon chercher ailleurs ce qu'on a sous la main. N'es-tu pas de mon avis ?

– La vermine, j'en fais mon affaire, répondit Mario. Il en va autrement en ce qui concerne les soldats, comme vous dites. Ceux-là, ce n'est pas de la tarte de les gérer, et il faut une sacrée poigne pour les diriger.

– C'est pour ça que je t'ai choisi, me suis-je trompé ? demanda Orbisson.

– Je ne parle pas de moi, mais de Jonathan Jennings. Je ne peux pas diriger des fauves sauvages pour le compte d'un tel personnage. Rien que le nom est un handicap contre toute autorité. Ne parlons pas du costume, des santiags et de toute l'artillerie.

– Mais comment oses-tu ? hurla Orbisson vexé.

– Sans vouloir vous manquer de respect, fit Mario conciliant. Vous êtes sûrement le meilleur dans votre domaine, je ne sais pas encore lequel au juste. Je dirais un scientifique, chimie, technologie, quelque chose dans le genre. Un chef de labo qui a certes l'habitude de diriger des hommes... ça se sent. Des hommes de votre branche, sûrement des génies, mais en aucune manière comme ceux que vous vous apprêtez à affronter. Des animaux sauvages qu'il vous faudra apprivoiser au premier regard, sinon on va se faire massacrer par le premier qui passera cette porte. Pour ça il vous faudra revoir votre look d'urgence. Jonathan Jennings peut encore donner le change dans la basse-cour du Malibu, mais pas ici. Le nom doit être changé d'urgence. C'est un pseudo, rassurez-moi ?

– Orbisson, Professeur Ronald Orbisson, répondit Orbisson, fier de faire connaître son nom et son titre. Je suis effectivement un scientifique, le meilleur dans mon domaine. Tu connais sûrement mieux ton monde que moi, et c'est pour cette raison que je t'ai choisi. Alors, que proposes-tu ? Que je porte une cicatrice sur la joue pour avoir l'air d'un gangster, ou que je prenne l'un de ces accents exotiques avec quinze grossièretés pour cinq mots prononcés ?

– Rien de tout ça ! dit Mario. Fini les Al Capone, et en ce qui concerne les grossièretés, ce sera mon domaine. Ce qu'il faut c'est un relooking complet. Venez ! fit-il en se dirigeant vers la salle de bains. Vous me raconterez tout pendant que je m'occupe de ça. On commence par les cheveux, il faut dégager un peu autour des oreilles, c'est important les oreilles, vous savez, ça vous tue une personnalité. Seigneur, me voici barbier, maintenant, qu'est-ce qu'il ne faut pas faire pour gagner sa croûte.

Peu rassuré de confier ses oreilles à sa nouvelle recrue, Orbisson hésita

un instant à suivre ce dernier, mais il fallait bien qu'il lui fasse confiance un jour ou l'autre... Autant être fixé tout de suite, pensa-t-il en se décidant. Il alla rejoindre Mario tout en serrant fort son laser dans sa poche.

Quelques heures plus tard, les six principaux dirigeants de la pègre furent convoqués en urgence pour participer à une réunion extraordinaire au domicile du big boss.

À l'heure précise, les six personnages se présentèrent presque simultanément à la porte de l'appartement de leur chef. Ils eurent aussitôt le sentiment que quelque chose clochait. Au lieu d'être reçus par la garde rapprochée habituelle de ce dernier, de simples porte-flingues, les six bonnets furent accueillis par une dizaine d'hommes qui, quoique faisant partie de l'organisation, étaient plus connus pour des opérations techniques de grande ampleur, des tueurs de premier choix aux gages exorbitants et à qui l'on faisait appel pour les grandes occasions. Prenant conscience que la situation était grave, les six hommes se laissèrent dépouiller de leur artillerie, sans rechigner, avant d'être conviés à pénétrer dans le bureau de leur hôte.

Ils furent accueillis par l'Eraser en personne qui se tenait à moitié assis sur le bureau de leur chef, et ils restèrent plantés sur le seuil de la porte, le cœur battant la chamade.

– Toi ? osa Flavio, dit L'Obtus, le plus téméraire des six présents. Qu'est-ce que ça signifie tout ça ?

Flavio fut encouragé par le sourire que lui adressa l'Eraser, surtout la présence rassurante du big boss, son ami d'enfance, qu'il crut deviner leur tournant le dos sur son siège.

– Hey, Al ! fit-il apostrophant ce dernier par son diminutif et en allant à sa rencontre. Qu'est-ce que c'est cette histoire ? j'ai cru un moment que tu avais changé...

L'Obtus ne finit jamais sa phrase. Approchant son boss de trop près, il eut juste le temps d'apercevoir, qu'effectivement, son ami d'enfance avait bien changé. Il n'eut pas le temps d'en faire part aux autres. En moins de temps qu'il aurait fallu pour le dire, Mario avait plongé sur lui, lui imposant sa marque sur la gorge, avant de finir sa signature sous les yeux terrifiés des cinq autres invités qui le voyaient faire pour la première fois.

– J'aime pas le tutoiement, annonça Mario une fois son travail achevé. D'autres candidats ?

Les cinq tremblèrent non du chef, tout en portant une main à la gorge ou à l'oreille, selon leur sensibilité propre, espérant les avoir encore intactes à la fin de la réunion.

– Asseyez-vous ! fit une voix que les cinq pontes ne reconnurent pas. Faites comme chez vous, je vous prie.

Orbisson fit tourner le siège de son prédécesseur sur sa base, exhibant son nouveau look pour la première fois.

– Prenez un siège, ce que j’ai à vous dire risque de prendre un certain temps, ordonna-t-il.

Ils obéirent comme un seul homme et prirent place dans les cinq sièges qui les attendaient. Pas un de plus, comme si l’élimination de l’Obtus était programmée d’avance. Trop préoccupés par leur propre sort, aucun n’y prêta attention, curieux de connaître l’homme à l’aspect sévère qui leur faisait face.

Mario fut certain de l’issue favorable de l’entretien, se félicitant de ses dons en matière de relooking.

À New York, Herbie, le correspondant local d’Orbisson, traversait les rues de Greenwich Village à la suite d’Earvin qui courait les étals d’un petit marché de fruits et légumes, à la recherche de denrées fraîches issues de la culture biologique, afin de préparer un repas digne de ce nom à son frère et sa future belle-sœur.

Les cheveux hirsutes, le visage pâle pour avoir été longtemps privé de soleil, le professeur Brinks était loin des soucis de son homologue de Santa Monica en matière de look. Il n’avait même pas pris la peine de s’habiller pour sortir de sa tanière, gardant sa longue blouse jadis blanche, mais qui portait à présent toutes les couleurs de l’arc-en-ciel et en échantillons de peinture, attirant sur lui l’attention des marchands et leurs clients. Ce qui était loin de faire l’affaire de son poursuivant qui, malgré son invisibilité, tentait de garder profil bas afin de ne pas se faire remarquer par les gnomes, sûrement tapis dans le coin. Herbie se conforma aux instructions de son maître et, malgré la foule dense qui peuplait les lieux, réussit à éviter de rentrer en contact avec la presque totalité des passants. À de rares occasions où la foule était plus serrée, il eut la désagréable surprise de se laisser traverser par un client trop pressé, un bras qui se tendait pour saisir une denrée rare ou bon marché, le caddie d’une vieille dame maladroite ou Earvin lui-même qui revenait soudain sur ses pas pour étudier la fraîcheur d’une marchandise ou sa qualité nutritive.

À chaque fois, Herbie sursautait tout en fouillant les alentours afin de s’assurer qu’aucun Gorck n’était témoin de l’incident. Mais à part quelques chats errants qui rôdaient dans le coin, Herbie ne vit aucune présence autre qu’humaine autour de lui et, rassuré, reprenait à chaque fois sa difficile progression à travers la foule, sur les traces de son voisin.

Il en fut ainsi jusqu’au moment où, ayant terminé ses courses, Earvin prit le chemin du retour. S’éloignant de la foule, Herbie fut soulagé de constater que les piétons devenaient de plus en plus rares, ce qui lui permettait de diminuer sa drôle de gymnastique. Il ne remarqua pas le nombre de plus en plus élevé de chats errants qui croisaient sa route, ces

derniers évitant toujours de rentrer en contact avec lui, ce qui lui abstenait d'avoir à le faire lui-même. Cependant, il finit par trouver étrange de les voir tourner autour de son voisin, comme si ce dernier portait dans ses sacs du poisson, de la viande, ou autres sardines. À part une dinde congelée, venant d'ailleurs de l'entreprise même où il était employé, Herbie était certain que rien de ce que son voisin transportait ne pouvait attirer les chats du quartier de la sorte.

D'ailleurs il n'aurait jamais cru qu'il y eut autant de chats dans Greenwich Village. Il pensa qu'il était drôle que l'on puisse voir les choses autrement avec du recul, et dans son cas vues d'un autre monde. Herbie aurait continué à trouver normale la présence des félins, de plus en plus nombreux autour de lui, si, arrivé devant la demeure des Brinks, il n'avait constaté qu'une bonne centaine squattait le jardin, le toit et les environs de celle-ci. C'était étrange, mais voyant que son voisin ne semblait pas s'en formaliser, et que les animaux semblaient habitués à sa présence, s'écartant sur son passage tout en lui exprimant leur joie de le voir, miaulant à tout va, il finit par trouver la situation presque normale. Il fut cependant soulagé de voir Earvin chez lui et rentra à sa suite ; ce qu'il vit à l'intérieur lui fit regretter de ne pas s'être enfui...

Tous ceux qui étaient partis à la recherche de Shirley ou de Peter finirent à un moment ou à un autre par prendre en considération les sentiments qu'ils avaient l'un pour l'autre. Ainsi, après une recherche rapide et brève de leur gardien à travers la ville de New York et sa région, Gruns, Brak et Vlanx, les trois Gorcks les plus proches de Peter et les plus sensibles à cette fibre, ne tardèrent pas à aller jeter un coup d'œil dans les locaux du FBI pour le débusquer s'y cachant. Ils eurent vent des bruits de couloir qui couraient sur la disparition de la belle blonde et furent certains qu'ils étaient sur la bonne piste.

Ni une ni deux, l'équation s'était faite dans leur esprit, fit son chemin à travers l'âme de l'univers, ce lien étonnant qui unissait leurs pensées à travers l'espace, et une idée fit son unanimité dans leur imagination : La Maison.

Les Gorcks ne furent pas les seuls à faire le rapprochement entre Shirley et Peter et trouver Earvin comme dénominateur commun. Partant d'un principe plus logique que de simples sentiments, Marvin fut le premier à évoquer la demeure familiale des Brinks comme lieu de départ de toute catastrophe dans le passé, et il était donc tout aussi logique que cela soit présentement le cas. Ne possédant pas le don des Gorcks pour transmettre ses pensées et ses sentiments, les paroles de l'ex-policier réussirent cependant à faire leur chemin jusqu'à l'esprit de Thomas et de ses hommes ; d'autant qu'Otis appuya fortement la thèse de son collègue, en rappelant à tous que leur chef avait déjà disparu en pénétrant dans la maison.

– Pourquoi pas ? lança Thomas pas tout à fait convaincu.

À l'inverse des deux policiers, il était au fait de toute l'affaire et prétendait connaître Shirley et les deux frères Brinks mieux que quiconque, mais, n'ayant aucune piste sérieuse à suivre, il finit par accorder aux deux policiers le bénéfice du doute.

– Il faut bien commencer quelque part. Direction le 20 West Jane Street, lança-t-il à ses hommes.

– 24, corrigea Marvin, regrettant déjà d'avoir été à l'origine du départ vers la maison du scientifique fou.

Un regret qu'Otis confirma par un hochement désabusé du chef.

Les regrets des deux policiers ne pouvaient se comparer à ceux qu'éprouvait Herbie, rentré volontairement dans cette même maison. À peine franchi le seuil, il eut le sentiment que les prétendus chats qu'il avait croisés tout au long du chemin n'avaient rien de commun avec la famille des félins, ni avec aucun autre animal de compagnie vivant sur terre. Rien de tel ne pouvait courir sur les murs, s'allonger et se rétrécir à volonté, sourire béatement, rire de quelque plaisanterie que certains chuchotaient aux oreilles des autres, se taper dans les pattes avec des airs entendus, et encore moins marcher sur les deux pattes avant en faisant la tour droite, le pont inversé suivi d'un quadruple salto arrière avec, pour finir, une irréprochable révérence à un public qui se mettait à applaudir.

Même les chats d'un cirque étaient incapables de telles performances, Herbie en aurait donné sa main à couper. Il avait affaire à des êtres venus d'ailleurs, d'un autre niveau, le septième peut-être.... Les terribles Gorcks ! ceux-là mêmes qu'il devait éviter à tout prix sous peine de se faire croquer les os. Pourtant il les avait imaginés autrement et garda un doute.

Soudain, il vit l'un d'eux effectuer une cabriole improbable et atterrir sur le sol en passant à travers l'antique télévision qui ornait l'un des coins du séjour : il sut avec certitude qu'il avait affaire aux terribles gnomes avec qui il partageait désormais la même demeure, le même au-delà.

Herbie faillit se mettre à hurler tout en débarrassant les lieux pour courir se mettre sous la protection de la batte de base-ball qu'il avait chez lui, mais il se rappela qu'il était intangible et incapable de saisir quoi que ce soit. Il ferma alors les yeux, un long moment afin de maîtriser les battements de son cœur et de garder le contenu de sa vessie en place, tentant de récupérer ses esprits afin de se sortir du guépier dans lequel il s'était fourré. Malgré le bruit ambiant : chuchotements, rires, et miaulements en tout genre, les yeux obstinément fermés, Herbie réussit à faire abstraction du danger qui l'entourait, se calmant suffisamment, et trouva une idée finalement toute simple pour sortir de sa mauvaise passe. Il ouvrit les yeux, regarda en direction de la cuisine où Earvin préparait

déjà le repas pour ses invités et l'apostropha à haute voix :

– Hey, Earvin, je crois qu'on a oublié l'huile d'olive pour la salade. Surtout ne bouge pas, je m'en occupe.

Herbie se tourna vers la porte pour ficher le camp, étonné que ce fut si simple. Mais, plongeant un peu trop dans la peau de son personnage de l'autre monde, il tendit sa main pour ouvrir la porte et celle-ci passa à travers la poignée. Il resta un instant paralysé, le regard de tous les chats braqué sur lui, et crut qu'il était définitivement perdu pour les deux mondes. Cependant, un dernier éclair de génie délia sa langue et lui permit de se tirer d'embarras :

– Ah ! Pas mal le coup de la porte impalpable, décidément tu ne changeras jamais. Mon grand ami Peter va tomber dans le piège, c'est certain, improvisa-t-il.

Il profita de l'intérêt soudain des félins pour ladite porte pour la traverser, fonçant droit vers la grille du jardin sans se retourner.

Son stratagème marcha, les chats se ruèrent vers la porte pour l'étudier et découvrirent effectivement que cette dernière était impalpable, leurs pattes passant au travers. Sans le savoir, Herbie avait joué sur cette naïveté si propre aux Gorcks qui prenaient tout ce qu'on leur racontait pour argent comptant.

Loin de se douter de ce trait de caractère chez les horribles gnomes, qu'il pensait prêts à l'attaquer une fois le pot aux roses découvert, Herbie était presque arrivé au bout du jardin et n'avait plus que quelques pas à faire pour être hors de danger, quand, soudain, une dizaine de voitures noires passèrent à toute allure à travers les portes ouvertes de la grille fonçant droit sur lui.

Il ne put se retenir cette fois ci, et poussa un long hurlement qui fit tourner dans sa direction le regard de tous les chats des environs. Les voitures lui passèrent à travers l'une après l'autre, augmentant son hurlement d'une octave supplémentaire à chaque fois, et se garèrent devant la porte de la maison hantée.

Herbie crut que c'en était fini pour lui dans ce monde, les gnomes ne pouvaient plus douter de sa présence parmi eux. Il jeta un dernier coup d'œil autour de lui, comme pour voir le monde une dernière fois, et vit une trentaine d'hommes armés jusqu'aux dents s'extirper des véhicules sous les regards étonnés des chats des environs qui ne les quittaient plus. Herbie reprit vite espoir et piqua un sprint salvateur qui, en quelques enjambées, lui fit traverser la rue, le petit jardin de sa maison et sa porte impalpable. Il alla droit vers la cave et frota cinq fois l'amulette afin d'appeler l'Entité pour la prévenir de tout ce monde qui grouillait désormais dans la maison voisine.

Le maître en question, derrière l'identité de manitou de la pègre, se trouvait à ce moment-là en pleine réunion avec les cinq pontes de sa

nouvelle organisation. Sous le flamboyant pseudonyme de Jim Wilde qui seyait son look de gangster nouvelle génération, Orbisson avait fière allure : les cheveux courts et bien dégagés autour des oreilles, le visage très mat, à grand renfort de fond de teint emprunté à la trousse d'une des maîtresses intermittentes des lieux, les favoris tondus à deux millimètres et finissant en pointe légère, dans le creux des joues, un bouc savamment dessiné autour de la bouche – un artifice qui demanda beaucoup d'efforts à Mario qui eut recours à des bouts de cheveux méticuleusement prédécoupés et collés unitairement sur le visage presque imberbe de son boss, avant de souligner le tout d'un coup de mascara pour donner de l'épaisseur. Son travail de maquillage et de coiffure terminé, Mario avait réorganisé l'éclairage de la pièce afin que les zones d'ombre donnent au visage la fermeté voulue, tout en cachant ce que seule la chirurgie plastique aurait pu faire. Cette partie de l'anatomie d'Orbisson ne fut pas la seule à nécessiter un remodelage, l'artiste bannit la chemise brillante et tous les ustensiles du bon vieux vacher Texan et remplaça le tout par un costume deux pièces de grande marque, emprunté à la garde-robe de l'ancien occupant des lieux. Celui-ci fut revu et corrigé par ses soins. En véritable touche-à-tout, il usa de ses dons de couturier et munit celui-ci d'une architecture plus imposante, renforçant les épaulettes de la veste et la cintrant à la taille, de manière à donner une proportion plus adéquate et moins chétive au nouveau personnage. En revanche il n'eut pas le temps de retoucher le pantalon trop large et trop long, mais il fit tenir le tout grâce à des épingles de nourrice, recommandant à son client de ne faire aucun geste brusque tout au long de la séance d'embauche.

La réunion se déroula parfaitement et selon un scénario convenu d'avance, Mario tenant le rôle du méchant loup et Orbisson celui du berger qui savait mener son troupeau vers de riches contrées, mais toujours le bâton à la main. Ils usèrent tous deux d'effets spéciaux pour parfaire leur mise en scène, et les stylos-gorck furent mis à contribution. Orbisson fit son show habituel, souleva quelques meubles, provoqua une petite tempête et accompagna le tout de quelques disparitions et apparitions, suscitant l'intérêt de son public. Adoptant définitivement le stylo-coupe-tout, Mario de son côté, opta pour un aspect plus convaincant des pouvoirs. Il rappela aux cinq son rôle dans l'organisation et fit la démonstration de ses talents en découpant les oreilles et la tête du Penseur – une vulgaire imitation de la fameuse sculpture qui ornait le bureau, et que son ancien employeur aimait faire passer pour l'originale, volée par ses soins à un musée parisien. Les cinq hommes furent ainsi prévenus de ce qui les attendait si l'envie les prenait de faire cavalier seul.

La future collaboration entre les pontes et leur nouvelle direction étant entendue, Jim Wilde fit une rapide description de la quatrième dimension et de ses habitants ; il fallait nécessairement les exterminer jusqu'au

dernier. Il obtint l'approbation de tous, et Mario sabra le champagne de sa nouvelle arme qui ne le quittait désormais plus. Tous burent à la santé du nouveau monde qu'ils s'apprêtaient à conquérir. Le vibreur annonçant l'appel d'Herbie se fit sentir dans la poche d'Orbisson, qui demanda le silence à tous avant de répondre. Il écouta un long moment les dernières nouvelles concernant ses ennemis et intima l'ordre à son interlocuteur, via les haut-parleurs qu'il avait soigneusement dissimulés dans sa cave, de ne pas quitter la maison des yeux, et d'attendre ses instructions.

– Mais, puisque vous êtes là, Maître, dit Herbie, croyant l'Entité à ses côtés, peut-être que vous pourriez... heu... il y a les gnomes du septième niveau qui grouillent partout et...

– Serais-tu en train de discuter mes ordres, vermine ? tonna Orbisson.

– Non... Non... Maître, loin de moi, c'est juste que...

– Surveille-les depuis chez toi ! Je réunis quelques démons et je reviens. D'ici là, tu seras mes yeux et mes oreilles... Ne quitte pas ce Peter d'une semelle... Ne me déçois pas !...

Orbisson coupa la communication.

– Messieurs, lança-t-il à son état-major. L'ennemi est réuni sous le même toit. Une occasion à ne pas rater... Réunissez tous vos hommes... Je veux tous ceux de la côte Ouest à Los Angeles, sur le parking d'Universal City, dans... disons trois heures... ça devrait suffire.

– Il me faut au moins le double pour appeler tout le monde, lança Morty, dit Fat'Mo à cause de ses cent vingt kilos.

– Ne parlons pas d'aller jusqu'à L.A... confirma Ivan, dit Le Tsar à cause de ses origines moscovites et son amour pour l'ancien empire.

– Pourquoi L.A. ? osa Mac Intosh (son vrai nom).

– Je croyais qu'il s'agissait de New York, s'étonna George Williams, dit JoWi.

– Nous emprunterons leur passage pour être là-bas au plus vite. Disons quatre heures, pas une minute de plus, fit-il à l'adresse de Fat'Mo, une fois que Mario eut plaidé en sa faveur d'un signe discret. Pour les autres, prenez contact avec ce numéro.

Il griffonna un numéro de téléphone à même le bureau blanc de son prédécesseur, et reprit :

– Vous demanderez Hamill, il est des nôtres. Vous direz : *The Entity Needs Rescue*. Il a une compagnie aérienne et il organisera le transfert des hommes jusqu'à New York. Pas la peine qu'ils prennent des armes, quelqu'un s'occupera de la logistique sur place. Pour Los Angeles en revanche il faudra prendre ce qu'il faut. Mario et moi avons des détails à régler. On vous retrouvera sur le parking à l'heure dite, les retardataires ne seront plus... A bon entendeur.

Il se dirigea vers la porte, se retourna alors vers le cinquième et dernier ponton, le seul qui n'avait pas dit un mot depuis le début de la réunion et l'apostropha :

– Angéla, je te confie la direction des opérations, ne me déçois pas...

Orbisson et Mario partirent, laissant la seule femme de la bande diriger leurs hommes, choix qui déplut aux quatre présents ; c'était une idée de Mario.

– Le premier qui les réveille aura affaire à moi ! menaça Earvin.

Il brandissait une poêle à frire avec son contenu de petits légumes à la face de Thomas et ses hommes venant lui demander s'il avait aperçu Shirley dans les parages.

– Les ? s'étonna Thomas, sans tenir compte des légumes chauds qui le menaçaient. Il est là aussi ?

– Il n'y a personne ! reprit alors Earvin, la poêle plus menaçante que jamais. Allez, ouste... du balai...

– Voyons professeur, vous ne me reconnaissez pas ? demanda Thomas. Qu'est-ce qui vous prend, voyons ? Il n'y a que mes hommes et moi, ici ! Shirley a disparu et...

– Eh bien, elle a ses raisons !... coupa Earvin.

– Pardon ?... s'étonna Thomas. Et quel genre de raison, je vous prie ?...

– Mariage !...

– Pardon ! Et de qui donc ?...

– Peter !...

– Il se marie ? fit Thomas les yeux exorbités. Mais avec qui bon sang ?... Je comprends mieux qu'elle ait voulu disparaître. Elle doit être dans tous ses états.

– Normal pour une jeune mariée, non ?

– Non, je parle de Shirley, là ! Pas de la mariée... Hein ?... Avec qui Peter se marie ? s'enquit Thomas.

Il avait soudain un doute sur l'identité de la mariée.

– Shirley, pardi !

L'annonce fit l'effet d'une bombe parmi tous les hommes présents. Ils restèrent un moment sonnés avant de lancer des hourras qui faillirent réveiller le couple qui se reposait juste au-dessus de leurs têtes. Earvin y remédia rapidement en brandissant sa poêle qui avait perdu tous ses ingrédients et força tout le monde à rentrer dans la maison en silence afin de les éloigner de la fenêtre du couple. Il les entassa tous dans le salon et jura de faire goûter de son ustensile de cuisine au premier qui dérangerait le couple dans son sommeil. Tous restèrent silencieux et attendirent que les mariés daignent descendre les voir.

Pour les récompenser, Earvin usa de son arme pour leur préparer un excellent déjeuner.

De la fenêtre de sa maison, Herbie vit les chats sauter en l'air de bien étrange manière, en poussant des cris de guerre terrifiants qui

annonçaient pour lui d'épouvantables événements à venir, mais qui exprimaient leur joie d'assister en direct à leur premier mariage depuis trois mille ans qu'ils étaient sur terre.

Pendant que certains dormaient et que d'autres préparaient mariage et déjeuner, que d'autres encore, venant des quatre coins du pays, s'apprêtaient à attaquer tout ce petit monde pour l'anéantir, personne ne voyait le danger qui les guettait... Un ennemi tapi dans l'ombre observait depuis quelque temps cette nature bien étrange de l'humanité où amour et haine se coudoient en permanence et en tira des conclusions qui, paradoxalement, sauvèrent la Terre d'une destruction imminente, tout en prédestinant ses habitants à un sort somme toute peu enviable.

Ayant traversé une grande partie de l'univers à la recherche du grand savoir, piochant au passage dans la génétique des créatures qu'ils croisèrent sur leur chemin afin de parfaire leur propre apparence ou se doter d'une particularité physique ou intellectuelle, les Xilfs avaient pour habitude de prélever quelques échantillons de chaque espèce, tout en étudiant rapidement leur manière de vivre, parfois tout aussi utile pour parfaire la leur. C'était toujours avant de quitter définitivement les lieux en effaçant tout derrière eux.

Cependant, confrontés à la psychologie très complexe de l'homme, bien différente de toutes celles qu'ils avaient pu étudier en la matière, où coexistaient étrangement bien et mal, ils avaient découvert, d'après les échantillons prélevés chez les diverses tribus de la Terre, malgré quelques différences mineures, que la création de l'homme était attribuée à un être supérieur. Un grand généticien qui vivait quelque part dans l'espace, entouré d'une ribambelle de chevaliers blancs ailés et de soldats apocalyptiques vivant au fond des volcans.

Cet être invisible et tout puissant pour lequel les hommes s'entretenaient afin de lui plaire, les Xilfs voulaient à tout prix l'approcher afin de prélever son ADN. Ils cherchèrent à connaître l'emplacement exact de sa planète nommée Paradis, ou du moins son ambassade souterraine, mais, malgré quelques informations prélevées auprès de ceux qui prétendaient le servir dans de vieilles bâtisses en pierre, les Xilfs n'eurent que de vagues renseignements sur l'emplacement de son royaume, de sorte qu'ils avaient dû prolonger leur séjour sur Terre, afin de déclencher sa colère et provoquer une confrontation.

La décision fut prise et les visiteurs organisèrent aussitôt leurs troupes pour une opération de grande envergure visant à débiter l'invasion de la planète la nuit même, et faire des créatures de ce Dieu leurs esclaves, leur bétail. Ils enlevèrent les hauts responsables de tous les gouvernements, tous ceux qui, comme Shapmond père, œuvraient pour la paix dans le monde et les réunirent dans une de leur base avancée, un vaisseau laboratoire soigneusement camouflé quelque part sur la planète.

Un laboratoire dans lequel d'autres spécimens étaient gardés en vue d'en faire l'arme principale de l'invasion, des chevaux de Troie qui cacheraient l'ennemi en leur sein.

La permutation commença. Des Xilfs dernière génération, des clones portant des gènes physiques identiques à ceux de leur donateur, attendaient le transfert final des connaissances de ce dernier afin de vivre son existence à sa place. Des milliers de corps maintenus artificiellement en vie depuis leur enlèvement durent être réveillés pour permettre la substitution, et ces pauvres humains découvrirent avec effroi le sort qui était désormais le leur.

Isolés dans des caissons hermétiques individuels et baignant dans une solution visqueuse permettant le passage de l'information aux clones, ces prisonniers crurent un instant se trouver dans un hôpital moderne suite à quelque accident dont ils n'arrivaient plus à se souvenir. Mais, au fur et à mesure qu'ils reprenaient connaissance, malgré ce liquide gluant qui leur masquait la vue, ils distinguèrent les silhouettes étranges qui n'avaient rien d'humain s'affairer autour de leurs caissons. Des milliers de hurlements se perdirent dans l'épaisseur des liquides, transmis comme dernier souvenir en date à leurs clones qui, dans un laboratoire attendant, ouvrirent les yeux dans leur nouveau monde, émettant un cri qui n'était qu'un écho.

Tous les clones crièrent sauf un, la copie d'un chef indien, qui gloussa d'une drôle de manière : "Yahoo !", en écarquillant les yeux, celui-là même qui avait causé aux Xilfs d'énormes soucis quant au déchiffrement de son ADN. Ce casse-tête mobilisa des sommités scientifiques qui se penchèrent sur ce cas particulier qui n'avait pas son pareil dans tous les échantillons prélevés.

Mais, n'ayant qu'un seul spécimen de cette race dite "peau rouge" chez les habitants de la planète, ainsi que le rapport de la section des enlèvements le concernant qui le décrivait comme chef de file pacificateur, régnant sur toutes les tribus indiennes du nord, un notable de première classe, indispensable pour la phase initiale de l'invasion, ils durent renoncer à approfondir les recherches et le clonèrent en l'état.

Cette erreur d'appréciation, due à l'apparence humaine du sujet, faisait de ce cas bien particulier une aberration génétique dont ils ne maîtrisaient pas les composantes... il était... le maillon faible de leur troupe d'élite.

Trombs, à l'origine, sans le savoir, de ce grain de sable génétique, reconnu aussitôt à son réveil en ses ravisseurs, ceux qui jadis avaient causé la destruction de sa planète natale, et, au lieu de pousser un hurlement de terreur comme il aurait été en droit de le faire, transmet à son double un cri de joie et d'espoir. Il étouffa, afin de ne pas les dévoiler

à l'ennemi, les sentiments qu'il avait à l'idée de revoir celle qu'ils enlevèrent autrefois : Zwini, sa mère, la mère de tous ses semblables. Peut-être était-elle proche ?... Il garda son apparence humaine afin de ne pas attirer l'attention sur lui, et attendit l'occasion pour partir à sa recherche.

À quelques caissons de ce faux peau-rouge un couple de soi-disant magiciens hurlaient à gorges déployées, appelant leur maître à leur secours. Enlevés à cause de ce pouvoir qu'ils ne possédaient pas, après une étude approfondie de leur ADN, ne révélant rien d'extraordinaire, les Xilfs les plongèrent dans les caissons et firent parler leurs mémoires à travers la bouche de leurs clones. Ils apprirent ainsi l'existence de l'Entité. Enfin une piste... les Xilfs partirent aussitôt à sa recherche.

Fat'Mo soufflait comme une vieille locomotive, essayait tant bien que mal de suivre la marche à grands pas imposée par le nouveau grand chef, à travers la fausse jungle du parc d'attractions. Il avait beau savoir, comme le reste de l'équipée, qu'il était désormais impalpable et pouvait passer à travers les obstacles, il était le seul de tous à éviter les arbres, les lianes, les branches et autres faux tigres blancs qui lui barraient le chemin, redoublant ainsi d'efforts pour ne pas se faire semer. Toute cette affaire ne lui disait rien qui vaille, que ce soit la manière dont il fut tiré de son lit, l'accueil de l'Eraser dans le sang, le départ précipité d'une partie de ses hommes pour New York, et ce, sans armes, sans parler de la nomination d'une femme pour tirer les ficelles, le tout se terminant par cette épopée ectoplasmique de la Préhistoire. C'en était trop pour lui qui, jusqu'à ce jour, avait l'habitude de gérer ses affaires par téléphone, tranquillement installé dans son Jacuzzi, son sauna, ou mieux encore dans la douceur en soie de son lit kingsize.

Décidément la nouvelle direction ne semblait pas connaître ce genre de raffinement, et il s'attendait au pire pour ce qui allait suivre.

“Nous y sommes, Messieurs !” déclara soudain le nouveau boss, confirmant les doutes de Fat'Mo concernant le manque de raffinement de sa nouvelle vie. Le “nous y sommes” indiquait une parcelle de fausse forêt défrichée au milieu de laquelle des copies conformes de bestioles préhistoriques étranges faisaient mine de dormir.

– Mesdames, corrigea Orbisson à l'adresse d'Angéla et les six femmes qui composaient sa garde personnelle. Ce que vous allez voir à partir de maintenant ne doit jamais être révélé à quiconque de l'autre monde. Derrière ces arbres, vous allez découvrir vos nouvelles demeures. Je sais, fit-il à l'adresse de Fat'Mo qui regardait son entourage avec dégoût, l'environnement n'est pas du meilleur goût. Et ce qui vit dans nos futures villes n'a rien de ragoûtant non plus. Cependant ils ne sont pas là aujourd'hui. Je suis venu avec Mario tôt ce matin pour m'en assurer, j'ai

jeté un coup d'œil à New York aussi, ils n'y sont pas non plus, ce...

– Vous êtes en train de nous dire que vous avez fait un aller retour à New York en quelques heures ? s'étonna JoWi.

– Le Mexique, le Canada, Paris, Londres et une dizaine d'autres villes aussi, répondit Mario.

– Vous saurez tout en temps voulu. Pour le moment, je vous laisse découvrir votre nouveau chez vous, fit Orbisson en invitant ses soldats à passer de l'autre côté des arbres.

Ils obéirent, passèrent à travers les arbres, virent une ville suspendue au-dessus de leur tête, et leurs réactions furent diverses : paralysie des membres supérieurs et inférieurs de la mâchoire, ou même générale ; hoquets en tous genres ; exorbitance des globes oculaires ; élargissement des narines ; tremblement ; accélération ou ralentissement du rythme cardiaque, voire les deux ; divers hurlements ; aucun ne resta de marbre face à ce décor digne de films de science-fiction à très grand budget, sauf Fat'Mo du fait de ses goûts plus rétros en matière d'architecture.

– Et on va grimper là-dedans ? s'inquiéta-t-il.

– On se laisse porter, fit Orbisson.

Il se mit sous le champ antigravitationnel qui le porta jusqu'à l'aéroport local.

– Venez ! lança-t-il à ses troupes. Nous avons assez perdu de temps. Je vous ferai le tour du propriétaire une autre fois.

Ils obéirent et se laissèrent porter jusqu'à l'aéroport, traversèrent le couloir de New York à la suite de leur chef et de son lieutenant, et partirent à la chasse des ex-habitants de leurs nouvelles demeures... leurs villes. Leur monde.

Le Président des États-Unis ne pouvait en croire ses oreilles. C'était impossible ! Pourtant la personne qui lui transmet l'information était au-dessus de tous soupçons, et ce qu'elle lui racontait allait à l'encontre de ses propres intérêts, risquant l'avenir même de sa propre fille.

– Jonathan ! fit le Président, interpellant son premier conseiller. Je pense qu'il vous faut un peu de repos pour réfléchir à tout ça... Votre fille risque sa tête avec ce que...

– Ce n'est plus ma fille, Monsieur le Président ! coupa Jonathan Shapmond. Elle a trahi sa nation en collaborant avec l'ennemi ! Elle a commis l'erreur de croire que je pourrais trahir à mon tour.

– Alors tous les enlèvements dans le pays seraient son œuvre... Mais pour quelle raison, voyons ?...

– Destabiliser le pays et mobiliser nos forces armées pour permettre aux Chinois de nous prendre par surprise. Un coup classique de diversion.

– Mais, je croyais que nos relations avec les Chinois allaient beaucoup mieux grâce à vos négociations.

– Hélas, c'est ce que je croyais aussi, mais il n'y a plus d'autres issues que la force.

– Et c'est vous qui me dites ça ? s'étonna le Président.

– Ils préparent l'attaque, il faut les prendre de vitesse. Il y va de notre survie.

– Ne devrions-nous pas entamer des pourparlers ? Peut-être...

Le Président fut interrompu par l'intrusion dans son bureau du général des armées qui entra le visage grave.

– N'est-il pas vrai, général, qu'il faille attendre ? demanda-t-il au nouvel arrivé.

– Je crains que Jonathan n'ait raison, Monsieur le Président, répondit le général en posant un dossier sur son bureau. Tous leurs missiles sont dirigés sur nous, les satellites ont repéré une grande partie de leur flotte faisant route en notre direction. Il y a quelque chose de louche là-dessous, Monsieur.

– Seigneur ! fit le Président abattu. Nous sortons d'un conflit pour tomber dans un autre, mais cela ne s'arrêtera-t-il donc jamais ? Général !... Lancez le code rouge et faites appeler les réservistes. Réunissez tout le monde à la base de commandement, nous suivrons tout de là-bas. Jonathan, je vous laisse la charge de vous occuper de votre... de qui vous savez. Je vous plains mon vieux.

– Je m'occupe également de changer le service de sécurité de la maison, Monsieur.

– Smith ? s'étonna le Président. Mais c'est mon meilleur...

– C'est un traître, Monsieur.

– L'ennemi à l'intérieur même de la Maison Blanche ! se résigna le Président. Qui l'aurait cru ?

Jonathan Shapmond prit congé du chef d'état et alla débarrasser la Maison Blanche de ses gardiens, plaçant leur chef sous les verrous et le remplaça par l'un des siens.

Il en était ainsi à travers le monde où hommes de pouvoir, conseillers présidentiels, généraux, politiciens, chefs d'entreprises, hommes de Dieu, après une brève disparition, étaient revenus répandre la zizanie. Beaucoup d'hommes de véritable valeur prenaient ainsi le chemin sombre des cachots... d'autres, jugés plus dangereux, rencontraient une manière plus expéditive.

Ce fut le cas de Shirley : des ordres furent transmis dans ce sens à toutes les instances gouvernementales afin qu'elle soit mise définitivement hors circuit. Ses ex-collaborateurs reçurent les ordres sur leurs téléscribes et, malgré leur étonnement, voyant la signature en bas du document, finirent par croire à la trahison de cette dernière. Et, comme leur Président avant eux, plainquirent ce père qui avait à prendre une telle décision, sûrement justifiée. Ils épluchèrent le dossier de leur ex-chef, trouvèrent une zone d'ombre concernant une prétendue

disparition dans la cave d'une maison au centre de Greenwich Village, et ils envoyèrent des forces armées la cueillir, elle et tous ses complices...

Caché derrière les rideaux de sa fenêtre, Herbie observait toujours la maison de ses voisins et ses nouveaux occupants. Il les vit soudain s'agiter, miaulant, sautant de façon farfelue, et comprit que ses ennuis ne faisaient que commencer.

Il était loin de savoir à quel point.

Les nouveaux occupants

Loin des cauchemars qui se déroulaient dans leurs mondes respectifs, plongés dans une dimension parallèle qui leur était commune, un no man's land où le songe trônait en maître, Peter et Shirley émergèrent de la douceur de leur sommeil pour être confrontés à une dure réalité : la nuit qu'ils venaient de passer dans un même lit était une erreur à ne jamais recommencer.

La fatigue leur avait fait perdre de vue la distance qui séparait leurs deux mondes et celle qu'ils devaient garder l'un envers l'autre. Ouvrant les yeux presque simultanément, le couple d'une nuit s'extirpa hors des draps, et la vérité fit disparaître leurs rêves cotonneux. Se fuyant honteusement dans le regard de l'autre, sans un seul mot et d'un commun accord, ils décidèrent d'effacer cet égarement de leurs souvenirs ; ils quittèrent leur chambre se jurant de ne jamais l'évoquer.

C'était sans compter sur les regards entendus qu'ils durent aussitôt affronter dans la foule qui les attendait, les hommes de Shirley sagement assis dans le séjour, sans parler du peuple de la quatrième dimension présent dans les lieux les regardant avec tendresse.

– Petite cachottière, glissa malicieusement Thomas.

Il alla à la rencontre de Shirley, et la serra affectueusement dans les bras.

– Mais, je... protesta Shirley.

– Toutes mes félicitations, lancèrent simultanément une dizaine d'hommes.

– C'est pour quand ? s'enquit l'un d'eux.

– Moi je m'occupe de ton cas, mon grand ! lança Otis à l'adresse de Peter. Il n'y a pas de mariage sans un bon enterrement... et l'enterrement, c'est la spécialité de bibi. C'est moi qui te le dis mon gars, après une tournée des grands ducs faites par mes soins, la vie de garçon, c'est bien du passé... C'est moi qui te le dis.

– Otis ! gronda Shirley.

– T'inquiète ! fit Otis. Pas de stripteaseuses au programme. Juré !

– Earvin ! gronda Peter à son tour. Qu'est-ce que c'est que cette mascarade ?

– Je n'ai rien à voir avec tout ça ! se défendit Earvin. Ils ont forcé ma porte et ils se sont installés.

– Je parle du mariage, hurla Peter.

– Excuse-moi, mon grand ! fit Earvin en baissant honteusement la tête. Je ne pensais pas que c'était un secret.

– Mais, il n'y a aucun secret ! hurla Shirley à son tour.

– C’était un secret ? demanda Thomas. Désolé ma grande, si je l’avais su, j’aurais...

– T’aurais rien du tout, rétorqua Peter. Puisqu’il n’y a rien de... Il n’y a rien !

– Rien... renchérit Shirley.

– Rien ! confirma Thomas, faisant mine de s’en persuader.

– Rien ! répétèrent tous les hommes présents.

“Rien ?” s’inquiétèrent les Gorcks de leur côté.

– Rien ! répéta Earvin avant de porter son index à sa bouche signifiant qu’il garderait désormais le secret.

Tous se turent soudainement en souriant bêtement, ce qui fit fulminer de rage Peter et Shirley. Soudain le bruit d’une clef qui glissait dans la serrure dévia l’attention de tous vers le nouvel intrus. La porte s’ouvrit et Willy apparut sur le seuil.

– Earvin, c’est moi ! fit Willy en se baissant pour ramasser deux gros sacs de courses qu’il avait posés sur le sol pour ouvrir la porte. Et les mariés ? Ils dorment toujours ?

Il ne vit pas les mariés qui le regardaient d’un œil torve, ainsi que leur foule d’invités qui lui reprochait son manque de discrétion.

– Oups ! fit-il en remarquant tous les regards braqués sur lui. Je vois que vous avez commencé la fête sans moi et...

Il n’eut pas le temps de terminer sa phrase, Earvin se rua vers lui et le tira de côté, manquant de l’étendre avec ses provisions....

– Comment ça un secret ? s’étonna Willy, suite au marmonnement d’Earvin.

Il baissa la voix à son tour, terminant ses interrogations par un long chuchotis.

– Bon ! fit Peter excédé. Je vous laisse entre vous. Shirley, je te vois tout à l’heure au...

Il s’interrompit en voyant tous les hommes présents détourner leurs regards d’une manière peu naturelle, tout en tendant l’oreille d’une manière qui l’était moins encore.

– Je te retrouverai, corrigea-t-il, avant de disparaître sous l’effet de son laser.

“Alors ?” entendit-il aussitôt dans sa tête.

Il regarda autour de lui et vit la presque totalité de son peuple l’entourant dans l’espace confiné de la pièce. “Cachottier !” lui reprocha Gruns. “Vous allez avoir des bébés ?” demanda Brak. “Combien ?” demanda un autre, avant que les enchères commencent : “2... 5... 19... 8991...”

– Stop ! hurla Peter. Je peux savoir ce que vous faites tous là ?

– Hum...

– Euh...

– ...

– Aïe !

– Allez, on rentre à la maison. À vos déguisements... marche !

Ils sautèrent aussitôt dans leurs peaux de félins et sortirent derrière Peter dans le jardin.

De l'autre côté de la rue, Herbie, après avoir entendu et vu la vieille fourgonnette tourner au coin de la rue et son occupant rentrer dans la maison les bras chargés, avait repéré une multitude de soldats débouler de toutes parts et d'une manière furtive. Il les observa attentivement afin de vérifier que ces derniers n'étaient pas les démons promis par son maître et, ne leur trouvant ni queues fourchues ni cornes, crut que ces derniers faisaient encore partie de la bande de Shirley. Ils avaient les mêmes treillis noirs que ceux dans la demeure, les mêmes bottes montantes avec des protections pour les tibias, genouillères, coudières, gilets pare-balles, des casques avec des lunettes de visées, le tout sombrement assorti aux visages fermes et décidés, avançant derrière leurs armes, prêts à presser la gâchette à tout moment.

Soudain, quand ces hommes n'étaient plus qu'à quelques mètres de la maison, l'encerclant de toutes parts, deux événements survinrent simultanément : Peter et ses chatons sortirent de la maison, alors qu'une trentaine de véhicules tous-terrains, transportant une troupe d'hommes armés apparurent au coin de la rue, fonçaient droit vers cette même maison qui semblait d'un coup le centre d'intérêt de tous les hommes en armes que comptait le pays. Herbie remarqua que les nouveaux arrivants ne portaient aucun attirail superflu, aucun signe officiel, c'étaient des civils qui n'avaient rien de commun avec ceux qui occupaient déjà le terrain, ni genouillères, ni coudières, dépourvus de ces déplacements furtifs qui permettaient de surprendre l'ennemi en l'encerclant en silence. Ils arrivaient comme des cow-boys allant au bowling du coin, faisant rugir leurs grosses cylindrées comme si le bruit rajoutait à leur puissance. Même leurs armes étaient plus grossières, choisies plus pour leur taille que pour leur efficacité. Herbie ne s'y connaissait pourtant pas en matière d'armes, mais il savait faire la différence entre un vulgaire fusil à pompe que l'on trouve au supermarché du coin et une arme de guerre digne de ce nom. Il avait vu tous les *Rambo* aussi bien au cinéma que sur son écran géant et avait même le coffret collector réunissant les trois films avec un bonus, making of.... Ces hommes n'avaient rien en commun avec les premiers ; Herbie finit par voir leurs visages de près et, bien que ces derniers n'avaient ni cornes, ni queue fourchue apparente, il se persuada qu'il s'agissait bien des démons de son maître. Surtout, leurs véhicules ne semblaient pas de ce monde, ils passèrent à travers un soldat de l'autre camp qui traversait la rue et les véhicules sans les remarquer.

En sortant dans le jardin avec les siens, Peter avait l'esprit ailleurs,

sûrement encore plongé dans les souvenirs de sa nuit. Il ne remarqua pas les ombres furtives des soldats qui l'entouraient pourtant, à l'inverse des Gorcks qui les aperçurent aussitôt, souriant de toutes leurs dents croyant assister à un nouveau jeu, comme ceux auxquels Peter les avait habitués depuis quelques temps. Ils rirent quand ils virent que les joueurs qui les entouraient n'avaient aucun talent en matière de déguisement. Les branches que ces derniers avaient choisies pour camoufler les sommets de leurs têtes se mariaient mal avec les buissons du jardin.

“On ne met pas de l'Acuba dans un milieu de Golden King”, pensa Gruns très fort afin d'attirer l'attention de Peter.

“Ne parlons même pas du noir en pleine après-midi”, lança Brak à son tour, *“c'est grossier. Du vert Kaki avec des taches claires aurait été plus adéquat”*.

“Ne parlons même pas de leurs armes”, lança Duxch avant de rajouter, pour démontrer qu'il avait bien retenu la leçon suite à sa défaite face à Otwek et ses cadeaux de Noël, *“c'est aussi brillant qu'un arbre de Noël !....”*

“Avec une meilleure mise en scène”, fit Otwek provoquant Duxch, *“tu serais tombé dans le panneau !”*

“Hey !” fit Duxch sortant de ses gonds et de sa peau de félin. *“Tu appelles un traîneau du père Noël une bonne mise en scène toi ?...”*

– Hey ! fit Peter en voyant Duxch quitter son déguisement. Qu'est-ce qui se passe ici ?

– Il prétend que je me serais fait avoir par un déguisement aussi nul, hurla Duxch.

– Et comment !... fit Otwek, provocateur. Même s'ils avaient des Hibiscus sur la tête t'aurais rien vu !... Na...

– Quels Hibiscus ? quelles têtes ? de quoi parlez-vous au ?... demanda Peter avant de voir à son tour les ombres qui les cernaient. Mais qu'est-ce que ?...

Il entendit le rugissement de plusieurs véhicules arriver du bout de la rue. En une fraction de seconde, il récupéra tous ses esprits. Le souvenir de la nuit quitta ses pensées. Ses yeux étudièrent les alentours, ses oreilles écoutèrent au loin, tous ses sens en éveil analysèrent la situation rapidement. Les buissons bougeaient, les soldats ne le voyaient donc pas. Le rugissement s'approchait, de grosses cylindrées à coup sûr. Rien ne laissait croire qu'ils puissent évoluer dans la quatrième dimension, pourtant, Peter le devina.

Les soldats continuaient à avancer d'une manière furtive, ce qui allait mal avec le boucan ambiant ; ils ne l'entendaient donc pas. Aucun voisin n'était apparu à la fenêtre ou au pas de sa porte, excepté son plus proche voisin. Ce dernier était à sa fenêtre, regardant par une fente ouverte de ses rideaux. Peter l'observa attentivement, aucun doute, il regardait en direction des véhicules. Il pensa alors qu'il s'était trompé, que le boucan

des voitures se trouvait hors de la quatrième dimension, quand soudain, il vit Herbie regarder en sa direction ; les tous-terrains arrivaient vers l'entrée de la maison, et Peter vit les yeux écarquillés de terreur de son voisin. Leurs regards se croisèrent et Herbie se cacha, sans provoquer la moindre vague à ses rideaux.

– Tous à l'intérieur ! hurla Peter en fonçant le premier vers sa maison. Et baisser la tête. À peine eut-il terminé sa phrase que les passagers à l'arrière du premier véhicule à faire son apparition, un Pick-up, une demi-douzaine d'hommes armés, ouvrirent le feu dans leur direction.

Les chats se ruèrent dans la maison, plongeant à travers toutes les fenêtres et la porte principale, Peter derrière eux. Les balles passèrent à leur tour à travers tous les matériaux de la maison sans endommager ni vitre ni bois ni toucher leurs cibles, trop agiles qui disparurent derrière l'opacité de ses murs en pierre.

Les soldats planqués dans le jardin, évidemment, n'entendirent pas les coups de feu, encore moins le fracas, cependant, certains virent des impacts apparaître sur la pierre, comme résultant de tirs d'armes silencieuses et se crurent repérés par un ou plusieurs snipers.

Ils ouvrirent le feu à leur tour.

Après la disparition de Peter, Shirley avait repris ses hommes en main, effaçant les sourires entendus en leur imposant un des longs briefings dont elle avait le secret. Elle était loin de se douter qu'elle était, depuis quelques heures, l'ennemi numéro un de l'humanité, comme les journaux de l'après-midi l'appelaient désormais, suite à quelque indiscretion d'un membre du FBI, qui balança tout sur sa trahison ; un coup de son "père" pour la discréditer et semer la discorde. Elle était loin de se douter que les hommes qu'elle dirigeait encore le matin même étaient tout autour de la maison, avec l'ordre de l'éliminer. Elle n'entendit pas les premiers tirs dirigés contre Peter et les Gorcks, mais, comme les soldats au dehors, elle vit les impacts moucher les murs autour d'elle et crut aussi à des armes silencieuses.

Peter passait encore à travers la porte qu'elle et ses hommes, l'arme à la main, répliquaient.

Le staccato des armes automatiques envahit soudain tout le quartier. Les hommes d'Orbisson crurent être visés, s'extirpèrent de leurs véhicules et sans savoir qu'ils ne risquaient rien face aux balles de l'autre monde, se mirent à l'abri de leurs bolides, et répliquèrent à leur tour. Mais leurs balles n'avaient d'effet que sur la pierre et étaient invisibles aux deux camps qui se livraient désormais bataille.

Peter, après avoir mis les siens à l'abri de la cave, rejoignit Shirley et ses hommes. Il étudia la situation pour sortir tout le monde de ce dangereux micmac, et observa attentivement les soldats d'un côté et les

hommes en civil de l'autre. Il sut qu'il s'agissait de deux forces distinctes, qui n'avaient de commun que de les attaquer. Il eut en tête ce voisin qui avait accès à leur monde... il lui fallait tirer cela au clair. En attendant, il usa d'une vieille tactique de diversion qui avait fait ses preuves à Central Park contre l'ennemi d'alors et stoppa le feu nourri face auquel Shirley et ses hommes ne semblaient plus pouvoir tenir. Choisisant minutieusement ces cibles, il visa avec son laser des hommes des deux camps, tira à plusieurs reprises et inversa l'état des uns et des autres.

Les deux forces armées se confrontèrent alors dans les deux mondes, épargnant ainsi les habitants de la maison pendant un certain temps.

De leur côté, Shirley et ses hommes virent des soldats disparaître et des civils armés apparaître devant leurs yeux et comprirent aussitôt que Peter était passé à l'action.

– Peter ? fit Shirley.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? demanda le capitaine Basley. D'où sortent ces singes-là ?

– Je n'en sais rien, répondit Peter en apparaissant à ses côtés. Il y a aussi quelque chose de pas très clair, dans la maison en face.

– Chez Herbie ? demanda Earvin en se relevant au milieu de ses casseroles. C'est un gentil petit garçon qui ne ferait pas de mal à une mouche.

– Je sais ! dit Peter se rappelant très bien du gentil petit garçon en question qui, il y a quelque temps encore, voulait les faire expulser de la maison avec toute une association de voisins. Le problème est qu'il sait ce qui se passe ici.

– Normal, avec tous le boucan... défendit Earvin.

– Dans la quatrième dimension ! précisa Peter. Je dois aller voir ce qui se trame chez lui. En attendant, il faut se tirer d'ici....

– Comment ? demanda Shirley.

– On n'a qu'à passer de l'autre côté, suggéra Thomas.

– Il y en a une bonne centaine de ces choses, dit Peter en parlant des hommes en civil, tout en dématérialisant quelques soldats qui les avaient repris pour cible. Il y en a sûrement encore d'autres ailleurs, c'est trop risqué.

– On peut se défendre, protesta Thomas.

– Oui, mais *eux* pas ! répondit Peter.

– Qui ? demanda Shirley.

Peter ne répondit pas.

– Ils sont là ? s'inquiéta Shirley, comprenant que les Gorcks étaient présents.

– Mais qu'est-ce qu'ils fichent ici bon Dieu, hurla Thomas, comprenant à son tour.

– Qui ? demanda Otis.

- Quoi ? demanda Marvin.
- Il faut les sortir de là au plus vite ! dit Shirley ignorant les interrogations de ses deux hommes.
- Trop tard, fit Thomas, en faisant remarquer le bruit de plusieurs hélicoptères qui approchaient.
- On est foutu ! fit Shirley.
- J’ai tout prévu ! annonça Earvin debout au milieu du séjour, l’air plus hagard que jamais.

Tout le monde se tourna vers lui.

- Il suffit d’aller à la cave, annonça-t-il.

Une balle le frôla de près avant d’aller se loger dans un mur derrière lui. Peter plongea dans sa direction et le mit au sol. Shirley hocha la tête, désolée pour cet homme de science qui avait décidément perdu la tête.

- Il y a un passage secret qui mène vers la maison des Grayson ! annonça Earvin en tentant désespérément de se débarrasser des bras de son frère qui le maintenait fermement au sol.

Peter, connaissant mieux que quiconque la maison de ses parents, savait qu’un tel passage n’avait jamais existé. Il fit signe à Shirley que son frère délirait, coupant la lueur d’espoir qui illumina brièvement ses jolis yeux.

- Il dit vrai ! cria Willy, en s’extirpant de derrière le canapé où il avait trouvé refuge. Il l’a fait construire au cas où il serait attaqué par des néo-Libits qui voudraient lui soutirer le secret de la quatrième dimension. Il a fait creuser un tunnel qui arrive dans le sous-sol des voisins.

- C’est vrai ça ? demanda Peter en aidant son frère à se relever.

- J’ai juré qu’on ne m’aurait pas deux fois, confirma Earvin.

- Je t’adore, fit Peter en serrant de nouveau son frère dans les bras, affectueusement cette fois-ci.

Earvin s’était laissé aller à cette marque d’affection de la part de son frère et maudit les haut-parleurs qui se mirent à hurler à l’extérieur coupant l’étreinte :

- Ici, l’armée des Etats-Unis, lança l’un des occupants d’un hélicoptère. Mademoiselle Shapmond, vous êtes cernée. Vous avez deux minutes pour déposer vos armes et sortir avec vos hommes, les bras en l’air. Après ça, nous serons obligés d’user de gros moyens. Je ne répéterai pas... fit la voix, avant de reprendre tout mot pour mot une seconde fois...

- L’armée des Etats-Unis ? s’étonna Shirley. Mais c’est une farce ! ?

- Pourtant, fit Thomas en risquant un coup d’œil au dehors, c’est bien des hélicos de l’armée, et je peux te dire qu’ils ont du matos... et du lourd.

- Mais qu’est-ce que ça veut dire ? s’inquiéta Shirley.

- Pas le temps de le savoir ! dit Peter en se dirigeant vers la cave avec son frère. On fiche le camp tout de suite.

- Et les ?... fit Thomas, parlant des Gorcks.
- Ils sont en bas ! annonça Peter.
- Mais qui bon sang ? demanda Otis.
- Je n’aime pas cette cave ! dit Marvin, en voyant Shirley descendre, se rappelant que la dernière fois qu’il l’avait vue faire, la maison entière s’était embrasée. Mais j’aimerais bien savoir c’est quoi ce “Les”...

Quelques secondes plus tard, une fois que Peter eut vérifié l’existence du tunnel menant à la maison voisine, il transféra tout le petit monde dans la quatrième dimension afin de l’emprunter tous ensemble. Ainsi, Marvin et Otis purent admirer à loisir ces fameux “Les” dont tout le monde parlait.

– Des chats ? s’étonna Otis en voyant toute une meute de félins qui apparurent soudainement devant ses yeux, et tout le monde qui s’extasiait de leur présence. C’est original !

– Ah, hurla Marvin en voyant les quadrupèdes. Des chats... Ah... Ah.... Je suis allergique... Ah... je ne peux pas rester là.... fit-il en se précipitant vers la sortie.

Peter demanda à son peuple de reprendre leur vraie apparence et Marvin s’arrêta net en voyant les chats se dresser sur leurs pattes arrière, leurs poils disparaître, leur corps s’épaissir, leur queue fondre, leurs oreilles s’arrondir en glissant du sommet de leurs têtes qui perdirent toute expression animale, révélant des visages qui n’avaient cependant rien d’humain. Il assista sans broncher à la métamorphose, vit les moustaches disparaître en dernier, avant de perdre sa peur d’une éventuelle allergie et du coup ses propres esprits. Il tomba sans connaissance dans les bras d’Otis. Ce dernier, malgré la paralysie générale de ses membres et une soudaine envie de dormir, résista, se refusant à tout signe extérieur de faiblesse en présence de sa chef.

– Hum, fit-il tentant de retrouver sa voix. Heu... Bonjour...

– Hello ! saluèrent les Gorcks.

– Original ! confirma Otis, ne sachant pas quoi dire.

– Plus tard les salamalecs, s’impatiente Peter en voyant tout le monde tomber dans les bras les uns des autres. On y va ! Ce n’est pas trop large, on passe un par un... Vite !

Ils se ruèrent vers le mur derrière la bibliothèque et empruntèrent le passage. Otis tenta de passer à son tour, les bras chargés par le corps inerte de son collègue, mais le passage étant déjà trop étroit pour sa propre corpulence, Peter demanda à un Gorck de se charger de son fardeau. Otis vit la petite créature le débarrasser de sa charge comme d’un simple paquet de lessive, le poser sur l’une de ses épaules et passer dans le tunnel en courant. Shirley lui tapa amicalement sur l’épaule et l’invita à passer.

– Après vous chef, fit Otis tentant de démontrer la maîtrise de ses

esprits.

– On y va ! hurla Peter. Le temps presse.

Les ordres étaient clairs : effacer définitivement tous les éléments, l'ultimatum arrivait à sa fin, les soldats s'apprêtaient à les exécuter à la lettre. L'hélico de tête se mit en position de tir, et les soldats au sol s'éloignèrent de la maison. Le commandant des opérations, respectant scrupuleusement le temps imparti aux traîtres pour se rendre, regardait l'aiguille des secondes sur sa montre. À l'heure dite, il leva la main droite comme pour donner le départ d'une course automobile : il l'abassa d'un coup, donnant le feu vert à son artilleur pour tout effacer. Celui-ci appuya sur un simple bouton, commandant à l'une des nombreuses fusées qui ornaient les deux côtés de l'engin de partir détruire la maison de fond en comble. La chose partit, toucha sa cible, et la traversa de part en part ouvrant un trou béant en son centre, mais la maison ne s'écroula pas.

L'artilleur fut abasourdi, loin de savoir que la maison fut reconstruite par l'un de ses occupants avec des matériaux plus solides qu'à l'accoutumée, utilisant les murs métalliques qui la séparaient jadis en deux parties égales. Il fallut cinq fusées supplémentaires à l'artilleur pour en venir à bout, et deux de plus pour détruire ses fondations, ce qui permit aux occupants de la maison de traverser le tunnel et de se mettre à l'abri, valant à ce frère si prévoyant un regard de reconnaissance de la part de son cadet et la promesse d'une future accolade.

En attendant, ils assistèrent impuissants à la destruction de leur demeure familiale. Des larmes brillèrent dans les yeux de Peter en voyant ce lieu dans lequel gisaient ses souvenirs d'enfance. Il n'avait désormais plus rien qui le retenait à ce monde, du moins le pensait-il à cet instant. Il était en effet loin de se douter de l'ampleur de la prévoyance de son aîné, qui, dans le but d'assurer l'avenir de la descendance des Brinks, avait acquis la demeure qui les abritait à présent, et ce, pour une bouchée de pain aux Grayson, ses ex-propriétaires, heureux de quitter le quartier et surtout son voisinage. Un cadeau de noces qu'Earvin, après avoir meublé les lieux afin d'accueillir ses nouveaux habitants, voulait garder secret jusqu'au jour J, attendant avec impatience de révéler la plaque soigneusement cachée qui porterait le nom des heureux nouveaux propriétaires : Mr & Mrs Peter Brinks.

Assistant au spectacle des premières loges, Herbie vit les flammes se dissiper autour de la demeure de ses voisins et une fosse fumante la remplacer. Il fut soudain abattu d'avoir été la cause de ce désastre et de la disparition des deux frères qu'il connaissait depuis longtemps déjà. Des illuminés, certes, mais il avait désormais des doutes quant à leur prétendue alliance à un quelconque niveau souterrain. Bien qu'il ait pu

voir ces drôles de félins et leur étrange comportement, et après avoir croisé le regard étonné et vide de toute animosité de leur chef, Herbie se demandait s'ils étaient vraiment des gnomes assoiffés de sang ; pas en comparaison de la démonstration des hommes en la matière.

Il n'avait vu aucune créature malfaisante fondre sur les hommes qui les attaquaient, encore moins sur les diables de son maître dont il vit une grande partie tomber sous les balles des soldats, et une autre ficher le camp en abandonnant les blessés à leur triste sort, mais il ne s'attendait pas à voir des actes de solidarité ou de noblesse chez des diables. En revanche, il fut profondément choqué de voir des soldats américains achever ces mêmes blessés, au lieu de les faire prisonniers, et faire du quartier un véritable champ de bataille, abattant ses voisins sans aucune forme de procès.

Herbie eut alors des doutes sur l'appartenance de ces hommes en noirs au drapeau de son pays, et sur celle des autres à une quelconque forme démoniaque.

À ce stade de ses réflexions, pensant aux pouvoirs du maître, Herbie s'interrogeait sur leur étendue, leur existence même. Il avait vu ses hommes se battre avec des armes après tout conventionnelles, et même obsolètes ; ni magie, ni sortilège ou simple malédiction. Ils tombaient sur le champ de bataille, sans même se transformer en zombies ou chauves-souris : de simples mortels. Pourquoi en serait-il autrement de leur maître ? pourquoi celui-ci avait-il besoin d'un simple comptable pour surveiller un savant, un aventurier et ses chatons ? N'avait-il donc point d'être plus adéquat pour une telle mission ? un diabolotin plus averti, plus malin que sa petite personne ?

Et pourquoi lui-même servait-il une entité venue des enfers ? Il n'était pas particulièrement croyant, encore moins un assidu des messes du dimanche, mais il aspirait tout de même à une retraite paisible, plus dans un paradis céleste qu'un pandémonium sûrement surpeuplé. Il était baptisé, avait fait sa première communion et sa confirmation après tout ; cela n'aurait-il pas dû lui épargner cette mauvaise rencontre ? Et si son prétendu maître n'était qu'un charlatan ?

Soudain, comme pour répondre à ses interrogations, un rayon bleu partit du rez-de-chaussée de sa propre maison, toucha un par un les soldats précédemment envoyés par Peter dans la quatrième dimension et inversa leur état. Ces derniers, s'étant rendu compte de leur état fantomatique, traînaient sans but dans la rue, passant à travers leurs collègues qui ne les voyaient plus, croyant qu'ils étaient morts, errant dans l'au-delà. Herbie vit leurs collègues sursauter à leur apparition soudaine et s'apprêter à en faire des fantômes pour de bon ; il comprit que ce rayon était responsable du passage d'un monde à l'autre. Il descendit alors les marches menant vers l'étage inférieur sur la pointe des pieds et jeta un coup d'œil dans son séjour afin de connaître l'origine

de ce rayon. Il vit deux hommes qu'il ne connaissait ni d'Eve ni d'Adam observer l'extérieur par la vitre de sa porte-fenêtre. Il tendit l'oreille et écouta leur conversation.

– On les a sous-estimés, dit Orbisson en rangeant son laser.

– Je ne pouvais pas savoir que l'on aurait affaire à toute une armée, répondit Mario. Ceux-là n'étaient pas au programme. D'ailleurs, ils s'en sont chargés pour nous. Ce qui compte, c'est qu'ils ne sont plus de ce monde... ni de l'autre non plus.

– Contacte les autres et demande-leur d'ouvrir l'œil tout de même. Ils s'en sont déjà sortis une fois, je ne voudrais pas les rater si c'était encore le cas.

– Je ne vois pas comment, il n'y a plus rien. Mais bon, vaut mieux être certain.

– Je descends à la cave, voir l'autre idiot. Je ne peux pas le laisser derrière. Je l'efface et j'arrive.

– C'est mon boulot ça !

– Je veux avoir quelques précisions sur ce qu'il a vu dans la maison, histoire de s'assurer qu'ils y étaient tous.

– N'oubliez pas qu'il est de ce monde, et qu'il peut vous voir.

– Tu as raison ! J'ai failli oublier, fit Orbisson.

Il prit son téléphone à la main et composa le code attribué à son esclave local.

– M'entends-tu, homme ? fit-il de sa voix d'outre tombe.

Sa voix résonna dans les haut-parleurs planqués dans la cave. Herbie comprit l'entourloupe. Furieux de s'être laissé avoir, il aurait voulu bondir sur cet homme et le ruer de coups. N'ayant pas sa batte à portée de main, il opta pour une solution plus appropriée pour sauver sa peau et chercha le moyen de fuir. Cependant les deux hommes lui coupaient toute retraite, l'un d'eux bloquant l'accès vers la porte principale, et son pseudo maître, s'il ne descendait pas vers la cave, lui bloquait l'accès vers la porte de la cuisine. Il entendit la voix dans les haut-parleurs répéter la même question, se rappela de l'amulette qu'il portait autour du cou qui, outre le protéger des gnomes, lui permettait de contacter l'homme. Il la frotta à cinq reprises afin de la mettre en marche et chuchota : "Oui maître, je suis là !".

– Ferme tes yeux, homme, lui répondit le maître. Je vais te libérer de ton sortilège. Surtout ne les ouvre pas pendant ton transfert, sinon tu erreras dans les ténèbres pour l'éternité. M'entends-tu, homme ?

– Oui, maître ! À vos ordres, maître ! Mes yeux sont fermés, chuchota de nouveau Herbie.

Il vit l'homme descendre vers la cave et prit la direction de la cuisine, pendant que Mario, observant toujours ce qui se passait à l'extérieur, donnait ses instructions à ses hommes par radio : "Fouillez partout, et

ouvrez l'œil !...".

"Sûrement de pauvres diables qui pensaient avoir affaire à une quelconque entité", pensa Herbie en sortant par la porte de la cuisine.

Un énorme cordon de sécurité ne tarda pas à boucler tout le périmètre du quartier, grouillant de tout ce que la ville comptait en agents de toutes sortes. Le FBI, tentant de redorer son blason fut le plus actif à rechercher d'éventuels rescapés de "l'Opération Lavage" confiée malheureusement à l'armée, les privant de s'occuper du linge sale à laver en famille. Ils fouillèrent les décombres minutieusement à la recherche du moindre survivant afin de l'éliminer de leurs propres mains et prétendre à une part essentielle de l'opération, donnant à leur intervention un nom tout à fait adéquat : "Opération Essorage". D'autres agences ayant été personnellement touchées par la trahison de Shirley, comme le poste de police local qui tentait d'effacer le fait qu'il fut à l'origine de sa formation ainsi que de celle de deux de ces complices, s'étaient toutes mises en devoir de donner des noms tout aussi poétiques à leur propre action.

Le père de la pauvre accusée, dans une conférence de presse qui avait lieu simultanément à ces recherches, se faisait une virginité politique, attendrissant l'opinion publique sur son triste sort de père indigné : "Dieu l'a voulu ainsi, qu'Il pardonne aussi à ceux qui ne vont pas tarder à la rejoindre", dit-il déclarant la guerre aux hommes, et à leur Dieu.

Le clone Shapmond montrait la voie, l'offensive Xilf était lancée. Sur la planète entière, sous couvert d'une quelconque juste cause, des hommes et des femmes reniaient leurs proches, les condamnant parfois aux pires supplices. C'était le cas dans tous les domaines. Les extrémistes de tous bords furent les premiers à déclarer les hostilités, leurs chefs de guerre n'eurent besoin d'aucun encouragement pour cracher ouvertement leur haine contre leurs ennemis. Ainsi, les milieux religieux, pour le plus grand bonheur des Xilfs, n'eurent aucune difficulté à les monter les uns contre les autres. L'envahisseur pouvait d'ores et déjà prétendre avoir conquis la planète, à force de zizanie semée.

Cependant, en apprentis généticiens affairés, les dirigeants de cette invasion interne étaient loin de se douter du grain de sable qu'ils avaient eux-mêmes introduit dans les rouages de cette grande manipulation. Sous l'apparence d'un chef indien, le grain de sable en question arpentait le gazon de Central Park à la recherche d'un lieu où, dans la partie accessible des souvenirs de son original, se dressait la citée suspendue de son peuple. Trombs bis, du fait de la hâte à l'origine de sa conception, n'avait acquis qu'une infime partie des souvenirs de son prototype. Ceux-ci étant en grande partie codés en langage Gorck, sans que cette

langue ne lui fut inculquée. Le double n'avait accès qu'à la partie imagée, sans pouvoir leur donner un sens précis. De ce fait, pour les avoir vus dans son fichier souvenir, il attribuait les différences physiques des habitants de la cité invisible à ceux de leurs contemporains, au fait de leur origine indienne, et ce, alors qu'ils n'avaient pas à proprement parler une peau rouge. Leur aspect n'avait rien de commun avec celui, humain, dont il fut affublé, mais qu'il pensait pouvoir quitter à tout moment, croyant également que ce don à la métamorphose était propre à sa tribu. Ainsi, pour une raison inconnue, comme si la volonté de son double lui eût transmis d'une quelconque manière, sûrement instinctive, la nécessité de garder son apparence dans l'état, Trombs bis gardait celle de chef indien afin de passer incognito aux autres races terrestres, croyant que ceci faisait partie des us et coutumes locaux. Cette lacune dans ses informations sur le sujet, ajoutée à sa conception génétique hasardeuse, eut sur la partie Xilf de son être des effets pour le moins inattendus, faisant de lui le seul de son espèce à agir instinctivement et de son propre chef.

Ainsi, le clone répondant au matricule CH821 déambulait dans le parc New-yorkais affichant son costume de parade, ses plumes multicolores et sa différence aux yeux stupéfaits des autres tribus locales avec un sentiment de fierté étonnant pour un Xilf.

Une voiture de police tourna au coin d'un sentier, à son bord, les agents Boyd et Sanchez patrouillaient dans le parc à la recherche d'individus louches à interpeller. Depuis leur drôle de rencontre avec des soldats invisibles qui les avaient mitraillés quelques mois plus tôt, les deux policiers se méfiaient de toute personne portant un quelconque uniforme autre que celui de la police locale. Ils virent l'indien accoutré dans son drôle de costume bariolé, son visage peinturluré et, ne connaissant pas le code des couleurs indiennes, allèrent à sa rencontre afin de vérifier qu'elles n'annonçaient pas une déclaration de guerre.

– Hé, vous là ! fit l'agent Boyd en descendant de son véhicule.

CH821 s'arrêta net et regarda les deux policiers qui lui faisaient face en souriant. Il les vit porter leur main à leur arme, tout en exhibant un drôle de bâton noir que l'un des deux lui flanqua dans les côtes. "Hug" !... fit CH821 en signe de paix, levant la main droite d'un salut purement tribal.

– Qu'est-ce que vous faites ici ? s'enquit l'agent Boyd en regardant son interlocuteur avec suspicion.

– ...

– Il y a un bal costumé dans le coin ? demanda l'agent Sanchez.

CH821 regarda autour de lui à la recherche de la fête annoncée.

– Tu parles notre langue ? demanda Boyd.

CH821 hocha la tête en souriant de plus belle.

– C’est quoi ce costume ? Et ça ?... demanda le policier en montrant le tomahawk glissé dans la ceinture de l’indien. C’est un vrai ?

CH821 hocha la tête à nouveau, portant sa main à sa ceinture afin de vérifier que l’instrument était toujours à sa place. Encore une fois, il agit d’une manière instinctive sans savoir à quoi servait la chose, mais il ne comptait la perdre sous aucun prétexte.

– Hé ! fit Boyd en faisant un pas en arrière, tout en renforçant sa prise sur la crosse de son arme d’une manière menaçante. Pas de blagues, mon garçon. Sort ça doucement, pose-le à terre et un pas en arrière.

CH821 refusa d’obtempérer. Il saisit le manche de son tomahawk d’une manière tout aussi menaçante que le policier, courba le dos et recula d’un pas comme pour mieux bondir sur son adversaire.

– Qu’est-ce qu’il nous fait là ? demanda Sanchez à son collègue, l’arme à la main. C’est une caméra cachée où quoi ?

– Lâchez ça tout de suite, fit Boyd en menaçant l’indien de son arme. Je ne me répéterai pas !

– *Na wsix undiq clumbats touche wigno tzashtibwiwiww tomahawk mio...* fit CH821.

Il avait usé de toutes les langues de son répertoire, mélangeant tous les accents.

– Précieux ! ajouta-t-il en tournant autour des deux policiers le torse penché en avant, l’oreille gauche pointée vers eux comme si elle détectait leurs mouvements mieux que ses yeux, occupés quant à eux à lorgner le sol et le ciel simultanément, plus menaçants que jamais.

– Précieux ou pas, tu vas me lâcher ça illico avant que ça tourne au vinaigre, mon gars ! menaça Boyd en se déplaçant afin de rester face à l’oreille de son interlocuteur.

Sanchez fit de même de son côté, tentant quant à lui de suivre les regards divergents du suspect.

Ainsi, l’apache et les deux yankees s’affrontèrent un moment, tournant les uns autour de l’autre dans une chorégraphie digne d’un bon western, attirant autour d’eux une foule de curieux, autant dans le monde des hommes que celui nouvellement acquis par les mafieux d’Orbisson qui, solidarité anti-policière oblige, prenaient le parti de l’indien.

– Il n’a pas froid aux yeux ! constata Fat’Mo. Casse leur le crâne avec ton marteau, fit-il encourageant le peau-rouge.

– Il a aucune chance contre deux Smith & Weston, fit l’un de ces hommes. J’lui aurais bien donné un coup d’main à l’apache, rajouta-t-il, pointant son arme sur la tête de l’un des policiers en faisant mine de tirer : “Bang” !

Soudain, comme par écho à la fausse détonation du mafieux, un horrible cri paralysa les deux policiers et leurs spectateurs :

– GERO... hurla CH821 en lançant une attaque-éclair contre ses assaillants, les ruant d’une bonne demi-douzaine de coups de tomahawk

chacun, avant de disparaître quelque part au fond du parc, avant même qu'il eût terminé son cri de guerre : "NIMO !" qui résonnait encore dans les oreilles des deux policiers et de leurs spectateurs.

Assommés par ce qu'ils avait vu et subi, les deux policiers finirent par reprendre leurs esprits vérifiant visuellement l'état respectif de leur crâne pour juger des dégâts provoqués par la hache de guerre sur leur propre scalp, sûrement en piteux état. Il n'en était rien.

– Hein ! !?... fit Boyd en auscultant son cuir chevelu étonnamment intact.

– C'était un joujou !... diagnostiqua Sanchez. Il me semble même que ça faisait pouêt-pouêt.

– Appelez la police ! hurla soudain un spectateur qui avait retrouvé l'usage de la parole.

– C'est bon ! répondit Boyd, rassurant. Il n'y a pas de dégâts. Circulez ! reprit-il à l'adresse des autres spectateurs qu'il trouva soudain très nombreux. On a la situation en main, rentrez chez vous !

Personne n'obéit aux instructions de Boyd, la foule sembla même avancer vers lui.

– Que quelqu'un appelle la police, bon sang ! lança un autre spectateur. Il faut faire quelque chose.

– Rentrez chez vous ! fit Sanchez, venant à l'aide de son collègue. Vous piétinez les traces du suspect et vous nous empêchez de faire notre travail.

– Ils ont disparu ! lança une dame âgée, faisant fi des paroles de Sanchez.

– Pour disparaître, il a bien disparu, fit Fat'Mo qui se trouvait à côté de cette dernière. Bizarre, l'indien, tu ne trouves pas ? demanda-t-il à un de ses hommes de main à côté de lui.

– Ce que je trouve bizarre c'est qu'il leur ait pas fondu l'crâne aux nabots, répondit l'homme de main.

– Je vous demande pardon ? fit Boyd qui se trouvait à côté de Fat'Mo et son acolyte.

– A qui y cause ? s'enquit l'homme de main en voyant le policier qui semblait le détailler avec suspicion.

– Pas à toi idiot, il ne peut pas te voir. Viens, on s'tire d'ici, fit Fat'Mo en tournant le dos au policier, ça pue l'flic dans le coin. Il faut retrouver l'indien, je trouve qu'il...

– Vous n'irez nulle part ! Et lâchez votre arme tout de suite ! fit Boyd à l'adresse de l'homme de main en voyant que ce dernier en portait une.

Fat'Mo et son comparse s'arrêtèrent sur leur lancée, ayant soudain le doute que le policier dans leur dos s'adressait bien à eux.

– C'est à nous qu'il parle ? demanda Fat'Mo à son comparse.

– Je ne répéterai pas une seconde fois, fit Boyd. Sanchez, t'es là ?

– Je suis juste derrière toi, répondit Sanchez en pointant son arme sur

les deux hommes. Un seul geste brusque et je leur fais sauter le scalp.

Fat'Mo et son comparse firent demi-tour et affrontèrent les armes des policiers étonnés.

– Vous nous voyez ? s'informa Fat'Mo.

– Non, vous êtes parfaitement invisibles, lui lança Boyd. Allez, pas de blagues, dites à votre bonhomme de lâcher son arme et tout ira bien !

– Il nous voit, chef ! répondit l'homme de main.

– Mais, dans quel monde on est au juste ? fit Fat'Mo se parlant à lui-même.

– Un monde où les armes sont interdites dans les rues, rétorqua Sanchez. Allez, faites pas les imbéciles ! Lâchez votre arme ou...

Sanchez ne finit pas sa phrase, une personne de la foule qui avait assisté à sa débâcle face au peau rouge vint s'interposer à l'arrestation des deux mafieux en se mettant face à l'arme du policier tout en parlant au téléphone :

– Mais puisque je vous dis qu'ils ont disparu vos policiers, fit l'homme tout en regardant Sanchez droit dans les yeux. Non, pas une baguette magique, mon vieux, un tomahawk je vous dis ! Le gars a lancé une sorte d'incantation bizarre, du genre Jérémie est mort et plouf, plus de poulet... euh, enfin vous voyez ce que je veux dire... Hein ?... Mais non, je le connais pas ce Jérémie... C'est une formule magique pas... Bon je vais pas fiche en l'air mon forfait avec vous. Deux de vos policiers ont disparu après l'attaque d'un indien. Leur voiture est au milieu du chemin et faudra penser à la faire enlever. A bon entendeur, ciao et bien le bonjour chez vous, termina-t-il en racrochant.

– C'est une plaisanterie ! fit Sanchez avant de voir l'homme passer à travers son arme et sa propre personne.

Il poussa un long hurlement strident pendant que les hommes de Fat'Mo ruaient dans sa direction, apparaissant à travers la foule pour se saisir de lui et de son collègue.

À quelques pas de là, passé dans la quatrième dimension sans le savoir, car il avait activé le mécanisme secret du tomahawk, CH821, caché dans les buissons, observait l'arrestation des deux policiers par des hommes de Fat'Mo. Il vit ce dernier se tourner dans tous les sens comme s'il cherchait quelque chose ou quelqu'un et l'entendit hurler à ses hommes :

– L'indien, retrouvez moi l'indien ! Et surtout que l'on me rapporte sa hache.

CH821 comprit qu'on en voulait à son précieux tomahawk et décida de ficher le camp. En un clin d'œil il fut hors des buissons, loin du parc, détalant sans but dans les rues de New York. Il observa rapidement qu'il pouvait passer à travers les obstacles sans que cela lui parût étrange, et, les souvenirs de son original aidant, il se sentit parfaitement à l'aise dans

son nouvel état sans vraiment réaliser qu'il était désormais dans une autre dimension.

"Ils arrivent !" entendit soudain CH821, d'une voix claire venant du fin fond de son être qui le surprit, le stoppant net dans sa course folle à travers la ville. Une voix claire et universelle dans laquelle les mots vibraient comme des sentiments, que CH821 n'eut pas besoin de transcrire dans une des langues qui remuaient dans son esprit. *"Il faut passer de l'autre côté, vite !"*, entendit-il de nouveau, sentant la tension qui émanait de cette injonction, reconnaissant même le timbre particulier de celui qui la transmettait, et que sa mémoire artificielle lui présentait comme étant le gardien d'un étrange temple, un compagnon de jeu à qui son double aimait obéir : un certain Peter. Des bribes de souvenirs lui parvinrent, il vit tous les instants où cet homme était présent dans sa vie allégorique de clone ; ainsi, comme pour cette drôle de hache à laquelle il tenait sans savoir pourquoi, il éprouva pour lui un étrange sentiment, inconnu à ce jour chez ses semblables. Le Xilf se laissa envelopper par la douceur cotonneuse de cette émotion et ne tarda pas à plonger dans ce que le roi Salomon aimait appeler l'âme de l'univers, repéra l'emplacement de sa source, et alla à la rencontre des siens...

"GERONIMO", entendit Peter à travers l'âme de l'univers, sans savoir qui parmi son peuple hurlait ainsi dans son esprit. *"Ce n'est pas un jeu !"* leur lança-t-il, avant de reprendre à haute voix afin de prévenir Shirley et ses hommes du danger qui les guettait désormais :

- Ils arrivent !

Shirley et Thomas jetèrent un coup d'œil furtif par la fenêtre et constatèrent à leur tour que les hommes en armes fouillaient les alentours, à leur recherche, autant dans le camp de l'armée qu'à travers la quatrième dimension, par les étranges civils qui les avaient attaqués il y a peu.

- Mais qui sont donc ces hommes ? demanda Shirley. Ils sont de ce côté.

- Je ne sais pas qui ils sont, répondit Thomas, mais je sais que c'est nous qu'ils cherchent. Ils fouillent toutes les maisons et apparemment ils viennent par là ! dit-il en voyant un groupe d'une dizaine d'hommes se diriger droit vers leur maison.

- Serait-ce les fous de la dernière fois ? demanda Earvin, faisant allusion aux fanatiques de la Nouvelle Amérique.

- Non ! fit Thomas catégorique, c'étaient des militaires professionnels, là, ce sont des civils. J'en donnerais ma main à couper.

- Ils ne sont que dix, fit Shirley, on peut vite en venir à bout et...

- Pas tant qu'ils sont là ! lança Peter en parlant des Gorcks. De plus ils sont nombreux dans le coin. Il vaut mieux éviter l'affrontement.

- Mais comment ? lança Thomas. Ils sont de ce côté et peuvent nous

voir.

– Avec tes hommes, lui répondit Peter, vous faites mine d'être des soldats partis à notre recherche. Il faut espérer qu'ils ne connaissent pas vos visages, c'est un risque à prendre. Je m'occupe du reste.

Il les matérialisa un par un, tout en lançant à Shirley :

– Je serai toujours à ta droite, fais semblant de me parler !

Il la matérialisa à son tour.

– Faites semblant de l'interroger à notre sujet, lança-t-il à Otis et Marvin, les envoyant la rejoindre. Quant à vous deux, dit-il à l'adresse d'Earvin et Willy, je ne sais pas s'ils connaissent vos visages. Grimpez vite à l'étage, j'en veux un sous la douche et l'autre... aux toilettes, ça devrait les empêcher de trop vous détailler.

Willy et Earvin n'eurent pas le temps de répondre, ils furent aussitôt matérialisés et virent Peter et les Gorcks disparaître sous leurs yeux. Ils coururent à l'étage supérieur et obéirent aux ordres : Earvin opta pour la douche, éprouvant réellement le besoin de se laver comme pour se débarbouiller de ses fautes du passé qui somme toute étaient la cause directe du danger qui les guettait. Willy dut s'enfermer dans les toilettes faisant mine d'obéir à la nature... Les deux hommes s'angoissaient en pensant à ce qui se tramait dans l'autre dimension, se demandant ce que Peter avait bien pu inventer afin de cacher les centaines de Gorcks qui peuplaient la maison aux yeux des hommes qui la fouillaient.

Mais Peter avait tout prévu, il avait donné des instructions en ce sens, Shirley et ses compagnons virent la décoration de la maison changer en un instant avec un mobilier qui apparut soudain : tapis, lampes, chaises, fauteuils, statues et autres babioles.

L'ennemi était à la porte de la maison. Peter vérifia une dernière fois que rien ne clochait dans le déguisement des Gorcks et ne vit rien qui pouvait révéler leur présence ; les hommes de Thomas prétendaient fouiller la place ; Shirley entretenait un "monologue" avec les deux policiers, jouant le rôle d'une épouse bêcheuse qui se plaignait du mauvais choix de son d'époux, lui-même, qui avait choisi cette maison, ce quartier en particulier qui abritait des voisins louches : les deux frères d'en face et leur clique d'amis tout aussi louches. Peter s'appropriait alors à jouer le rôle du mari qui subissait les remontrances injustifiées de sa pimbêche d'épouse sans broncher quand, soudain, quelques instants avant que le premier ennemi ne traversât la porte d'entrée, une étrange silhouette se matérialisa devant ses yeux sous la forme d'un indien peinturluré émergeant de nulle part, lui souriant de toutes ses dents.

– *"Hello, Pete !"* fit l'insolite apparition à travers l'âme de l'univers.

– *"Trombs ?"* s'étonna Peter, croyant deviner ce dernier sous son déguisement d'indien.

CH821 hésita, il crut reconnaître son propre nom dans l'exclamation de Peter et hocha la tête confirmant qu'il était bien ce Trombs en

question.

– “*Mais, où ?...*” commença Peter, voulant savoir ce qui avait causé sa disparition. Il se rappela du danger qui les menaçait et reporta ses interrogations à plus tard. “*Prends une autre forme vite !*” Lança-t-il à l’indien. Mais c’était trop tard, un homme passa à travers la porte et resta en arrêt à la vue de l’indien. “*Ne te retourne pas ! Il y a des méchants derrière toi. Je t’envoie de l’autre côté. Garde ton apparence et fais semblant d’être le frère de Shirley*”, lança-t-il, avant de l’envoyer dans l’autre monde discrètement, espérant que Shirley comprendrait.

Le mafieux ne vit aucune différence dans le changement d’état de l’indien, à l’inverse de Shirley et ses deux collègues qui le virent apparaître soudainement, ce qui coupa court à la longue tirade qu’elle adressait à son prétendu époux. Elle resta un instant interdite, détaillant l’étrange peau rouge qui semblait chercher quelqu’un ou quelque chose autour de lui, tendant l’oreille gauche en avant, ses yeux fouillaient l’espace de la pièce sans aucune synchronisation.

– Pete ?... fit CH821, cherchant Peter qui venait de disparaître.

– Assied-toi ! lança alors Shirley, agissant rapidement afin de ne pas révéler l’absence de Peter dans ce monde, reprenant son rôle de bêcheuse. J’aime pas qu’on m’interrompe quand je parle. Non, pas là-dessus ! lança-t-elle en voyant l’indien s’apprêter à s’asseoir sur un de ses compatriotes qui avait pris la forme d’une chaise. Elle est cassée, tu le sais bien, bon sang. Non, mais qu’est-ce que tu as donc dans la tête mon pauvre Chuck, du plomb ?

– Moi Trombs ! corrigea CH821. Shirley, sœur moi.

– Sœur ?... s’étonna Shirley, avant de se reprendre et de partir dans une longue tirade dans laquelle elle se plaignit à Otis et Marvin de son infortune d’avoir un frère travesti en peau rouge, un mari qui fait de mauvais investissements immobiliers et deux cousins à charge qui passaient leur temps à squatter la salle de bains à l’étage. Elle se plaignit aussi contre l’intrusion, dans cette maison qu’elle s’efforçait de maintenir propre, de soldats aux chaussures sales.

Peter observa avec soulagement que les hommes qui avaient déboulé dans la maison avaient fini par ne plus accorder d’intérêt à la présence d’un indien dans la place, et que les plaintes de Shirley avaient fait leur effet dans leur esprit, présentant les lieux comme ceux d’une famille moyenne normale avec des soucis tout aussi moyens. Il entendit même l’un d’eux le plaindre d’avoir à supporter une telle mégère avant de reprendre son inspection des lieux.

Subissant toujours les flots de paroles de sa compagne, Peter vit les hommes fouiller tous les coins de la maison, sûrement à leur recherche, croisant les hommes du SWAT les imitant, sans se douter qu’il s’agissait de l’ennemi. Il eut alors la certitude que ces derniers ne les connaissaient pas personnellement ce qui, dans le cas présent, était réconfortant. Il nota

cependant avec inquiétude que certains meubles tremblaient étrangement au passage des hommes et eut peur que ces faits étranges ne soient remarqués. Il sortit discrètement de la quatrième dimension, fit un clin d'œil à Shirley et Trombs afin qu'ils continuent à jouer leur rôle de frère et sœur et transmet des instructions à ses hommes.

“N'aie pas peur, Gruns !”, lança-t-il au tableau représentant une lithographie parfaitement imitée de Picasso qui ornait le séjour, *“ils ne peuvent pas te repérer, ton déguisement est vraiment top !”*

“J'ai pas peur !” répondit Gruns. *“C'est que le clou ne tient plus !”*

“Moi, j'ai peur !” avoua Gritch, de son côté, déguisé en lampadaire, *“Moi aussi !”* avoua la bibliothèque. *“Ils sont lourds !”* protesta à son tour un tapis sur lequel deux hommes marchaient. Peter les réconforta tous et réussit à diminuer leurs angoisses et leur tremblements, tout en observant les hommes qui empruntaient l'escalier, en espérant que Willy et son propre frère ne soient pas découverts. Il envoya des messages dans ce sens aux Gorcks qui se cachaient à l'étage, observant télépathiquement ce qui s'y déroulait.

– Attention ! fit le rouleau de papier toilette à l'intention de Willy. Ils arrivent !

– Ils sont là ! fit le rideau de douche prévenant Earvin à son tour.

Les deux hommes sursautèrent en cachant leur nudité, se demandant chacun de son côté si le savon que l'un avait utilisé en était bien un, ou si le trône sur lequel l'autre était installé était bien ce qu'il paraissait. Ils ne virent pas les hommes qui pénétraient dans les lieux les observant brièvement avant de reprendre leurs fouilles dans les autres pièces de la maison.

Peter vit que les deux hommes étaient sains et saufs et se détendit, loin de se douter du danger qui les menaçait plus que jamais. Les diables d'Orbisson n'étaient pas les seuls à les rechercher : hors de la quatrième dimension, les autorités légales faisaient de même, fouillant les maisons une par une. Ils arrivaient droit vers eux.

Après avoir quitté sa propre maison fuyant l'Entité et son second, Herbie, quant à lui, invisible à ces agents qui se dirigeaient vers la nouvelle demeure de ses voisins, tentait de ne pas se faire repérer par les diables de son ex-maître. Ils étaient nombreux dans le quartier et son état impalpable ne leur échapperait pas s'ils venaient à le croiser de près. Il savait que sa disparition ne tarderait pas à leur être signalée et qu'il n'avait aucune chance de leur échapper. Cependant, connaissant mieux que quiconque les petits passages à travers les demeures du quartier, ceux-là mêmes qu'il eut à emprunter jadis pour passer loin de la maison des frères Brinks, quand Earvin s'adonnait encore à ses expériences destructrices, Herbie n'eut pas de mal à quitter le périmètre dangereux, s'éloignant à toutes jambes. Ainsi, comme il l'avait prévu, son absence

dans la cave ne tarda pas à être constatée et l'alerte rapidement donnée.

Orbisson s'extirpa du sous-sol en fulminant de rage. Il avait compris qu'il s'était fait duper par son serviteur qu'il croyait pourtant le plus niais de tous ceux qu'il avait recrutés à ce jour, ce qui redoubla sa colère.

– Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiéta Mario.

– Fais-le chercher par tous les hommes ! répondit Orbisson. Qu'on me le ramène au plus vite. Vivant... Je veux m'en occuper moi-même.

– Je croyais pourtant l'avoir entendu vous répondre de... fit Mario avant de s'interrompre en voyant les yeux brillants de haine de son patron. Je m'en occupe !

Il prit sa radio pour transmettre l'ordre à ses hommes, reportant à plus tard de relater à son patron l'étrange incident de l'indien et des deux policiers que lui avait annoncé quelques instants plus tôt l'équipe de Central Park.

L'indien en question était tranquillement attablé face à Shirley qui dressait toujours la liste des incompétences de sa prétendue famille et surtout celles, nombreuses, de son mari.

– Visite ! lança soudain CH821, coupant Shirley dans sa tirade et le souffle de Peter par la même occasion.

Un instinct hérité de la partie Xilf de ses gènes lui fit pressentir l'arrivée des soldats vers la maison, particularité de cette espèce qui pouvait sentir la présence d'êtres vivants des kilomètres à la ronde, ainsi que leur nombre exact.

– Dix-neuf humains, Nuk kskxqlt upltfds arrivent ! lança-t-il, prévenant de l'arrivée des agents vers la porte d'entrée.

Un silence lourd plana soudain dans la maison. Thomas, à la recherche des rescapés de la maison voisine, serra la crosse de l'arme qu'il tenait dans la main en prévision d'une éventuelle confrontation, certain désormais que celle-ci ne tarderait plus à avoir lieu ; Shirley resta bouche bée ; et Peter, à travers la quatrième dimension, observa discrètement la réaction d'un mafieux à quelques mètres de lui qui n'avait pas manqué d'entendre la partie compréhensible des paroles de l'indien. La sonnette de l'entrée raisonna, matérialisant les prédilections de CH821, les hommes partis inspecter l'étage supérieur vinrent rejoindre leurs collègues au rez-de-chaussée, la radio que l'un d'eux portait à sa ceinture grésilla et la voix de Mario se fit entendre :

– Priorité A pour tous les hommes dans le secteur Greenwich. Retrouvez vite un homme de race blanche, soixante-dix kilos, un mètre soixante, cheveux bruns, courts, l'air niais. Il a quitté le 25 de la rue, il y a peu. Mettez la main dessus en urgence... et vivant. Je répète...

– Il faut ouvrir ! fit Shirley qui ne pouvait pas entendre le message se répéter.

– Vous attendez quelqu’un ? lui demanda Thomas, essayant de gagner du temps.

– C’est sûrement pour vous ! lui lança Shirley, avant de faire mine de piquer une crise d’hystérie.

Du côté invisible, les choses allèrent vite. Les hommes d’Orbisson obéirent aux instructions de Mario et sortirent de la maison croisant les policiers de l’autre monde qui venaient fouiller la maison à leur tour. L’un d’eux, celui qui avait entendu la prédiction de l’indien, s’étonna de compter dix-neuf agents attendant devant la porte. Il ne manquerait pas de se rappeler ce détail ultérieurement, sans jamais en souffler mot à ses supérieurs...

Les agents devant la porte close finirent par s’impatier. Le plus gradé tourna la poignée et la porte s’ouvrit. Il entra avec le reste de ses hommes en criant pour se faire entendre de ses occupants :

– Police de New York, il y a quelqu’un ?

Il obtint l’écho de sa voix en retour. La maison sommairement meublée était vide, du moins c’est ce qu’il pensa. Il ne pouvait pas imaginer que des centaines de paires d’yeux, dont deux très divergentes, l’observaient à ce moment là.

– Il ne faut pas traîner dans le coin, annonça Peter. Il faut profiter que les autres soient à la recherche d’Herbie pour ficher le camp.

– Qui ? demanda Thomas.

– Un voisin ! répondit Peter.

– Herbie ? s’étonna Earvin. Qu’est-ce qu’il a à voir là-dedans ?

– Il est dans cette dimension et impliqué dans tout ça...

– Mais, comment ?... fit Earvin

– Il m’a vu tout à l’heure, et apparemment ils sont à sa recherche. Il faut le retrouver avant eux. Il sait des choses qui peuvent nous aider.

– Pour ça, fit Otis, il faut déjà sortir de là.

– On ne peut pas mettre un pied dehors sans... commença Marvin avant d’être interrompu par Peter.

– Ces messieurs vont avoir la gentillesse de nous prêter leurs uniformes, annonça Peter en désignant les policiers qui fouillaient la place. On verra bien une fois dehors.

– Et eux ? demanda Thomas, parlant des Gorcks.

– On va les porter, sous divers formes ! répondit Peter.

– Et ?... fit Shirley en indiquant CH821 qui, maîtrisant mal son pouvoir de métamorphose, tentait de prendre la forme d’un Gorck, n’y parvenant que partiellement.

Peter le vit sous son apparence mi-Gorck mi-humaine et se demanda ce qui avait bien pu lui arriver durant sa disparition. Comme les Gorcks eux-mêmes, il avait peine à le reconnaître comme étant Trombs. Celui-ci avait quelque chose d’étrange qu’il n’arrivait pas à définir.

– On lui refilera un uniforme ! finit-il par lancer, avant d’aller débarrasser les dix-neuf policiers des leurs.

– Il n’y en a pas assez ! fit Thomas en faisant remarquer qu’ils étaient plus que dix-neuf en tout, tout en assommant un policier que Peter dématérialisa près de lui.

– Les autres passeront pour des civils qu’on escorte, répondit Peter en dématérialisant un autre.

– Oui, mais il faut des fringues pour ça aussi, fit remarquer Thomas. Il eut à peine terminé sa phrase qu’il vit tout ce que la maison comptait en tissus, rideaux, tapis, draps et autres couvertures passer dans la quatrième dimension et se transformer en costumes civils très originaux.

– Un quoi ? s’étonna Orbisson, une fois que Mario lui eut conté l’étrange affaire de Central Park. Qu’est-ce que les indiens viennent faire là-dedans ?

– Je ne saurais le dire ! répondit Mario, tout en surveillant les alentours avec une paire de jumelles depuis la fenêtre de la chambre d’Herbie à l’étage. Je me disais que c’est peut-être un des aliens de l’autre côté.

– Ils ont l’air de tout sauf d’indiens !

– On n’en sait rien nous autres. Je vous rappelle que nous n’en avons pas vu un seul jusqu’à maintenant. Tout ce qu’on a vu c’est des chats, basta.

– Ils peuvent changer de forme à leur guise !

– Alors peut-être que l’indien en était un... J’ai demandé à Fat’Mo de fouiller le parc à sa recherche.

– Ça ne servira à rien ! Il est sûrement à des kilomètres de là, à l’heure qu’il est. Il y en a sûrement d’autres. Il faudra faire un grand nettoyage. Pour ça il faut les surprendre et leur tomber dessus après minuit. Ils dorment comme des plots et l’on peut s’en saisir sans mal. Le plus important c’est de s’assurer que leur gardien ne soit plus de ce monde... de l’autre non plus. Qu’est-ce que ça a donné les fouilles ?

– Aucune trace de lui, ni d’aucun de son équipe nulle part. Mes gars ont fouillé toutes les maisons du coin sans trouver de traces, confirma Mario.

Il ne se doutait pas que ceux dont il venait de confirmer la disparition étaient à l’instant même sous ses yeux, sortant d’une maison de l’autre côté de la rue.

– Les flics n’ont pas l’air de les avoir trouvés non plus, ajouta-il. Tiens ils se servent au passage, les vaches. Chargés comme des mules... Si c’est pas triste.

– Il faut se méfier des apparences ! lança Orbisson, changeant de sujet. C’est justement le fait qu’ils n’aient pas laissé de traces qui me paraît le plus suspect. Je ne serai pas tranquille tant qu’on n’a pas trouvé leurs cadavres.

– Ce sera difficile avec ce qu'ils ont pris sur la tête ! fit Mario, observant distraitemment le groupe de policiers et leurs chiens qui s'éloignaient des lieux, accompagnés de civils et leurs enfants loin du champ de bataille. Il nous aurait fallu des chiens pour ça ! Bizarre !

Il regardait l'insigne brodé sur les épaules droites des uniformes du groupe.

– Je ne savais pas que la Municipale avait une brigade canine. Tiens ! s'étonna-t-il à nouveau, remarquant un détail insolite.

Il passa alternativement de la brigade canine aux fenêtres de la maison de laquelle il les vit sortir auparavant et annonça à son patron :

– Je crois qu'on les tient !

– Où ?... hurla Orbisson, lui arrachant les jumelles des mains.

– Le groupe là-bas ! indiqua Mario. Regardez la chemise du grand nigaud à droite, le short du gosse à sa gauche, les robes des deux femmes, les laisses des premiers chiens de la file, et les rideaux de la fenêtre de droite de la maison... là ! au premier... C'est le même tissu...

– Je ne vois pas ce que... dit Orbisson.

Il ne comprenait pas ce que les rideaux avaient à voir avec l'habillement des gosses, du nigaud, ou encore les laisses des chiens et ceux qu'ils cherchaient.

– Ils ont dû improviser... ce qui veut dire !...

– C'est lui !... hurla soudain Orbisson en reconnaissant Peter, quoique celui-ci lui tournait le dos. C'est lui, là ! Envoie tes hommes vite.

– Lui ?... s'étonna Mario en voyant le fameux ennemi que son boss décrivait comme un Hercule, un surhomme, qui, en fin de compte, n'avait pas l'air si dangereux.

– Fais-le abattre tout de suite ! hurla Orbisson.

– J'ai une meilleure idée ! lança Mario. Suivons-les et attendons la nuit pour leur tomber dessus. Ils sont armés et sur leurs gardes. Laissons-les croire qu'ils sont à l'abri. Si ça se trouve, ils vont peut-être droit vers Central Park. On pourra alors joindre toutes nos forces et les prendre en sandwich, sans laisser à aucun une chance de s'en tirer.

– Tu connais mal ce dont ce type est capable ! Il risque de nous passer entre les doigts et... Occupe-toi de les suivre en personne. Je n'ai pas confiance en cette bande de demeurés...

– Je m'en occupe ! fit Mario. Juste une petite vérification.

Il fit signe à son boss de le matérialiser et, passé hors de la quatrième dimension, il observa de nouveau le groupe. Il fit le constat que son nombre avait diminué dans cette partie du monde.

– Ils sont quinze dans l'autre dimension... Votre protégé, trois hommes et des gosses.

– Ce sont les autres ! fit Orbisson avec dégoût.

– Ça leur permet de surveiller les deux mondes, constata Mario qui ne pouvait entendre les paroles de son boss. On aurait dû faire de même.

Vous pouvez me ramener de l'autre côté, maintenant.

Orbisson le dématérialisa.

– Je vais demander à Angéla de m'accompagner, suggéra-t-il. Cependant, il me faut ça... fit-il en indiquant le laser.

– Hors de question ! hurla Orbisson.

– Dans ce cas, il faut que vous m'accompagniez. Je ne peux rien faire sans... Il en a un, lui !

– Ils connaissent mon visage, dit Orbisson hésitant.

– Il faut vous décider, chef. Ils fichent le camp.

– Tiens ! céda Orbisson en lui passant le laser. Ne t'avise pas de jouer au plus fin avec moi, tu ne connais rien à ce monde et...

– Si vous n'avez pas confiance, fit Mario en faisant mine de lui rendre le laser.

– Vite ! lui hurla Orbisson. Ils disparaissent au bout de la rue. Tu as intérêt à ne pas les perdre...

– On ne les perdra pas ! lança Mario, partant à la suite du groupe.

Il sortit de la maison et contacta Angéla par radio afin de se joindre à lui.

Sous l'apparence de chiens, d'enfants, de sacs à dos, et de bien d'autres ustensiles, les Gorcks traversaient Greenwich Village en compagnie des hommes du SWAT qui tenaient le rôle de maîtres-chiens dans leurs uniformes tout à fait inadéquats et mal taillés. Mais il grouillait désormais un tel nombre de tenues dissemblables, tous à leur recherche dans les treillis noirs qui caractérisait leur groupe d'élite, que seuls leurs collègues, venus donner main-forte pour les retrouver, étaient importunés. Toute une escouade subissant un contrôle poussé était justement immobilisée à l'un des barrages qui bouclaient le quartier.

– Z'ont rien trouvé, les clebs ? demanda un sous-lieutenant de l'armée à la brigade canine qui se présentait à son barrage, laissant à ses hommes le soin d'humilier les hommes du SWAT.

– Rien ! fit Shirley.

Elle était vêtue d'un uniforme bien trop large pour elle, qui avait cependant l'avantage de rendre sa silhouette méconnaissable ; surtout, la casquette à visière cachait une grande partie de son visage, et ses yeux brillants de rage contre le mauvais traitement des policiers d'élite. Elle pouvait imaginer la colère de Thomas qui devait se trouver quelque part près d'elle, invisible.

– C'est la première fois que je vois autant de chiens pour un seul homme, fit remarquer le sous-lieutenant en voyant que chaque maître-chien avait plus d'un chien en laisse : trois en moyenne.

– Manque d'effectif ! répondit Shirley.

– Et eux ! fit le soldat.

Il désignait les deux membres féminins de l'équipe de Thomas qui,

drapées de morceaux de rideaux et autres tapis, étaient accompagnées d'une ribambelle d'enfants sages et disciplinés.

– Les professeurs d'une école maternelle et leurs élèves, fit Shirley. On les escorte hors du périmètre. Les gosses ont subi un grand traumatisme avec les explosions. Ce n'est pas la peine qu'ils en subissent plus.

– C'est votre gars qui m'apparaît le plus touché, fit le soldat en désignant CH821 dont la visière ne parvenait pas à cacher son regard halluciné. Il en a reçu une sur la tronche ?!...

– Je vous conseille de nous laisser passer vite, avant que les enfants ne s'impatientent, fit Shirley, donnant aux Gorcks le signal de lui venir en aide.

Soudain, l'air ahuri de CH821 fut le dernier des soucis du sous-lieutenant et ses hommes, une attaque lacrymale éclata, lancée simultanément par plusieurs dizaines de bambins qui les bombardèrent de pleurs et vagissements de toutes sortes, faisant de grands ravages dans leurs esprits, habitués aux détonations plus classiques des champs de bataille : staccatos, explosions, et autres déflagrations...

– Qu'est-ce que ?... fit le sous-lieutenant, avant de se boucher les oreilles tout en hurlant : Emmenez-moi ça hors d'ici, avant que je commette l'irréparable !... Ouste !

Shirley et les siens ne se firent pas prier, s'éloignant du barrage et des soldats, avant que l'un d'eux ne remarque CH821 qui s'était joint aux bambins dans leurs doléances.

Une fois à distance respectable du barrage, les hurlements des Gorcks cessèrent, aussi bien dans le monde des hommes qu'à travers la quatrième dimension où, accompagnant Peter dans la surveillance du monde invisible, une poignée de leurs semblables les accompagnaient. Ainsi, observés par un éventuel ennemi tapi dans cette partie des mondes, les deux groupes n'en faisaient qu'un. Ils étaient loin de se douter que l'ennemi en question avait repéré leur manège, les suivant de loin.

– Je n'en ai pas repéré un seul ! fit Thomas en s'approchant de Peter. Nous sommes sortis d'affaire !

– C'est ce qui m'inquiète, répondit Peter tout en observant discrètement les alentours.

– Ils sont tous après votre voisin, ce qui explique parfaitement leur absence. On les aurait repérés sinon. Ils sont aussi visibles qu'une mouche dans un verre de lait, et ne m'ont pas l'air d'avoir inventé la poudre, encore moins la subtilité...

– Ils ont trouvé le moyen de passer dans ce monde ! coupa Peter. Il y a quelqu'un qui les a introduits, et celui-là m'inquiète. Il nous connaît et ce n'est pas réciproque. Il faut savoir de qui il s'agit, en urgence.

– Le plus urgent, c’est de mettre tout le monde à l’abri... Où est-ce qu’on va au juste ?

Peter ne répondit pas, il ne savait où aller.

– On commence à attirer l’attention ! reprit Thomas en voyant les passants se retourner sur leur passage. Central Park ?

– Ce serait se jeter dans la gueule du loup ! répondit Peter tout en cherchant une solution.

“Qu’est-ce qu’on fait ?” entendit-il Shirley chuchoter près de lui. “On commence à se faire remarquer”, ajouta-t-elle, le poussant à trouver une solution. “*Quelqu’un nous suit !*”, entendit-il à travers l’âme de l’univers. “Où ?” demanda-t-il à Gruns, son interlocuteur télépathique. Ce dernier lui renvoya l’image d’un homme au comportement étrange qui les suivait à une certaine distance.

– On est suivi ! fit Peter, prévenant Thomas discrètement. Prends ça, dit-il en lui passant le laser. Occupe-toi de mettre tout le monde en sécurité... Je m’occupe de lui !

– Et toi ? s’inquiéta Thomas hésitant à prendre le laser. Tu ne pourras rien faire sans ça.

– T’inquiète pas pour moi. Je m’occupe de lui et je vous rejoins.

– Je viens avec toi !

– Hors de question ! Occupe-toi d’eux, fit Peter, parlant de tout le groupe et des Gorcks en particulier.

– Alors, tu prends quelqu’un avec toi.

– Je saurai me débrouiller, tout seul.

– Otis ! Marvin ! fit Thomas sans se préoccuper des protestations de Peter. Accompagnez-le !

Les deux hommes s’approchèrent de Peter, se plaçant à ses côtés, comme deux gardes du corps.

– Mais !... protesta Peter.

– Pas de “mais”. Tu me charges de la sécurité, alors tu suis mes instructions. Ils sont en civil comme toi. Vous ne risquez pas d’attirer l’attention dans le coin. Ne vous plantez pas comme ça à côté de lui, ce n’est pas un prisonnier ! fit-il remarquer aux deux policiers.

– Pardon ! fit Marvin en reculant d’un pas.

– C’est pour sa sécurité ! protesta Otis, tout en faisant de même. Et vous ?

– On est assez nombreux, répondit Thomas. Un peu trop d’ailleurs. Vous trois ! fit-il interpellant Gruns, Brak et Vlanx à côté de lui. Allez avec eux ! ça adoucira leur aspect austère.

– Hors de question, protesta Peter. Ils restent avec vous, je ne veux pas qu’ils...

– C’est ça, ou je viens avec toi, coupa Thomas. Vous passerez pour trois pères accompagnant leurs enfants, vous ne risquerez pas de vous faire importuner par les flics.

– On y va ! grommela Peter contrarié.

– Attendez ! lança Thomas. Faites mine de me remercier de vous avoir accompagnés. Vous prendrez à droite au carrefour comme si vous étiez arrivés à bon port. Vous voilà arrivés messieurs, fit-il à haute voix, tout en portant sa main droite à sa tête dans un salut officiel. Vous ne risquez plus rien ici. Au revoir les enfants, soyez bien sages avec vos papas et surtout ne vous éloignez pas d’eux.

Il tourna les talons pour rejoindre le groupe qui s’éloignait.

– Qu’est-ce qu’on fait au juste ? demanda Otis, tout en prenant la main que lui tendait Gruns. Euh, c’est qu’on ne peut pas faire grand-chose avec eux...

– Ne vous retournez pas ! répondit Peter. Il y a un type qui nous suit. Il est de ce monde, c’est certain. On continue à agir comme si on ne le voyait pas... Prenons à droite comme convenu. S’il nous suit, on le laisse nous rattraper et on lui tombe dessus, sinon, on se sépare et on le file discrètement. Il ne faut pas qu’il nous échappe, ni qu’il puisse suivre les autres.

Les deux policiers hochèrent la tête et ils partirent tous vers la rue à droite. Leur poursuivant ne tarda à faire de même.

Ce dernier, ne se doutant pas que les trois hommes et leurs enfants étaient dans le même état impalpable que lui, avait tourné à droite tout à fait par hasard, tentant à son tour de fuir le champ de bataille et les diables de son ancien maître lancés à ses trousses. Herbie allait droit vers un traquenard, hélas pour lui, le hasard l’avait encore une fois placé sur la route de son voisin, au cœur d’une filature dont il ne faisait pas l’objet ; quelques pas derrière lui, Mario, se félicitait de cette providence qui plaçait tout ce petit monde à portée de ses mains.

– Ils se sont séparés en deux, fit-il à Angela par radio. Envoie une équipe vers le nord et rejoins-moi par l’est. Je ne sais pas s’ils m’ont repéré, je les laisse filer un peu. Surtout ne les perds pas !

– T’inquiète, ils viennent droit vers moi ! lui répondit Angela.

Il jeta un coup d’œil discret dans la rue où ses proies s’étaient enfoncées, et les vit aller dans la bonne direction, droit vers son interlocutrice. Il s’arrêta le temps qu’ils disparaissent au bout de la rue avant de reprendre sa filature.

– Terminus... ! lança le chauffeur de la ligne 6 en arrêtant son bus au dernier arrêt de sa tournée.

L’après-midi fut difficile, les principaux axes routiers avaient été fermés par la police et il était en retard sur l’horaire. Roulant au pas depuis des heures, il suivait attentivement les événements qui se produisaient à quelque distance de là grâce à son inséparable transistor, retransmettant presque en temps réel l’assaut que les forces armées du

pays avaient lancé contre la grande traîtresse du FBI et ses complices. Ses passagers et lui-même avaient applaudi de toutes leurs forces à l'annonce de leur liquidation définitive, quelques instants après la dernière déflagration qui avait secoué son bus et la fumée qu'ils virent distinctement monter dans le ciel, à quelques rues de leur emplacement d'alors. Après l'annonce de la disparition de l'ennemi, ses passagers avaient adopté la marche pour continuer la petite distance qui les séparait de leur arrêt.

– Tout le monde descend, lança-t-il à ses passagers fictifs en marquant l'arrêt, et en ouvrant les portes, comme il était tenu de faire, même à vide.

L'arrêt était désert, il referma ses portes et démarra pour reprendre sa route en sens inverse, remerciant le ciel que le trafic était désormais fluide, quand il vit soudain un policier apparaissant de nulle part se jeter littéralement sur sa route. Il écrasa le frein, manquant de peu de le renverser.

– Ouvrez les portes ! lui intima le policier, tout en se dirigeant vers la portière avant.

– Vous êtes dingue ! hurla le chauffeur tout en s'exécutant. J'ai failli vous...

– Je réquisitionne votre bus ! coupa le policier, le souffle coupé d'avoir couru.

– Vous quoi ? s'étonna le chauffeur. Vous feriez mieux de réquisitionner une auto. Avec la circulation, vous n'êtes pas prêt de mettre la main sur le collet de quiconque...

– C'est pour eux ! fit le policier en montrant un groupe de policiers accompagnés d'une meute de chiens et une flopée de gosses.

– Hé ! protesta le chauffeur. Les gosses et moi ça fait deux, sans parler des clebs. Je suis allergique à tout ce qui mord, aboie, grogne et pleure. Je vous laisse le bus, vous faites ce qui vous chante avec, moi j'm'éclipse.

– Je réquisitionne le bus et tout ce qui va avec, lança Thomas, reprenant son souffle.

Il lui était impératif de passer inaperçu avec les siens et un bus sans un chauffeur en tenue réglementaire serait vite repéré.

– Mais !... protesta le chauffeur, tout en se collant à la fenêtre loin des premiers chiens qui pointaient déjà leur museau à travers la porte. Vous n'avez pas le droit de...

– Comment vous appelez-vous ? le coupa Shirley qui fit son apparition, prenant aussitôt à charge de le convaincre.

– Kenneth Penny !

– Ken... tu ne veux pas être inculpé de non-assistance à personne en danger, je me trompe ? lança-t-elle tout en laissant le soin aux molosses qu'elle tenait en laisse de donner du poids à sa demande.

– Hé, mais c’est moi qui suis en danger ! hurla Ken face aux clebs qui le reniflaient de près. Je vous conduirai où vous voulez, céda-t-il, mais pour l’amour du Ciel enlevez-moi ça de là...

– A la bonne heure ! fit Shirley. Au pied les enfants ! Les Gorcks obéirent et lui léchèrent la main. Il est gentil. Il va nous conduire, alors ne le bouffez pas, ok !

– Ouaf !... firent les chiens de concert, tout en clignant des yeux

– Et on va où, au juste ? s’informa Kenneth, voulant se débarrasser de toute la clique au plus vite.

En guise de réponse, il vit tous les policiers, les enfants et même les chiens l’examiner avec effarement, comme s’il venait de lancer une grossièreté.

– On va bien quelque part, non ?

– Maison ! lança alors CH821 détournant les regards effarés vers lui.

Herbie se sentit soulevé du sol par une force inconnue qui le projeta soudainement à travers la porte fermée de l’entrée d’un petit immeuble. Les bras puissants d’un colosse le maintinrent soudé au sol en marbre d’un hall cosu, face à un grand pot de fleurs de style Ming, et à trois gosses accompagnés de deux adultes qui pouvaient très bien être leurs pères. Remis de sa surprise, Herbie ne tarda pas à reconnaître son erreur, le vase n’était qu’une vulgaire imitation, made in Hong-Kong, les enfants et leurs prétendus parents aussi. Il avait reconnu Peter et savait pertinemment que celui-ci n’avait pas d’enfants. Il lui reconnaissait depuis peu la paternité de plusieurs centaines de chats de toutes sortes, mais en aucun cas celle d’un quelconque enfant.

– Peter ? lança-t-il inquiet et rassuré à la fois. Je... j’ai... j’ai rien à voir dans tout ça. C’est lui qui m’a demandé de te surveiller... J’ai rien contre toi, encore moins contre les... euh... les gnomes, tu sais... Et peu importe de quel niveau...

– Qui sont tes amis ? lui lança Peter.

– Ce ne sont pas mes amis, j’ai jamais fréquenté les démons, tu sais. Je suis baptisé, communie et tout, moi... Je vais souvent à l’église. T’as qu’à demander à ma mère, depuis tout petit, je...

– Qu’est-ce que ?... coupa Peter, ne comprenant rien au charabia de son voisin. De quoi parles-tu au juste ?

– Tu veux que je lui fasse cracher le morceau ? s’informa Otis, tout en serrant sa prise contre le torse de son prisonnier qu’il maintenait serré dans les bras. Je pourrais...

– Pas de violence inutile, coupa Peter. Je suis certain qu’Herbie va tout nous raconter. Ses ex-partenaires ne demandent qu’à lui mettre la main dessus, et il suffit de faire en sorte qu’ils le retrouvent... N’est-ce pas Herbie ?

– Tu ne peux pas faire ça, Peter. Nous sommes voisins depuis

longtemps et nous devons nous entraider dans ce genre de situation...

– C'est ce que tu ferais si quelqu'un nous voulait du mal !... n'est ce pas Herbie ?

– Euh... Oui... sauf que...

– Qui sont-ils au juste ?

– Des démons... enfin c'est ce qu'ils prétendent. Ils te recherchent ainsi que ceux du septième niveau, lança Herbie en faisant un clin d'œil complice à Peter... Tu vois de qui je veux parler ?

– Pas tout à fait ! avoua Peter.

– Les... heu ! hésitait Herbie, vérifiant qu'aucun félin ne traînait dans les environs... les rrrr ! fit-il en imitant un monstre imaginaire, certain que Peter allait comprendre.

Mais, apparemment ce dernier n'en avait pas l'air.

– Les Gorcks ! finit-il par lancer, avant de regretter aussitôt d'avoir prononcé le terrible nom.

Il vit les trois enfants le regarder d'un air vexé, tout en rallongeant leur taille d'une bonne vingtaine de centimètres, et comprit aussitôt qu'il était en présence des croqueurs d'os en personne. "Hiii", hurla-t-il, avant que son cri soit étouffé par les bras d'Otis qui le serrèrent de plus belle, coupant net sa tentative d'évasion ainsi que son souffle.

– Tu veux dire qu'ils connaissent leur existence ? demanda Peter.

Ne recevant pas de réponse d'Herbie et voyant son teint virer au bleu, il fit signe à Otis de desserrer sa prise.

– Qui t'a parlé d'eux ?

– L'En... l'Entité... annonça Herbie.

– L'en quoi ? demanda Peter.

Herbie voulut répéter, mais il fut interrompu par la porte d'entrée de l'immeuble qui s'ouvrit avec fracas sur un couple. Une femme riait aux éclats, fuyant les câlineries coquines de son compagnon en gloussant :

– Pas ici enfin ! protesta la femme en passant à travers les invisibles, se dirigeant vers l'ascenseur à l'autre bout du hall. On peut nous voir...

– Il n'y a personne comme tu vois ma colombe, répondit l'homme.

Il avait une voix qu'Herbie crut reconnaître sans pouvoir l'attribuer à quelqu'un.

– Faisons ça ici ! lança l'homme, planté devant la porte d'entrée, laissant sa compagne aller vers l'ascenseur.

– Qui est cette Entité ? demanda Peter, sans prêter attention au couple.

– Une créature d'un autre monde ! répondit Herbie, tentant de se rappeler d'où il connaissait la voix de l'homme qu'il voyait venir dans sa direction.

– Attrape-moi si tu peux mon grand ! lança la jeune femme, aguichant son amant, en portant sa main à un sac qu'elle portait en bandoulière. J'ai une surprise pour toi.

– Il m'a fait passer de ce côté du miroir pour te surveiller et lui

raconter ce qui s'y passe, dit Herbie.

– De quoi a-t-elle l'air cette créature ? demanda Peter.

– Petit, un bouc, costume de grand couturier, décrivit Herbie. Il est encore chez moi avec un autre homme qui...

Il s'interrompit soudain, détaillant l'homme qui venait de rentrer, et reconnut enfin sa voix comme étant celle du compagnon de son maître.

"Hiii", hurla-t-il afin de prévenir Peter et ses compagnons du danger qui les menaçait. Trop tard. L'homme saisit un des enfants par la gorge et exhiba une drôle d'arme qu'il pointa vers Peter.

– Pas un geste ! lança Mario.

Angéla exhiba une arme de poing avec laquelle elle balaya les lieux qu'elle voyait vides.

– Je vous le déconseille ! dit Mario à Peter qui portait sa main à son arme dans sa ceinture. Je lui trancherai la gorge de part en part, ajouta-t-il en faisant voir à Peter le coupe-tout qu'il tenait sous le menton de Gruns.

Le visage de Peter devint blême à la vue de l'instrument.

– Je vois que vous savez de quoi il s'agit, explique à tes gorilles qu'il vaut mieux ne rien tenter.

Surpris par l'attaque, Peter tentait de retrouver ses esprits, cherchant un moyen pour sortir tout le monde de cette mauvaise situation. Il fit un geste à l'adresse d'Otis et Marvin afin qu'ils ne tentent rien, il reconnaissait effectivement l'instrument que l'homme tenait en main et savait les dégâts que celui-ci provoquerait si l'homme venait à le mettre en marche.

– Nous sommes quatre, et vous n'êtes que deux ! lança Peter.

Il tenait de gagner du temps afin de trouver un moyen de désarmer ses agresseurs. La fille était proche de lui, et il pensait pourvoir la désarmer facilement.

– Elle est de l'autre côté, fit Mario, comme s'il lisait dans ses pensées. Avec l'ordre de tirer sur tout ce que je lui fais apparaître.

Il dirigea le laser vers Brak et reprit :

Et elle tire merveilleusement juste. Je sais que vous tenez à vos petits, alors un conseil : réfléchissez avant de tenter quoi que ce soit... Surtout que vous avez eu l'imprudence de laisser votre laser à votre ami policier.

– Vous avez l'air d'en savoir beaucoup sur moi ! lança Peter. Pourtant je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

– L'Effaceur, pour vous servir ! lança Mario.

– Et qu'effacez-vous au juste ? demanda Peter, tout en lançant ses instructions aux Gorcks afin de préparer une contre-attaque :

"Préparez-vous à disparaître !". "Mais !..." protesta Brack, avant d'être coupé par Peter *"Pas de mais... J'ai besoin de vous plus que jamais. Voilà ce que vous allez faire..."* commença-t-il, tout en écoutant la réponse de Mario :

- Tout ce qui gêne !
- Et les enfants vous gênent au point de les effacer ?
- Des enfants ?... Vous plaisantez j’espère !
- Et que pensez-vous menacer au bout de votre arme ? demanda Peter en lançant l’offensive :

“A vous de jouer !”

– Des monstres d’un autre monde... commença Mario avant de rester sans voix face à l’apparition de Brak et Vlanx sous leur vrai visage.

Il regarda Gruns qu’il menaçait toujours avec son arme et, sans se rendre compte, face au regard attendrissant de ce dernier, relâcha la pression sur sa gorge imperceptiblement.

– D’un autre monde, fit Peter, reprenant la phrase de Mario. Mais des enfants tout de même. Je ne serais pas fier de les menacer d’une arme à votre place, renchérit Peter.

Il s’étonna de voir de la tendresse perler dans les yeux de son ennemi et reprit :

- Avez-vous toujours l’envie de les effacer ?
- Ne bougez pas ! intima Mario, reprenant ses esprits.

Il sentait ses certitudes vaciller. C’était la première fois de sa carrière de tueur qu’il menaçait un enfant d’une arme, car il était désormais certain qu’il s’agissait bien d’enfants, et cela n’était pas prévu dans ses plans. Il maudit son chef qui les lui avait décrits comme des monstres répugnants, le mettant dans cette situation impossible. Sans se rendre compte, son laser dévia du petit être qu’il visait, comme s’il avait peur de le matérialiser par accident et que sa compagne ne vienne à le descendre. Mais son esprit de tueur ne fut pas amoindri pour autant, il visa aussitôt Peter afin de ne pas perdre la maîtrise de la situation. Mais c’était trop tard, Peter lança son attaque surprise, les trois Gorcks exécutèrent leur acrobatie favorite, tournoyant comme des diables l’éjectant dans les airs. Cependant, les réflexes de Mario furent tout aussi rapides, il eut le temps d’appuyer sur la gâchette et Peter passa dans l’autre monde sans pouvoir assister à la fin de son attaque. Le contact télépathique avec les siens fut rompu et il ne pouvait plus qu’espérer que ces derniers suivraient ses instructions à la lettre.

Il fut aussitôt accueilli par le tir d’Angela qui, le voyant apparaître, lui logea une balle droit dans le cœur.

Il vit sa vie passer au ralenti et tomba, baignant dans son sang.

Dans l’autre monde, éjecté par les Gorcks, Mario était sur le point de perdre la bataille, cependant, voyant leur gardien tomber sous la balle d’Angéla, Gruns, Brak et Vlanx stoppèrent net leur attaque surprise. Ainsi, Mario, qui n’avait pas lâché son laser, visa aussitôt Otis et Marvin qui ruaient déjà dans sa direction et les matérialisa afin qu’Angéla s’en charge.

Cette dernière, prête à les accueillir, les vit apparaître et s’apprêta à les

envoyer rejoindre leur ami quand Peter se dressa sur ses jambes et se plaça sur la trajectoire de ses balles.

– Fichez-le camp, vite, et pas de mais ! hurla Peter à l'adresse des Gorcks, ruant en direction d'Angéla, tout en tressautant sous l'impact des balles qui lui trouaient le corps.

Tout se passa rapidement, les Gorcks obéirent à l'ordre de leur Gardien et fuirent les lieux à travers la porte. Paralysé par ce que ses yeux voyaient, Mario n'eut pas le réflexe de les matérialiser, ni d'en faire autant avec Herbie qui avait profité de la situation pour s'éclipser.

Peter sortit son pistolet et finit par le coller sur le front d'Angéla à l'instant où elle tirait sa dernière balle.

– Je ne sais pas si tu tiens à sa vie, lança Peter à Mario dans l'autre monde, utilisant le tutoiement pour donner du poids à ses menaces. Je n'hésiterai pas à lui faire sauter sa matière grise si tu t'avises de toucher à quiconque. Comme tu as pu le voir, les balles ne peuvent rien contre moi... Tu as perdu d'avance.

Revenu de sa surprise, Mario comprit que son chef avait raison en ce qui concernait cet homme qui, décidément, n'était pas du tout comme les autres. Il ne se démonta pas pour autant et courut vers Marvin, se matérialisa dans son dos et lui colla son coupe-tout sous la gorge.

– Dans ce cas, fit-il en répondant à Peter, j'éliminerai celui-ci avant de m'occuper de la gorge de son collègue. Tu es peut-être immortel, mais je n'ai pas l'impression que ce soit leur cas.

– Alors qu'est-ce qu'on fait ? lui demanda Peter.

Il confia Angéla aux soins d'Otis, qui se fit un malin plaisir à serrer la jeune femme dans ses bras, et reprit en se dirigeant vers Mario :

– On élimine tout le monde et on s'affronte ?

– Tu oublies que je peux passer de l'autre côté et pas toi. Et il reste ta petite bande d'amis qui se baladent au dehors : les chiens, les gosses et les autres... Je peux donner l'ordre de les abattre un par un : mes hommes sont à leurs trousses.

– Dans ce cas, tu auras à regarder par-dessus tes épaules ta vie durant... J'y serai un jour où l'autre, et là...

Des sirènes de police se firent entendre s'approchant.

– Voilà la cavalerie ! fit Mario. Ils seront heureux de vous mettre la main dessus me semble-t-il. Décidément vous n'êtes plus à l'abri nulle part... Je suis curieux de savoir comment vous allez vous sortir de là ? dit-il avant de relâcher Marvin.

Il laissa cependant son coupe-tout pointé sur la gorge du policier et ajouta à l'adresse du gros bras qui tentait de dégainer son arme :

– Ça a une portée de trente mètres. Angéla, chérie !... il est temps de dire au revoir à nos amis. Ils ont des invités et il nous faut nous retirer...

– On se reverra bientôt ! lança Peter.

– Un jour je finirai par connaître ton secret !... dit-il en faisant un clin

d'œil à Peter avant de disparaître.

Au même moment, Otis poussa un effroyable hurlement, relâchant sa prise pour porter sa main à sa jambe droite dans laquelle sa proie avait planté une aiguille en acier, avant de disparaître, dématérialisée par son compagnon qui l'attendait dans la quatrième dimension.

– T'en as mis du temps, dit-elle.

– Il fallait que je sauve ma peau d'abord, chérie...

– On s'en occupe ? s'informa-t-elle, sortant de sa poche trois aiguilles identiques à celle plantée dans la jambe d'Otis.

– Pas la peine pour l'instant. Il nous faut connaître son talon d'Achille avant d'agir.

– On peut toujours liquider les deux autres, proposa Angéla, impatiente de s'occuper du cas d'Otis qui lui avait coupé le souffle avec ses bras.

– Non ! seul, il semble imbattable. Si on veut l'avoir, on doit capturer tous les siens vivants. Occupe-toi de savoir où sont passés les autres.

Angéla appela les hommes qui suivaient le groupe et apprit qu'ils étaient dans un bus, se dirigeant quelque part au sud de l'état et leur demanda de ne pas les perdre de vue. Mario, quant à lui, ne quitta pas Peter du regard, s'interrogeant sur le secret de son immortalité. Il ne remarqua pas le sceau de Salomon qui brillait pourtant à son annulaire, réparant les dégâts causés par les balles.

Des sirènes de plusieurs voitures de police et des freinages intempestifs signalèrent l'arrivée de la cavalerie dans la rue, appelée par des riverains suite aux coups de feu. Cachés au premier étage d'une maison de l'autre côté de la rue, Herbie et les trois Gorcks virent les policiers cerner l'immeuble.

– Oh, Seigneur ! fit Herbie, tout est de ma faute.

– Mais non ! fit Gruns en lui posant une main sur l'épaule pour le reconforter. Il faut prendre ça comme un jeu et tout finira bien, tu verras.

Pendant ce temps, ne se doutant pas de la tournure des événements pour Peter et sa petite équipe, Thomas et Shirley menaient la leur loin du champ de bataille, suivant la proposition de CH821 d'aller dans ce qu'il appelait "la maison", une réserve indienne qu'il paraissait bien connaître. Le lieu, suffisamment loin de New York et parfaitement désert, leur parut idéal pour se poser un certain temps loin du regard des hommes qui semblait malveillant à leur égard. Loin également de ces diables d'hommes qui les traquaient à travers la quatrième dimension, rendant toute retraite dans ce monde plus risquée encore.

Ils observaient tous deux la route qui défilait devant leurs yeux à travers le large pare-brise du car qui allait maintenant à vive allure, perdus dans leurs pensées confuses face aux événements des dernières

heures. Ils ne comprenaient pas cette soudaine chasse dont ils étaient l'objet de la part de leur propre camp, ce revirement de situation qui, de héros, les avait mués en ennemis publics les plus recherchés du pays. Ils connaissaient cette dénomination, désormais la leur, retransmise par toute la presse du pays, que le transistor de Ken, toujours sur les ondes, relatait sans cesse. Ils auraient tous cru à une farce si n'étaient les propos de leurs propres amis, collègues, et surtout du père de Shirley, qu'ils avaient entendus dans leur intégralité et qui les condamnaient définitivement. Il leur fallait pour le moment vivre comme des parias, des criminels, pire, comme des traîtres.

Soudain, le transistor cracha de nouvelles informations qui firent l'effet d'un électrochoc :

“Les traîtres sont en vie !” annonça la voix à travers les ondes. “Mesdames et Messieurs, l'heure est grave... La vermine est encore parmi nous. Dix-neuf agents de la police municipale de notre ville ont été découverts nus et à moitié morts dans une maison voisine de celle des traîtres... Ces braves et honnêtes agents de l'ordre ont été transportés en urgence à l'hôpital le plus proche, dans un état grave. L'un d'eux, l'agent McKinney, bravant les souffrances que lui infligeait son état, a cependant réussi à décrire à ses supérieurs la scène de barbarie dont ses coéquipiers et lui-même furent victimes, et ce, de la part d'un ennemi largement supérieur en nombre qui les attaqua par surprise sans leur laisser aucune chance. A peine eurent-ils mis les pieds dans cette maison, bien sordide... Sordide, car cette maison, Mesdames et Messieurs, d'après nos informations, appartiendrait au couple infernal, Peter et Shirley Brinks. Oui Mesdames et Messieurs : Brinks, comme le nom de ce pseudo savant qui abritait l'ignoble bande... Il s'agit du frère cadet de ce dernier. Un concepteur de jeux vidéo disparu depuis quelque temps sans laisser d'adresse... un homme que tous ces voisins croyaient célibataire et qui, étrangement, serait marié à cette Shirley que nous connaissons tous... celle-là même qui, par respect pour son illustre père et afin de ne pas salir son nom, nous connaissons tous sous l'infâme pseudonyme de : La Grande Traîtresse. Avons-nous affaire à un couple diabolique, les nouveaux Rosenberg ? L'avenir nous le dira ! Un avenir proche car, mesdames et messieurs, chers citoyens, le dénouement de cette affaire arrive à terme. Les forces de notre grand pays ne sont pas restées les bras croisés. On m'informe que les hommes du *Fifteenth Precinct* viennent de mettre la main sur trois hommes de la bande, dont l'un d'eux, tenez-vous bien, ne serait autre que Peter Brinks !

– Peter ! fit Shirley, laissant échapper sa surprise.

– Brinks ! répéta Ken. C'est pas américain, ça. Ah, non ! C'est moi qui vous le dis !

“Le FBI vient de nous annoncer à son tour qu'il est sur les traces du reste de la bande”, continua la voix à travers le transistor. “Un sous-

lieutenant de l'armée de terre, aurait même laissé la Grande Traîtresse en personne quitter le périmètre avec son équipe. Il est actuellement placé en garde-à-vue et sera rapidement traduit en cour martiale pour collaboration avec l'ennemi... Le traître explique son geste en prétendant avoir été dupé par le fait que ces derniers appartenaient à une brigade canine, et ce, malgré leur uniforme de policiers municipaux. Un système de défense qui le mènerait droit vers l'échafaud. Le roi des idiots sait que la police municipale ne possède pas de telle brigade”.

– Ah, l'imbécile ! fit Ken, tout en ayant à l'esprit comme une vague impression de déjà vu.

“Nous demandons à tous les citoyens du pays d'ouvrir grand leurs yeux afin de nous signaler un bus de la ligne 6, à bord duquel les fugitifs auraient été vus pour la dernière fois”, ajouta la voix des ondes, renforçant l'impression de Ken. “Attention de ne rien tenter contre eux, ils auraient pris en otage les professeurs et les élèves d'une école maternelle”.

– Hé ! fit Ken, comme s'il reprenait ses esprits suite à un sommeil profond. Qu'est-ce que...

– Il faut changer de moyen de transport ! coupa Thomas.

– Trop tard, répliqua Shirley en faisant remarquer une voiture venant en sens inverse faire demi-tour et partir à leur suite. Ils ne vont pas tarder à nous tomber dessus.

– Hé ! fit Ken, reconnaissant Shirley qui venait d'enlever la casquette qui lui cachait le visage. La Grande Traît...

Les mots s'étranglaient dans sa gorge face au regard assassin de la blonde.

– On passe de l'autre côté, fit-elle à Thomas, sans lâcher Ken des yeux.

– Mais, fit Thomas, il faut prendre des nouvelles de Peter d'abord et...

– Il fGHtft pas swiz répond, fit CH821, qui tenta à plusieurs reprises de rentrer en contact avec Peter. Swiz contact.

– Il est peut-être de l'autre côté, dit Shirley, espérant que Peter avait réussi à échapper à ses geôliers.

– Pas sans ça, fit Thomas, montrant le laser dans sa main.

– Pas de nouvelles des autres ? demanda Shirley à propos des trois Gorcks qui accompagnaient Peter.

Les Gorcks firent tous non de la tête.

– On passe de l'autre côté, dit Shirley en faisant signe à Thomas de les transporter dans la quatrième dimension.

– Qu'est-ce qu'on fait de lui ? demanda Thomas en indiquant Ken qui tentait de se faire oublier.

– Il vient avec nous ! répondit Shirley en faisant signe à Thomas de se dépêcher.

Le capitaine Basley entendit les sirènes de police au loin et comprit

que Shirley avait raison, le monde des hommes était désormais trop dangereux pour eux.

Il fit passer le bus et ses passagers dans la quatrième zone en espérant que l'autre ennemi ne les y attendait pas l'arme à la main.

– Ils sont passés de ce côté ! annonça l'un des six passagers d'une voiture verte qui suivait le bus à distance, joignant Mario par radio et coupant celui-ci dans l'exposé des faits de sa mission ratée à son boss, en présence des trois autres pontes à Gorck City New York. Qu'est-ce qu'on fait ?

– Ne les quittez pas d'une semelle, leur répondit Mario. Pas d'initiatives personnelles ! Contentez-vous de les suivre. Je veux savoir où ils passeront la nuit.

– M'en occupe ! répondit l'homme avant de couper la communication.

– En somme, dit Orbisson, reprenant la conversation que l'appel radio avait interrompue, tu es en train de me dire qu'il est immortel !?...

– Des conneries ! lança Fat'Mo. Si j'avais été là, j'l'aurais fait bouffer ses tripes à ton bonhomme, fallait pas te faire accompagner par une donzelle... Voilà à quoi ça mène...

– Je ne sais pas si c'est le cas, répondit Mario à son chef, sans accorder d'intérêt à la remarque de Fat'Mo, encore moins à son tutoiement. Toujours est-il que ce type est, pour une raison qui m'échappe, insensible à nos balles.

– Et tu l'as laissé partir ! dit Orbisson en regardant le laser que son lieutenant lui avait rendu, hésitant à s'en servir contre lui afin de l'éliminer, rien que pour l'exemple. Et tu laisses les autres en faire autant, je vois.

– Je peux m'en occuper, si vous voulez boss, proposa Fat'Mo espérant prendre la place de Mario auprès du grand chef. Un coup de bazooka et puf... plus de trace.

– Il faut les avoir vivants ! lança Mario. C'est notre seule arme contre lui. Si on les perd, il ne nous fera pas de cadeau. Ce type est capable de...

– Où est-il ? coupa Orbisson qui ne voulait pas entendre ce dont son ennemi était capable.

Il ne le connaissait que trop bien, et avait déjà assez peur de lui sans avoir à monter sa faiblesse devant ses hommes. Il était quasi certain que son lieutenant n'arriverait pas à en finir et savoir qu'il était immortel ne le rassurait pas pour l'avenir.

– Entre les mains de la police ! Il ne peut pas leur échapper, il n'a aucun moyen de passer dans ce monde... Angéla ne le quitte pas d'une semelle.

– Puf ! fit Fat'Mo. Et c'est censé nous rassurer !

– Il n'a pas son laser ? s'étonna Orbisson.

– Il l’a passé à l’équipe dans le car.

– Raison de plus pour s’en occuper ! coupa Fat’Mo, espérant avoir la mission de les attaquer et s’approprier l’arme qu’il convoitait désormais. Laissez-moi m’en charger, chef ! Je...

– Il vaut mieux attendre après minuit ! suggéra Mario. On aura qu’à les cueillir et...

– Qu’est-ce que c’est que ces manières de femmelettes ? coupa Fat’Mo, profitant de la disgrâce apparente de Mario auprès du boss. Il faut les effacer tout de suite avant qu’ils s’organisent. Le car est la cible idéale pour les avoir une fois pour toutes.

– Sans eux, dit Mario en voyant son chef hésiter, ce sera le libérer de ses chaînes. Et là, je ne réponds plus de rien...

– Vous n’allez pas écouter ces balivernes, chef ! fit Fat’Mo, laissez cette affaire à des hommes et...

– J’espère que tu sais ce que tu fais ! coupa Orbisson, accordant à Mario de mener l’affaire à sa manière. J’ai vu de quoi vos hommes étaient capables, fit-il à l’adresse d’Ivan et Mac Intosh.

Les deux hommes, depuis la débandade de leurs hommes pendant l’attaque de Greenwich, tentaient de se faire oublier en gardant le silence.

– Ce n’est pas de ma faute ! plaida Mac Intosh. Je n’ai jamais eu à attaquer des chats, moi. Il faut nous laisser le temps de nous habituer à ce fichu monde et...

– Je dois dire qu’on s’y est pris comme des manches, reconnut Ivan.

Il s’épargnait de subir le sort de son coaccusé que, d’un signe d’Orbisson, Mario élimina de la liste des vivants pour donner l’exemple, se faisant une joie d’user de son coupe-tout pour reprendre du service.

– Hé ! hurla Ivan, croyant qu’il était le second sur la liste en protégeant son cou d’une main. Je...

– JoWi ! fit Orbisson détournant son attention d’Ivan. Je veux que tu partes avec tes hommes et que tu t’occupes de ceux dans le car. Te sens-tu capable de cette mission ?

– Oui, chef ! promit JoWi.

– Mais ! protesta Mario. Ne voulez-vous pas que je m’occupe de ça ? demanda-t-il à son patron.

– J’ai besoin de toi ailleurs ! fit Orbisson, avant de reprendre à l’adresse de JoWi en lui montrant le cadavre de Mac Intosh. Prend ses hommes avec toi et tâche de ne pas finir comme lui.

– Je les aurai tous ! promit JoWi.

– Et vivants ! précisa Mario.

– Je dois m’absenter quelques heures, reprit Orbisson. Tiens, fit-il en passant son laser à JoWi. Fais en bon usage !

– Mais ! protesta Fat’Mo, et moi dans tout ça ?... On ne me donne pas ma chance pour prouver ce que je...

– Il me semble qu’il y a une affaire d’indien que tu as mal gérée ! lui

lança Orbisson, menaçant.

– Mais je ne pouvais pas... commença-t-il, cherchant un prétexte, avant de se reprendre rapidement en voyant Mario caresser son coupetout, menaçant. Désolé, chef.

– Que sont devenus les deux policiers ? lui demanda Orbisson, passant l'éponge sur cette affaire.

– On les tient, mais ils ne savent vraiment rien de ce qui se passe ici. Je les ai interrogés en personne. Voulez-vous que je m'en débarrasse ?

– Fais-en ce qui te plaira. Je te confie de nouveau la garde de cette ville, ne me déçois pas ! lança-t-il en faisant signe à Mario de le suivre.

– Et moi ? osa Ivan. Qu'est-ce que je fais ?

– Vous attendez les instructions d'Angéla ! lui répondit Mario en lui passant sa radio. Elle est sur le canal 7, précisa-t-il avant de partir à la suite de son boss vers l'aéroport local.

Ils empruntèrent le couloir de Los Angeles et allèrent à la rencontre de Jason et Mandy.

Les clones des deux magiciens avaient joint leur maître quelques minutes plus tôt grâce aux amulettes que leurs originaux portaient à leur cou, prétendant avoir des révélations de la plus haute importance à lui communiquer, suite à leur étrange disparition.

La communication à travers l'âme de l'univers résonnait d'étrange manière dans la quatrième dimension, comme dans un puits sans fond dans lequel les pensées de Gruns et de ses deux compagnons se perdaient sans le moindre écho. Ignorant que les leurs étaient tous dans le monde des hommes, ils tentèrent en vain de les joindre des heures durant, alors qu'ils suivaient leur nouveau compagnon d'infortune, Herbie, qui tentait pour sa part de traverser la ville de New York en passant d'un bâtiment à un autre sans jamais mettre un pied à découvert.

Cependant, la métropole étant faite de grands blocs de bâtiments coupés de rues et d'avenues, il lui fallut traverser ces passages à l'air libre afin de ne pas tourner en rond. Il opta alors pour les voies les moins larges sans se soucier d'un quelconque itinéraire, mettant une grande distance entre les diables de son ex-maître et sa personne. Il ne pensait à rien d'autre que sauver sa peau, traînant dans son sillage les trois créatures qui, malgré leur mine et leur caractère d'innocents bambins, continuaient de l'effrayer. Il n'arrivait pas à s'enlever de la tête la description première qu'il eut de ces êtres. Il ne croyait pourtant plus dans les balivernes d'Orbisson et son septième niveau des enfers, mais restait néanmoins convaincu de leur appartenance à quelque autre niveau, loin de leur imaginer une provenance plus céleste. En outre, Herbie était féru de ces films fantastiques d'antan, dans lesquels les extraterrestres n'avaient rien à envier aux vampires et autres zombies en cruauté envers les hommes, et cela n'aurait rien changé de ses sentiments à leur égard.

Ainsi, il traversait la ville en espérant que ses trois compagnons finiraient par prendre un autre chemin que le sien, sans leur accorder d'attention, ni le moindre regard. Il avait peur de se laisser berner par leur apparence de jeunes humains et d'avoir à s'en repentir... Soudain, traversant rapidement l'un de ces passages à l'air libre qu'il craignait tant, il vit les trois créatures s'arrêter net au milieu de la circulation, souriant, le regard fixé vers le ciel.

– Il ne faut pas rester là !... leur hurla-t-il.

Il hésitait à profiter de l'occasion pour s'en débarrasser, mais il ne put pas le cœur de les abandonner.

– Allez, venez vite ! Les diables peuvent nous tomber dessus...

– Communication ! lui répondit Gruns.

Il avait réussi à établir le contact avec les siens, qui venaient de retourner dans la quatrième dimension.

– Quelle communication ? demanda Herbie regardant à son tour vers le ciel.

Il eut soudain des doutes sur l'origine de ses compagnons. Des anges peut-être ? pensa-t-il.

– Hum... reprit-il. Qu'est-ce que ?... Que dit-elle ?

– Il faut aller à Central Park, répondit Brak.

– Ah !... fit Herbie, encouragé par l'intervention divine qui venait enfin à leur rescousse... Et les Diables ?

– Ils rôtiroient en enfer ! répondit Vlanx, et quand elle le dit c'est qu'elle va le faire...

– Elle ? s'étonna Herbie...

– Ah, non ! protesta Ken en remarquant que son transistor s'était tu pour la première fois en dix ans.

Il ignorait qu'il était désormais dans la quatrième dimension, et que les ondes radio ne passaient pas d'un monde à l'autre.

– Qu'est-ce que vous lui avez fait ? osa-t-il à l'adresse de Thomas.

N'obtenant pas de réponse, il se concentra sur sa conduite et ne tarda pas à constater une anomalie bien plus étrange que le mutisme de sa radio. Bouche bée, il vit une voiture remonter lentement la route à travers son propre car. Il tenta d'attirer l'attention de ses passagers sur cette étrange anomalie, mais aucun ne lui accorda d'attention. Le contact à travers l'âme de l'univers était rétabli, les Gorcks visionnaient la scène dans le hall d'immeuble, transmise dans son intégralité par Gruns et ses deux compagnons, et que l'un d'eux narrait à Shirley et son équipe.

– Mon Dieu ! laissa échapper Shirley.

– Faut pas s'inquiéter, la rassura un Gorck, il a la bague de Salomon.

– Où l'ont-ils emmené ? demanda Thomas.

– Mais pourquoi n'a-t-il pas pris contact avec nous ? s'inquiéta Shirley. On était de l'autre côté, il pouvait...

– Il a sûrement d'autres chats à fouetter, fit Thomas. Ils ne sont pas tendres avec les traîtres, nos amis...

– Mon frère n'est pas un traître, hurla Earvin. Il faut le sortir de leurs griffes avant qu'ils ne lui fassent du mal.

– Pour l'instant, répondit Thomas, il faut mettre tout le monde à l'abri. Demandez-leur de nous rejoindre à la réserve, dit-il aux Gorcks.

– Un moment, coupa Shirley. Où sont-ils au juste ?

– Près du City Center, annonça un Gorck.

– Ils sont à deux pas de Central Park. Demandez-leur de jeter un coup d'œil à ce qui se passe là-bas et de me tenir au courant.

– Tu plaisantes, hurla Thomas, c'est les envoyer dans la gueule du loup. N'oublie pas qu'ils connaissent leur existence, ce qui s'est passé dans le hall le prouve.

– Je veux savoir à qui j'ai affaire...

– Peter serait contre. On ne doit pas les mêler...

– Ils sont au centre de tout... Ils sont à leur recherche, et pour les défendre, il vaut mieux passer à l'attaque...

– Mais qui est ce Herbie qui les accompagne ? demanda Thomas. Il est peut-être de l'autre camp et...

– C'est mon voisin, répondit Earvin, un gentil garçon. On peut lui faire confiance.

– Bon, fit Thomas, dites-leur de jeter un coup d'œil. Mais qu'ils se camouflent convenablement.

– Herbie demande ce qu'il en est des Diables ? transmit un Gorck.

– Ils rôtirot en enfer ! répondit Shirley, information aussitôt transmise à Herbie décidé à mener ses trois compagnons droit vers le parc, conforté par ces paroles divines, même s'il se demandait qui ce "Elle" pouvait bien désigner...

– Six ihoedj armés, klbj suivre ! annonça CH821, en sentant la présence de l'ennemi les suivant à distance. Mètres 521 ptolmi nous, fit-il, annonçant la distance exacte qui les séparait du véhicule qui les pistait.

Connaissant désormais le don de prédiction de leur étrange compagnon, Shirley et Thomas allèrent à l'arrière du car et virent une voiture verte passer à travers d'autres véhicules afin de les garder en vue...

– Ils ne sont que six, dit Thomas, se fiant aux dires de CH821. On s'en débarrasse vite fait et...

– Ils sont sûrement en liaison avec leurs complices, coupa Shirley ; ils ne tarderont pas à rappliquer. Laissons-les croire que nous ne les avons pas repérés. On s'occupera d'eux sur place.

– Ils vont savoir où l'on va !

– Je les attends ! dit Shirley, un regard de défi dans les yeux.

– Attends !... répéta CH821 qui exhibait sa hache de guerre, tentant d'imiter le regard de Shirley. syen Aussi !

Trombs n'avait plus entendu de bruit autour de lui depuis de longues minutes. Il ouvrit les yeux qu'il maintenait clos afin de faire croire que le liquide soporifique dans lequel ses ravisseurs baignaient leurs victimes avait un effet sur lui et jeta un rapide coup d'œil aux alentours. Son ouïe ne l'avait pas trompé, les ombres qui s'affairaient dans la pièce avaient disparu et les lieux étaient déserts. Il attendit cependant quelques instants supplémentaires, à l'affût du moindre bruit ou du moindre mouvement et, rassuré de ne rien voir ni entendre, il finit par décider qu'il était temps pour lui de partir à la recherche de sa maman.

Il commença par chercher une ouverture dans sa capsule, mais ne vit aucune fente, ni un quelconque mécanisme visible indiquant une telle ouverture, et ce, sur toute la surface de son sarcophage qui semblait moulé d'une seule pièce. Il poussa d'abord tout doucement des mains, les appliquant à plusieurs reprises sur le vitrage, avant de recommencer en y appliquant toutes ses forces ; mais ce fut sans succès. Il opta alors pour les grands moyens et tenta de percer l'épaisseur, usant de ses pieds comme d'un marteau piqueur, de ses mains comme de deux perceuses à cinq mèches pour bois, métal ou béton armé ; ou encore d'un bec de pivoir dont il se dota pour picorer la surface sans y laisser la moindre éraflure. Il comprit alors qu'il était face à un matériau à haute résistance, comme celui des vaisseaux spatiaux, peut-être une matière réactive qui, comme celle qui compose les parois des vaisseaux de son propre peuple, pouvait, par la seule volonté, s'ouvrir devant un simple regard, tout en résistant à toutes les rigueurs de l'espace et les voyages à vitesse lumière. Il usa alors de son esprit pour forcer une telle serrure, mais il eut beau se concentrer, rien ne s'ouvrit nulle part et il dut se résigner à rester prisonnier de sa geôle de verre. Soudain, pour une raison inconnue, le sarcophage tout entier sembla perdre en densité pour se dissiper totalement, laissant échapper le corps de Trombs qui tomba sur le sol tandis que le liquide restait parfaitement à sa place, suspendu au-dessus du sol, épousant toujours les formes de son contenant.

Sans chercher à comprendre la raison de ce miracle, Trombs prit ses jambes à son cou, loin du sarcophage et hors du laboratoire. Il aurait continué ainsi sur sa lancée hors du repère de l'ennemi qui avait toutes les caractéristiques d'un énorme vaisseau spatial, un vaisseau mère sûrement, si une voix l'appelant par son prénom ne s'était fait entendre à travers l'âme de l'univers, le stoppant net dans sa course folle. Un murmure au timbre particulier que Trombs reconnut immédiatement, et auquel il répondit aussitôt : "ZWINI ?" hurla-t-il dans sa langue maternelle – ce qui, à travers l'âme de l'univers, se traduisit aussitôt par "maman".

Pendant ce temps, obéissant à la communication divine qui l'exhortait

à escorter ces compagnons vers Central Park, Herbie avait les yeux exorbités, fixant les étranges habitations qui flottaient dans les airs. Il comprit soudain à quel point il s'était trompé sur l'origine des Gorcks qui n'était en rien souterraine comme le prétendait l'Entité, mais il fut également certain que, quoique céleste, elle ne s'avérait guère être divine comme il l'avait cru.

– Gorck City New York ! expliqua Gruns avec fierté, confirmant au pauvre Herbie que d'autres cités extraterrestres comme celle qu'il voyait existaient dans les différentes villes de la planète... l'invasion extraterrestre avait commencé...

Une fois cessé les hurlements d'usage face à ce type de rencontres, et après que les Gorcks, devenus amis, lui eurent conté leur histoire, et le "Elle" divin identifié comme étant la future épouse de Peter, Herbie renonça définitivement à abandonner ses nouveaux compagnons. Mais ce fut de loin les paroles d'Earvin que Gruns lui répéta mot pour mot, "un gentil garçon, on peut lui faire confiance", qui l'incitèrent à aller au-delà de ses propres peurs...

– Où est-ce que je peux trouver un de ces lasers ? demanda Herbie, certain qu'il lui fallait trouver une de ces armes au rayon bleu dont s'était servie la prétendue Entité pour l'effrayer, et qu'il voulait désormais combattre.

– Chez Peter ! répondit Gruns, en indiquant la sphère.

– Et ça ressemble à quoi ?

– Une poignée de porte, répondit Vlanx.

Il faisant allusion au laser saisi par Peter à son frère, qu'il avait lui-même aidé à miniaturiser, ce qu'il ne manqua pas de préciser fièrement :

– Le plus petit au monde !...

– Non, objecta Brak, la boucle de ceinture de Willy est plus petite !

– C'est pas un laser, protesta Vlanx, ça n'envoie pas de rayon.

– N'empêche que ça marche !

– C'est pas un laser !

– Oh si !

– Oh non !

– Hum !... intervint Herbie, étonné du comportement enfantin qu'il découvrait chez les Gorcks. La taille n'est pas importante.... tant que ça permet de passer des deux côtés !

– Veux-tu que j'aille le chercher ? demanda Vlanx, parlant de son invention uniquement.

– Les chercher, précisa Brak, moi je prendrai les deux...

– Non, non, vous restez-là ! répondit Herbie, qui, ignorant la rapidité avec laquelle ces drôles de bambins pouvaient agir, ne voulait pas les exposer au danger. J'en profiterai pour en savoir plus sur eux. Prenez une autre forme et ne vous faites pas repérer. Je ne serai pas long.

Les Gorcks obéirent en épousant les formes respectives d'un buisson,

d'un arbuste et d'un écureuil, pendant qu'Herbie se dirigeait droit vers la cité, croisant sur son passage plusieurs sentinelles ennemies qui ne virent en lui qu'un simple promeneur solitaire.

REGENERATION

Peter s'était livré sans opposer la moindre résistance, harassé par ce passage de la vie à la mort puis par ce retour parmi les vivants qui le vidèrent de toute énergie. Son cœur battait avec une régularité proche de la perfection, sans altération ni frénésie, indifférent aux événements extérieurs qu'il subissait dans sa chair. Ce muscle remplissait machinalement son rôle sans tenir compte des intempéries de l'âme, ces grossissements qui se manifestent à l'approche des orages ou du beau temps, pincements, picotements et autres gonflements qui avaient cédé la place à une dynamique horlogère sans faille ; une mécanique imperméable aux émotions qui permit à Peter de supporter les humiliations que les hommes faisaient endurer aux vaincus... aux traîtres...

Ce fut loin d'être le cas de ses deux compagnons d'infortune, Otis et Marvin, qui tentèrent sans succès d'affronter la situation. Mais, en simples mortels, les deux hommes succombèrent rapidement aux sentiments d'injustice et de honte qui leurs courbèrent l'échine. Bien qu'ils n'eurent opposé aucune résistance suite à leur arrestation, ils furent traînés hors du hall d'immeuble par les hommes de leur ancien commissariat, leurs ex-collègues, qui voyaient désormais en eux leur pire ennemi. Des scélérats qu'ils traitèrent en conséquence, les ruant de coups, de gifles et d'insultes en tout genre. Le coup mal mesuré d'une crosse envoya Marvin au tapis et abrégé rapidement ses souffrances, ce qui laissa Otis affronter seul la rancune de leurs ex-compagnons d'arme, reportant toute leur attention sur lui. Costaud, il supporta néanmoins les coups mieux que son collègue. Mais, étrangement, comme tous ces gros bras qui aimaient à prendre la défense de la veuve et de l'orphelin, il fut davantage vulnérable aux émotions, laissant échapper un de ces globules salés propre à la honte et la rage, larme qui lui valut insultes et moqueries supplémentaires.

Cela aurait pu continuer ainsi tout au long du court chemin qui séparait le lieu de l'arrestation du commissariat – où les policiers comptaient pousser plus loin leurs méthodes d'investigation, mais la nouvelle de l'arrestation fut si rapide, qu'elle suscita la convoitise de justiciers de tous horizons, des hommes et des femmes qui bloquèrent le convoi, exigeant leur part de gloire.

Ainsi, tout en protégeant leur précieuse prise contre la populace venue en nombre pour un lynchage propre et net, les forces de police durent faire face aux prétentions de leurs collègues des commissariats voisins. Ils proclamèrent tous que le fameux hall d'entrée, l'immeuble lui-même,

le bloc de bâtiments dont celui-ci faisait partie ainsi que la rue où l'arrestation eut lieu étaient sous leur juridiction, et exigeaient que les traîtres leur soient restitués illico. L'affaire aurait pu rapidement tourner à une guerre des polices, mais la plupart des forces de l'ordre durent s'incliner face aux prétentions de l'armée et du FBI, qui reprirent les hostilités à leur compte, à coup de lois martiales ou fédérales. Cependant, suite à la découverte de l'identité de Peter et de son lien avec la grande traîtresse, le père de Shirley en personne exprima le désir de rencontrer son gendre et ses comparses en tête-à-tête ; de sorte que ce fut le Secret Service qui remporta les enchères concernant la sacro-sainte "sécurité nationale".

Les prisonniers, détenus séparément dans les cellules de haute sécurité d'un bâtiment fédéral du New Jersey, réquisitionné pour l'occasion, attendaient l'arrivée du premier conseiller du Président, en route de Washington.

Pendant ce temps, Trombs tentait de localiser la provenance de la voix de sa mère dans l'énorme vaisseau spatial pour aller à sa rencontre et la délivrer.

"Zwini ?" répéta Trombs à travers l'âme de l'univers.

"Je suis là !" répondit sa mère avec difficulté. "Il faut que je te vois, mon chéri !"

"Où es-tu au juste ?" demanda Trombs, tout en tentant de la localiser.

"Tout près de toi... Je peux sentir ta présence... trouve-moi vite, mon chéri... Ils ne vont pas tarder à..." réussit-elle à lui transmettre avant que la communication ne soit interrompue.

"Zwini ?... Tu es encore là ?" demanda Trombs quand soudain, des ombres se dressèrent devant lui, et, comme dans la réserve indienne, un rideau noir lui couvrit la vue ; il perdit connaissance en appelant sa mère.

– Zwini ! cria son double, quelque part dans la réserve indienne si chère au Trombs original, et qu'il avait atteinte avec les siens depuis peu.

Le mot était sorti de sa bouche sans qu'il comprenne son sens exact, comme si un autre l'eut pensé à sa place.

– Comment ? demanda Shirley, qui avait obtenu cet étrange mot en réponse à sa remarque concernant les lieux qu'elle trouvait parfaits pour ce qu'elle avait en tête.

– Zwini ! répéta CH821 pour lui-même.

Ce mot semblait avoir une saveur particulière et lui procurait une étrange sensation au fond de lui-même, accompagnée de bizarres palpitations qu'il ne connaissait pas. Il sourit béatement et répéta :

– Zwini.

– Quelqu'un veut-il bien m'expliquer ce qu'il dit au juste ! dit Shirley agacée.

– Maman ! traduisit un Gorck.

Il était lui-même étonné d'entendre prononcer ce mot qu'il n'avait plus entendu depuis des millénaires.

– Euh !... Qui, moi ? demanda-t-elle à CH821 qui la regardait avec tendresse. Restons-en à petite sœur, tu veux bien ! dit-elle, non sans tendresse. C'est que je ne me sens pas encore prête pour ça, ok ?

Ch821 hocha la tête.

– Ils sont juste derrière nous, dit Thomas en revenant d'un rapide tour d'inspection afin de localiser leurs poursuivants. On peut s'en débarrasser tout de suite et...

– Erreur, lui répondit Shirley. Laissons-les croire que nous ne les avons pas repérés... Allons dans la forêt là-bas pour passer la nuit et laissons les venir à nous.

– Je ne comprends pas ta tactique, répondit Thomas. Ils vont nous tomber dessus...

– ... pensant qu'on ne les attend pas ! coupa Shirley. Ils auront une drôle de surprise, crois-moi !

– Zwini raison ! intervint CH821 en exhibant son tomahawk. Surprise, bien awax batail...

Le couple de magiciens avait réapparu depuis peu, le temps pour leurs clones de prendre leur place, et surtout de récupérer leurs souvenirs, avant d'invoquer le maître afin de lui communiquer une information qui se voulait de la plus haute importance...

– Vous vous fichez de moi ! tonna la voix d'Orbisson qui avait traversé le pays pour entendre des balivernes.

– Mais je vous assure maître, confirma le clone de Mandy, ils nous ont enlevés.

– Sais-tu ce qui t'attend si tu persistes à me mentir ! tonna de nouveau la voix de l'invisible, coupant net le clone dans sa nouvelle tentative.

– Mais maître, dit Jason à son tour, tentant de venir en aide à sa compagne. C'est la stricte vérité, je vous assure. Ils nous ont enlevés puis transportés quelque part dans le ciel...

– Un mot de plus et je vous envoie trois pieds sous terre, illico... pesta Orbisson.

– Il va falloir que vous changiez de prophètes, commenta Mario à travers la quatrième dimension.

Il avait écouté les explications du couple en pouffant de rire, ce qui avait le don d'exaspérer son maître. Celui-ci lui avait demandé d'assister à l'entrevue afin de lui permettre de le remplacer dans son rôle d'Entité à la tête du Rescue, composé d'après lui de membres dévoués corps et âme qui leur seraient fortement utiles dans leur prise de pouvoir sur le monde. Il l'introduisit dans le saint des saints de son quartier général, au soixante et onzième et dernier étage d'une splendide tour au centre de L.A., un

lieu auquel seule une poignée d'adeptes avait accès, un temple qui lui était dédié, qu'il montrait avec fierté, un décor qui, malgré son aspect moderne, n'était qu'un banal amalgame de lieux de cultes qui, à grand renfort de cierges, vitraux, encens et autres signes cabalistiques, imitait lourdement l'imagerie d'une religion traditionnelle.

Malgré son athéisme qui le fit d'abord sourire face à ce déploiement de signes et d'objets qu'il avait toujours su inutiles, puisque Dieu n'existait pas pour lui, voyant le couple agenouillé face au logo ésotérique qui représentait leur secte, trônant au centre de la pièce, au-dessus d'un autel, via lequel l'homme et la femme s'adressaient à leur maître, Mario dut reconnaître la puissance qu'on pouvait tirer d'une telle servitude. Ce sentiment disparut à mesure que les deux prophètes débitèrent leurs élucubrations, prétendant avoir été enlevés par des anges du paradis, venus répandre la parole de Dieu sur terre. Ils étaient mûrs pour l'asile...

– Je vais les exterminer ! pesta Orbisson contre ses deux premiers disciples, oubliant d'éteindre l'instrument qui donnait à son corps une consistance dans l'autre monde, et permettait à sa voix d'être entendue.

– C'est une excellente idée, maître ! répondit alors Jason, croyant avoir convaincu le maître de partir en guerre sainte. Nous combattons à vos côtés, mais nous ne connaissons pas leur repaire, on avait les yeux bandés.

Mario pouffa de rire.

– Il faut que vous nous montriez le chemin... ajouta Mandy.

– Voulez-vous que je m'en charge ? demanda Mario en exhibant son coupe-tout.

– Je m'en occupe ! répondit Orbisson.

Mario lui lança l'instrument, et le scientifique fondit sur le couple dans l'intention de les supprimer.

– Vous voulez connaître les anges, hein ? Et bien préparez-vous à les rejoindre...

Assis sur l'autel, Mario vit son chef, fumant de rage, les deux mains serrées sur le coupe-tout qu'il brandissait comme un sabre loin derrière lui, dans le dos de ces deux victimes, de manière à leur trancher le cou d'un seul geste. La scène ressemblait à une simple exécution, comme celles auxquelles Mario eut si souvent l'occasion d'assister dans son milieu. Cependant, à l'instant même où le bourreau sorti de la quatrième dimension, bandant ses muscles pour exécuter son geste fatal, grimaçant de haine, les dents serrées, les traits tirés, les yeux rivés sur un point précis qu'il visait, Mario eut l'étrange impression que quelque chose clochait...

Il n'eut pas le temps de prévenir son maître, et son pressentiment se réalisa. Une étrange lueur brilla dans les yeux des futures victimes, leurs visages se décomposèrent, leurs bouches s'agrandirent d'un coup crachant un son assourdissant qui n'avait rien d'humain. Ce signal se

répercuta à travers la pièce où des ombres se détachèrent de toutes parts et s'abattirent sur le bourreau.

Mario le vit se dissiper d'un coup

Profitant de l'absence du boss et de son lieutenant, Fat'Mo s'était lancé dans l'exploration de la ville dont il avait la garde, afin d'en connaître tous les secrets.

Fat n'était pas né de la dernière pluie, il avait commencé dans le métier en simple bookmaker, gravissant les échelons petit à petit sans jamais prendre de front un concurrent plus puissant que lui, encore moins sous-estimer ses adversaires. Il avait appris que pour survivre dans le monde de brutes dans lequel il avait évolué depuis sa naissance, comme son père et même son grand-père avant lui, il fallait connaître parfaitement le terrain où l'on mettait les pieds avant de s'y risquer.

En parieur expérimenté, Fat savait également que le risque-zéro n'existait pas et faisait toujours en sorte d'en prendre le moins possible avant de se lancer dans une entreprise. Le hasard était son gagne-pain et il avait appris à bien le préserver en y goûtant le moins possible. Il aimait trop les joies de la vie pour les jouer à la roulette et faisait en sorte de se placer toujours en croupier afin d'avoir toujours les cartes en main. Et concernant les bonnes cartes dans ce monde invisible, Fat'Mo le savait, il lui en manquait une : un laser comme celui de son patron ou au moins une arme comme celle de l'indien. En attendant d'avoir des nouvelles de ses hommes partis à la suite du peau-rouge et de sa bande, il n'avait pas perdu son temps, cherchant à connaître l'utilité de chacune des choses sur lesquelles il pouvait mettre la main.

Ainsi, à force de persévérance, et bien que ses proches collaborateurs l'accompagnant dans ses fouilles eurent renoncé à toucher le moindre objet, car – comme la fameuse mâchoire métallique qu'Orbisson dut affronter en son temps – ils se révélaient souvent moins innocents qu'ils en avaient l'air, Fat'Mo finit par trouver la carte maîtresse qui lui manquait : un pistolet laser miniature. C'était la fameuse poignée de porte que Peter avait confisqué à son frère plus d'un an auparavant, la laissant traîner dans un tiroir de sa chambre. Cette négligence fit le bonheur de son nouveau propriétaire.

Après avoir matérialisé accidentellement le seul de ses hommes qui l'accompagnait encore dans ses fouilles et l'avoir vu passé à travers le sol de la pièce, Fat'Mo s'était assuré de l'utilité de la chose. Il la fourra rapidement dans sa poche et alla s'enquérir de la santé de son cobaye.

– Il est mort ? demanda-t-il à un de ses hommes qui examinait le corps.

– Je ne sais pas chef, répondit l'homme. Il est de l'autre côté.

– Il est mort ! fit un jogger qui avait évité de peu le corps tombé du ciel, répondant sans le savoir à la question de Fat'Mo.

– C’est impossible, fit Fat’Mo faignant la surprise, comment ?

– Il est tombé du ciel ! fit le jogger.

Il s’adressait à la foule de plus en plus nombreuse qui s’attroupait autour de lui.

– Il a dû toucher à un truc pas net ! suggéra un homme qui avait assisté aux fouilles auprès de son chef. J’ai bien fait de laisser tomber.

– Pas de jeu de mots macabre ! dit Fat’Mo.

Il détournait la conversation sur les fouilles qu’il avait entreprises, tout en faisant signe à son homme de se taire.

– Quel truc ? demanda Ivan qui avait accouru sur les lieux de l’accident.

– Pardon, chef ! fit le gaffeur, s’excusant auprès de Fat’Mo.

– Quel truc ? insista Ivan, se rendant compte à son tour que la ville méritait qu’il y fasse un petit tour d’inspection.

L’idée de trouver une de ces choses qui permettaient de passer d’un monde à un autre comme le grand boss, l’effleura soudain.

– Peut-être que... fit-il voulant partager son idée avec Fat’Mo.

Il se ressaisit, pensant qu’il valait mieux la garder pour lui seul.

– Peut-être que quoi ? demanda Fat’Mo, qui avait parfaitement déchiffré les pensées de son collègue.

– Il est apparu soudain de nulle part, expliqua le jogger avant de pointer vers l’endroit où il vit l’homme apparaître. Juste là !

– Rien, fit Ivan, sachant où chercher à présent. Rien d’important.

Ivan s’éloigna de Fat’Mo et de ses hommes avec la ferme intention d’aller aussitôt jeter un coup d’œil dans la plus haute sphère de la ville, là où habitait Peter. Il fut coupé dans son élan par un appel radio d’Angéla qui demandait un soutien logistique en hommes. Il partit à sa rencontre reportant ses fouilles à plus tard.

– Tu lui as mis la puce à l’oreille, idiot ! lança Fat’Mo à son homme trop bavard, lui tapant l’arrière de la tête.

– Pardon, chef, ça m’a échappé...

– Je veux que tu te plantes là ! fit Fat’Mo en désignant le champ élévateur qui donnait accès à l’habitation de Peter. Je ne veux pas que quelqu’un puisse y mettre les pieds. Ivan est parti, mais il se peut qu’il demande à un de ses hommes de fouiller les lieux pour lui. Tu sais ce qu’il faut faire dans ce cas !

– Je m’en occupe chef ! fit l’homme en mettant la main sur son arme. Personne n’y entrera.

– Je fais un tour, histoire d’éloigner les soupçons. A mon retour je ne veux pas que tu aies bougé d’un pouce.

– Vous pouvez y compter, chef.

Fat’Mo s’éloigna, confiant que personne ne s’introduirait dans la pièce qui, il en était certain, méritait une inspection plus approfondie. Il dépassa sans le remarquer un homme insignifiant qui traînait dans le

coin, un badaud de l'autre monde, attiré comme beaucoup d'autres par le cadavre tombé du ciel. Il ne reconnut pas ce dernier, malgré la description qui en avait été faite par Mario quelques heures plus tôt : un mètre soixante, soixante-dix kilos, l'air niais.

Herbie n'avait pourtant rien changé à son apparence, se contentant de suivre à la lettre les conseils prodigués par l'Entité pour lui permettre de passer inaperçu aux yeux des croqueurs d'os, et qui consistait à faire mine d'être tout simplement de l'autre monde et donc parfaitement visible aux yeux de l'ennemi.

Cette tactique fonctionna parfaitement, permettant à Herbie d'observer l'ennemi de près, de très près même, au point qu'il ne rata pas un mot de ce que ces messieurs avaient échangé. Ainsi, faisant comme tous les badauds qui observaient le point dans le ciel que le jogger indiqua comme l'endroit précis où il vit l'homme apparaître d'un coup, Herbie put observer tranquillement la fameuse sphère que le gros mafieux tenait à garder pour lui seul, et ce, sous le nez de l'homme censé en interdire l'accès. Il lui restait juste à trouver un moyen pour y pénétrer afin d'y trouver ce qu'il était venu chercher.

Deux policiers arrivant sur les lieux pour examiner la victime de la chute passèrent près de la sentinelle qui, les voyant venir droit sur lui, fit un pas de côté en faisant une mine dégoûtée, tout en leur lançant : "hé, pas touche, sales flics !" Herbie fut d'abord étonné de la réaction de l'homme et son dégoût pour les forces de l'ordre, avant d'entrevoir dans cette répugnance un moyen pour pénétrer dans la sphère, et qu'il exploita aussitôt.

– Ici, l'inspecteur Harry, dit-il, faisant mine de porter la main à l'oreille pour appuyer une oreillette imaginaire qui le reliait au central, comme il l'avait vu faire dans les films policiers dignes de ce nom. L'affaire me paraît plus que louche, amenez-moi la scientifique et bouclez-moi le secteur, reprit-il en s'approchant de l'homme.

Le mafieux se déplaça pour éviter son contact, lui débitant des noms d'oiseaux rares.

– Je sens quelque chose de pas net, fit Herbie en reniflant en direction de l'homme. Une odeur de pourriture, une infection... Attendez !

Il regarda sa montre et reprit en hurlant :

– Mon Dieu, mon compteur Gegeir s'affole... Il y a une fuite dans le réacteur... il faut évacuer les lieux.

Il observa l'homme qui se penchait vers sa montre pour vérifier ses dires.

– Stop ! fit-il une fois le nez de l'homme au niveau de son front.

Le mafieux obéit à l'injonction par automatisme, ce qui permit à Herbie de lui flanquer un coup de tête digne de l'inspecteur dont il usurpait le nom. L'homme tomba sans connaissance, le nez en sang,

sûrement cassé, et Herbie, étonné de son propre exploit, resta paralysé un instant de peur que l'homme se relève et lui flanque un coup en retour. Mais l'homme ne bougea pas et Herbie entreprit de le traîner par les pieds afin de le cacher au regard de ses complices pour ne pas être pris au piège durant sa visite dans la sphère. Cette manœuvre s'avéra plus ardu que le coup de tête, et il s'étonna qu'au cinéma cela semblait l'inverse...

Coupé du monde depuis son récent décès, Peter gardait sa cellule dans le bâtiment fédéral, indifférent à tout ce qui se tramait autour de lui. Il n'accordait aucun intérêt ni la moindre attention aux membres des services secrets qui venaient de temps à autre l'observer à travers la lucarne de la porte, encore moins aux deux caméras fixées sur lui, dont le ronronnement des petits moteurs commandant le zoom de l'objectif se faisait entendre, signalant que ses observateurs le détaillaient. Peter sentait également la présence moins palpable d'Angéla à travers la quatrième dimension qui ne l'avait pas quitté depuis son arrestation, surveillant ses moindres mouvements. Bien qu'il avait conscience de tout ce monde qui l'épiait, Peter y semblait insensible. Loin des petits tracas des hommes, il plongeait petit à petit dans l'univers de la mort, propre à son état. Il n'avait plus l'âme de se battre, laissant sa dépouille continuer seule son activité d'automate dépourvu d'essence. Peter avait lâché prise avec ce monde dans lequel il n'avait jamais trouvé sa place, caressant l'espoir que de l'autre côté de la rive il serait enfin chez lui, près de ces deux êtres qu'il aimait tant. Ses parents, qu'il avait toujours voulu retrouver, bravant les dangers dans ce seul but, et que le sceau de Salomon le privait de rejoindre. Voir sa vie défiler à l'instant de sa mort avait ressuscité leur souvenir, lui permettant de revivre en leur compagnie. Des souvenirs remontant à sa tendre enfance et qu'il aurait voulu plus nombreux, mais la vie et surtout les hommes en avaient décidé autrement. Peter avait décidé de les abandonner.

De tous les temps, la mort avait su séduire les hommes de bien des manières, énigmatique pour les curieux ou douce pour les souffrants, elle promettait à chacun ce qu'il cherchait de son vivant. Elle était le but inéluctable de chaque mortel qui y voyait une fin ou un commencement, le repos du guerrier ou la perte de son ennemi.

Mais elle était surtout la matrice de tous les orphelins, cachant en son sein un parent ou les deux, devenant à leurs yeux la demeure familiale qu'ils voulaient rallier sans tarder. Ce monde, ils l'imaginaient merveilleux, sûrement un paradis. Inconsciemment, ces déshérités tentaient de le rejoindre par tous les chemins, peuplant ainsi les légendes de héros sans père ni mère qui bravaient les ténèbres sans peur, à la recherche d'une toison d'or, d'un graal.

Et Peter était de ceux-là...

Cependant, il n'était pas Jason, encore moins Hercule ou Superman, il ne cherchait pas à se battre contre des dragons ou même des hommes, si mauvais soient-ils. Il voulait s'enfermer dans un monde virtuel et créer son propre univers. L'arrivée des Gorcks dans sa vie le poussa à porter le sceau de Salomon et son terrible fardeau qui faisait de lui un immortel, éloignant les retrouvailles rêvées...

Peter voulait arracher l'anneau du doigt et se libérer de la vie. Il avait eu l'idée de le faire à plusieurs reprises, mais à chaque fois, quelque chose au fond de lui, une lueur, un sentiment étrange le poussa à y renoncer, une chaleur qui s'emparait de son âme, une émotion qu'il n'avait jamais connue semblait prendre le pas sur le souvenir de ses parents. Peter pensa que la bague lui jouait un de ses tours afin de rester à son doigt, le poussant à choisir la vie qu'elle lui insufflait, à renoncer à la mort. Mais il savait qu'il n'en était rien...

La lueur avait un goût, une odeur, qu'il connaissait sans les reconnaître, elle avait même un visage, des cheveux d'or, un sourire ensorceleur, il l'avait connue une nuit, un matin aussi, mais, ça, il ne voulait pas l'admettre.

Angéla se tenait face à cet homme étrange qu'elle avait pour mission de suivre au pas, partageant avec lui l'espace confiné de la cellule dans l'espoir de découvrir le secret de sa résistance à la mort, à ses balles. Elle cherchait la faille de cette immunité hors nature, guettant ses moindres gestes, la moindre expression, tentant d'y déchiffrer un sens ; mais l'homme, avare de ces manifestations spontanées qui liaient l'âme à son enveloppe, semblait plongé dans une longue méditation, hermétique aux vicissitudes de sa condition. Statufié en position assise dans un des coins de sa cellule, face à la porte, sa lucarne et les deux caméras, il affrontait ses observateurs le visage racorni, les yeux fixés sur un point imaginaire de la pièce : quelque part dans l'infini. Angéla essaya cependant de lire ses pensées, elle plongea son regard dans le sien et eut l'horrible sentiment de sombrer dans un abîme sans fond, alors qu'une grande tristesse l'envahissait comme une marée noire. Elle détourna rapidement son regard de ces deux billes sombres dans lesquelles elle crut voir la mort de près et se promit de ne jamais plus les croiser. Elle fut loin de savoir à quel point elle avait raison.

Elle venait de regarder la fossoyeuse à l'œuvre et, à l'inverse de Peter qui cherchait sa compagnie, Angéla vit ce qui l'attendait quand elle viendrait la chercher. Elle s'éloigna de lui et alla s'asseoir dans le coin opposé évitant de croiser son regard de nouveau, de sorte qu'elle ne put voir les lueurs qui étincelèrent simultanément quelques instants plus tard, autant dans le regard de Peter qui semblait reprendre vie et qu'à son annulaire où le sceau de Salomon reprenait sa fonction.

“Samuel ?” l'entendit-elle prononcer. Elle sursauta pour voir cet

interlocuteur qu'elle crut en leur compagnie dans la cellule, mais elle ne vit personne. Elle observa attentivement Peter et le vit regarder avec étonnement ce même point imaginaire qu'il avait l'habitude de fixer. "C'est toi ?" l'entendit-elle demander.

"C'est bien moi" répondit le vieux Sam, que seul Peter voyait et entendait, debout au milieu de la pièce, lui souriant.

– C'est impossible, tu es mort ! s'exclama Peter.

"Toi aussi, Peter ! Ne t'en es-tu pas aperçu ?"

– Je t'en prie, ne plaisante pas avec ça ! Je ne serais pas là, si c'était le cas...

"Y es-tu vraiment ?"

– Comme tu le vois ! En chair et en os...

"Et ton âme ?"

– Tu veux dire cette chose visqueuse qui vous fait mal la vie durant ? Cette douleur qui ne vous quitte ni de jour ni de nuit, qui vous harcèle ? Je m'en suis débarrassé !

"Tut, tut... Il n'en est rien, et tu le sais !"

– Tut, tut ? s'étonna Peter, d'entendre Samuel user d'un tel langage.

"Et flûte, même ! Ne me raconte pas ça à moi mon garçon... Tu oublies à qui tu parles. Ta douleur, j'ai porté la même durant plus de trois mille ans... Alors, à d'autres je te prie, ne me fais pas le coup du "j'ai perdu mon âme, j'ai plus de raison de vivre". Maintenant que je suis mort, je peux t'en citer un bon millier, et au bas mot !"

– Facile à dire, quand on y est bien au chaud, près de ceux qu'on a perdus ! Tu avais un tout autre discours avant ton départ : "ils me manquent, il est temps pour moi de partir, j'ai fait mon temps, à toi de prendre la relève". Voilà, c'est fait, je suis décédé ! Une âme charitable a eu pitié de moi, c'est mon tour de m'éclater un peu.

"Et qui les gardera ?"

– Ce ne sont pas des moutons, non plus. Ils savent bien s'occuper d'eux-mêmes, de toute manière la barrière entre les mondes les protège des loups.

"Et des hommes ?"

– Mais les hommes ne sont pas si mauvais, enfin. Il suffit de les mettre entre de bonnes mains et il ne leur arrivera rien.

"Tu sais bien qu'il n'en est rien !"

– Thomas et son équipe sont des hommes pourtant. Ils peuvent très bien s'en charger.

"C'est vrai ! Ton frère, Willy, et bien d'autres peuvent les garder, les protéger... Les bonnes volontés ne manquent pas sur terre, heureusement. Il y a aussi Shirley bien sûr, elle pourrait très bien faire l'affaire. Elle les aime et saurait les protéger... Tiens, l'idée est séduisante... Pourquoi ne pas lui demander de te remplacer ? Elle pourrait devenir la nouvelle gardienne du Temple... Je crois que tu as

raison. Il est peut-être temps pour toi de rejoindre tes parents... Enlève donc cette bague de ton doigt et viens avec moi, je serai ton guide dans ce monde.”

– Oui, mais... Non, non... On ne peut pas lui faire ça... C’est trop de responsabilités... Et elle a sa propre vie... Enfin, je veux dire... Elle est trop jeune pour l’enterrer comme ça !... Et puis, elle ne saurait pas s’en occuper... Elle ne saurait pas jouer avec eux et... Elle est trop sérieuse, très... très femme...

“Serais-tu sexiste, Peter ?”

– Non, non... ce n’est pas dans ce sens... Je veux dire une femme dans le sens... Une adulte, quoi. Elle serait une excellente maman, et sur le plan de la défense il n’y a rien à redire... Mais elle ne saurait pas... Comment dire ?... rester assez enfant... Il faut rester enfant dans l’âme pour les tenir, non ? Tu me l’as dit toi-même, un jour, un autre enfant viendra te remplacer... La moindre des choses serait de lui demander son avis, enfin... On ne peut pas décider à sa place.

“Accepterais-tu dans ce cas de repousser ton départ pour t’en charger ?”

– Euh... Oui... oui... Bien sûr, ça peut attendre.

“Tu as six jours ! Enfin beaucoup moins maintenant. Ton décès remonte à plus de cinq heures déjà.”

– Et le septième ?

“Tu te reposeras ! Personne n’est forcé de vivre. La bague ne pourra pas aller contre ta propre volonté, si ton désir est de quitter ce monde, elle cessera son action sur toi.”

– Ah !...

“C’est le libre arbitre !”

– ...

“Je te laisse, maintenant.”

– Tu retournes là-bas ?

“Mais nous sommes là-bas !”

– Tu veux dire que c’est juste ça ?

“Je te ferai le tour du Propriétaire une fois l’heure venue. Adieu !”

– A tout à l’heure !

Sur cette promesse, Angéla vit Peter arrêter son long monologue, puis sortir de cet état de folie dans lequel elle avait cru qu’il était tombé, observant chez lui ce qui semblait un retour à la raison ; et qui, pour Peter, était un timide retour à la vie, comme le premier souffle d’un nouveau-né le ramenant dans le monde des hommes et de leurs turpitudes.

Samuel disparu, la porte de la cellule s’ouvrit, et Peter prit cela pour un signe de bienvenue. Deux hommes entrèrent, marchant droit vers lui, ils le saisirent par les bras et le mirent debout sans relâcher leur prise,

face à un homme de forte corpulence qui fit son apparition.

Peter comprit qu'il s'était trompé.

L'homme balaya la cellule du regard comme s'il cherchait une personne qui devait s'y trouver et qu'il ne voyait pas. Ses yeux finirent par tomber sur le prisonnier. Les deux hommes s'observèrent mutuellement et Angéla acquit la certitude qu'ils se voyaient pour la première fois. Cependant, une fois demandé à ses cerbères de le laisser seul avec le prisonnier, elle s'étonna d'apprendre qu'un lien familial les unissait :

– Savez-vous qui je suis ?... Votre beau-père, si mes renseignements sont exacts...

L'étonnement d'Angéla ne pouvait se comparer à celui de Peter quant à ce lien théorique qui avait pour origine le complot de son frère Earvin visant à le marier à tout prix ; la vitesse avec laquelle voyageaient les rumeurs dans ce monde surpassait celle des vaisseaux spatiaux... Allant de surprise en surprise, Peter ne tarda à découvrir derrière la visite du premier conseiller du Président un complot de plus grande envergure, et derrière son visage souriant : l'horreur...

Et Angéla appela les siens à la rescousse...

Earvin, le responsable de cette rumeur qui valut à Peter la visite du premier conseiller du Président, après avoir suivi sa belle-sœur et son équipe jusqu'à la réserve indienne, sembla enfin émerger de cet état de folie douce dans lequel il avait plongé. Son réveil, étrangement, survint en même temps que la renaissance de son frère, comme si un lien invisible les unissait, un attachement qu'Earvin avait pour son cadet, la seule famille qui lui restait, et qu'il savait en danger. L'annonce de son arrestation à la radio agit sur son esprit dissipé comme un antidote qui le dégrisa :

– Il faut passer de l'autre côté ! annonça-t-il à son assistant.

Willy écouta l'injonction de son ex-boss d'une oreille distraite. Il s'accordait un instant de répit après la longue traversée de la forêt à la suite de CH821. L'indien les avait guidés vers une clairière naturelle dans laquelle son peuple adoptif célébrait ses ancêtres tous les ans, un lieu idéal pour affronter leurs poursuivants qu'il puisa dans les souvenirs de son original, et où Willy, en citadin peu habitué à la mollesse d'un sol dépourvu d'un manteau d'asphalte, s'était tordu la cheville. Il profitait ainsi du bref répit que Thomas accorda à tous afin de masser le membre endolori.

– Où ça, professeur ? demanda-t-il.

– De l'autre côté ! répéta Earvin. Il faut sortir Peter de là.

– Mais, professeur... On est dans l'autre dimension et on ne peut... de plus, avec ces types qui nous suivent, il y a d'autres priorités. Peter lui-même voudrait que l'on...

– Il me faut un laser !... coupa Earvin.

– Il n’y en a qu’un seul, professeur !...

CH821 déambulait dans les environs. Il vit Willy se frottant la cheville et, connaissant un remède efficace à sa douleur, il alla extraire une racine qui poussait à quelques pas de là. Cependant, Thomas les ayant transportés dans la quatrième dimension afin de parer à une attaque, CH821 dut passer dans l’autre monde pour extraire la racine. Earvin et Willy le virent se taper la tête de son tomahawk, arracher une plante à quelques pas de là et revenir en leur direction, se tapant de nouveau la tête de son arme.

– Ça bon, nguyey bobo, annonça-t-il en appliquant le remède sur la cheville de Willy.

– De quel côté sommes-nous au juste ? s’enquit Earvin, ayant soudain un doute quant au monde dans lequel il se trouvait.

– Dans la quatrième zone... répondit Willy, tout en observant l’indien qui lui massait la cheville avec un liquide qu’il obtint en les pressant d’une main. Enfin, je crois...

Suite à plusieurs tentatives infructueuses pour saisir divers éléments, des racines, des herbes et un tronc d’arbre, Earvin acquit la certitude que le tomahawk était autre chose qu’un simple jouet. Il tenta de convaincre CH821 de le lui confier pour quelque temps, mais, voyant ses regards se braquer, unanimement opposés à un tel prêt, il dut renoncer à l’objet et tenta d’enrôler son propriétaire pour aller libérer Peter.

– Zwini besoin moi, rétorqua alors CH821, refusant de partir sans Shirley. Ennemi approche.

Il tendait l’oreille dans tous les sens et ajouta, prévenant le nombre et la distance exacte de l’ennemi :

– zxinf autour ! 182, 1km, 3 mètres...

L’alerte donnée, Earvin annula provisoirement sa mission et, accompagné de Willy que le remède indien avait remis sur pied, ils ne quittèrent plus CH821 et son tomahawk d’une semelle...

Ainsi, sans se douter que ses proies l’avaient détecté, JoWi, accompagné d’hommes armés jusqu’aux dents et encerclant la forêt, préparait son attaque afin qu’elle soit lancée juste après minuit, comme Mario l’avait indiqué. Il ne lui restait que quelques minutes à attendre, avant que les Gorcks s’endorment...

Fat’Mo, enragé de constater que la sentinelle censée garder l’entrée de sa précieuse sphère avait quitté son poste, se promit de s’occuper de son cas dès qu’il lui aurait mit la main dessus. Il ne savait pas qu’il n’avait que deux pas à faire pour y parvenir, et qu’un simple regard en direction d’une des nombreuses voitures de police qui envahissaient la pelouse du parc pour élucider le mystère de l’homme volant lui aurait même permis

de l'apercevoir, en partie du moins, la jambe gauche plus exactement, car Herbie, sachant que ses ennemis n'appréciaient pas la proximité avec les agents de police, n'avait pas pris la peine de le dissimuler convenablement. Fat'Mo avait l'esprit ailleurs, occupé par ses recherches qui devaient lui permettre de mettre la main sur les trésors inestimables qu'il comptait trouver dans la sphère, vers laquelle il s'éleva en toute hâte. Cependant, il n'eut pas le loisir de reprendre sa prospection. A peine arrivé à destination par le champ élévateur, avant même qu'il eut mit un pied à l'intérieur de l'habitation, il fut certain qu'il n'était pas seul. Il dégaina aussitôt son arme et entra sur la pointe des pieds. Il ne tarda pas à trouver l'intrus, occupé à fouiller dans un tiroir. L'homme était de dos, ne se rendant pas compte de sa présence. Fat'Mo s'en approcha et lui colla le canon de son arme sur la nuque.

– Pas de geste brusque, ou je te fais péter la cervelle, lança le mafieux.

Surpris, Herbie sursauta d'un coup tout en poussant un petit cri de terreur qui révéla à son agresseur la nature peureuse de l'intrus, qui se mariait bien avec son air niais.

– Qui t'es, toi ? demanda Fat'Mo.

– Her... rrrr... Her... bie...

– Je ne t'ai pas demandé ton nom, imbécile... Je m'en contrefiche. Tu fais partie des trucs qui habitent ici ?

– Heu... hésita Herbie, tout en cherchant sa réponse.

– Attends voir... lança Fat'Mo, se rappelant l'annonce de Mario. C'est toi que le vieux cherche ! Un air niais pareil, il ne doit pas y en avoir mille. Tout colle, ajouta-il en estimant la taille et le poids de l'intrus.

– Je ne vous permets pas, protesta Herbie.

Il dissimula les deux ceintures qu'il tenait dans la main et qu'il était en train d'examiner avant d'être découvert.

– Je...

– Tu la fermes ! lança Fat'Mo, faisant signe de son arme afin que le niais lui montre ce qu'il tentait de lui dissimuler. Qu'est-ce que tu fiches avec ça ?...

– Je... je, bégaya Herbie. Je n'ai pas de ceinture, fit-il remarquer. J'ai le pantalon qui tombe et...

– Et c'est pour trouver une ceinture que tu t'as grimpé ici ?

– C'est que...

– C'est que je vais te péter le caisson, si tu te fiches de ma tronche... T'as trois secondes pour me dire ce que tu fiches ici, avant que je t'explose ce que tu portes sous la ceinture, menaça Fat'Mo en pointant son arme dans la direction mentionnée. Un... Deux...

– Je cherchais le laser, hurla Herbie.

– Tiens donc ?... Et il y en aurait un ici ?

– Heu... Je ne sais pas, je...

– Ce ne serait pas un truc comme ça, par hasard ? demanda Fat'Mo.

Il exhibait le laser en sa possession. Il vit que son interlocuteur avait reconnu l'arme, et reprit :

– Trop tard, comme tu vois, il est en de bonnes mains. Ce que je veux savoir c'est, comment t'es au courant de son existence ? Qui t'es au juste ? Et pourquoi l'effaceur te cherche ?

– Le... l'Entité veut me supprimer !

– L'en quoi ?... s'étonna Fat'Mo, avant de se rappeler que c'était le nom que son boss s'était choisi pour les simples d'esprit de sa fameuse secte. Ah, oui, je vois... C'est toi qui l'as appelé ce matin ? Ou qui l'as invoqué, je devrais dire. Tu étais chargé de suivre le fameux Peter, c'est ça ?

– Oui !

– C'est lui qui vit dans cette tôle, exacte ?

Herbie hocha la tête, tout en tâtant les boucles de ceinture qu'il tenait toujours dans les mains, espérant que l'une d'elles fut celle qu'il cherchait.

– Tu le connais bien ?

– Peter ?

– Pas le pape, qui d'autre ?

– C'est mon voisin !

– Ton voisin ? Te fiche pas de moi, p'tit.

– Je vous le jure, c'est vrai. C'est pour ça que le maître voulait que je surveille son frère, pour le prévenir au cas où il rentrerait à la maison. C'est pour cette raison que...

– Que tu es ici, chez lui, à la recherche de ça ?

– J'étais avec Peter quand l'effaceur et sa copine, une blonde, nous sont tombés dessus dans un hall d'immeuble. Et... Peter m'a indiqué où trouver le laser pour que j'aille le lui chercher.

– Si je comprends bien, tu le trahis et lui te refille sa planque...

Herbie baissa la tête, honteux de sa trahison.

– Ben, dites donc, il est peut-être immortel ton voisin, mais le moins que l'on puisse dire c'est qu'il n'a pas de jugeote. Confier une arme comme celle-là à celui qui l'a balancé, il faut être idiot. Sauf s'il n'était pas au courant.

– Il m'a pardonné !

– Encore plus idiot que je pensais...

Ce fut la phrase de trop, qui, comme la fois où il vit Earvin de retour dans le quartier, fit monter la moutarde au nez d'Herbie, et, n'ayant pas de batte de base-ball sous la main, il utilisa les ceintures comme d'une arme, les envoyant, boucles en avant, effacer le sourire sarcastique du mafieux. Les boucles de ceinture touchèrent leur but, effacèrent le sourire de Fat'Mo le remplaçant par une grimace de douleur, mais le coup ne fut pas assez fort pour faire perdre connaissance au mafieux qui, par réflexe, appuya sur la détente. Une déflagration assourdissante se fit entendre et,

se voyant déjà mort par le projectile qui ne pouvait le manquer à cette distance, Herbie se crut perdu. Cependant, il n'eut pas le temps de penser à cette mort qui l'attendait : les yeux grand ouverts, il observa avec étonnement le tireur qui chutait à travers le plancher qui semblait céder sous son poids. Herbie scruta attentivement le sol et s'étonna de le voir intact. Il eut peur de passer à travers à son tour, vérifiant sa solidité avec la pointe des pieds, sans oser appuyer trop fortement. Mais le sol métallique ne représentait apparemment aucun défaut. Herbie chercha ailleurs la cause de cet étrange phénomène et regarda les ceintures dans sa main, se demandant s'il avait trouvé l'un de ces objets qui permettaient de passer d'un monde à l'autre. Si c'était le cas, il lui restait juste à savoir lequel des deux était le bon. Mais la chute de son assaillant avait sûrement donné l'alarme. Il vérifia rapidement que le projectile ne lui avait causé aucune blessure et courut hors de la sphère afin de retrouver ses trois compagnons qui seraient sûrement en mesure de lui expliquer la scène qu'il venait de vivre.

Vivre était justement la seule pensée de Fa'Mo tout au long de sa chute. Surpris par la réaction du niais et le coup qu'il lui asséna sur le visage, le mafieux crut d'abord avoir la situation en main, d'autant qu'il pensait lui avoir logé une balle dans le cœur, mais il avait senti le sien lui remonter à la gorge, le plancher céder sous ses pieds et avait vu le sol du parc remonter droit vers lui. Il comprit, sans savoir comment, que le niais l'avait fait changer de monde. Il crut sa dernière heure venue en pensant à son homme qui, quelque temps auparavant, se rompit le cou en suivant le même chemin. Il fut certain qu'il en serait de même pour lui, et regarda une dernière fois ce monde qu'il aimait et qu'il allait quitter. Il vit les gyrophares des voitures de police à ses pieds. "Sales flics", pensait-il, maudissant le destin qui le faisait tomber aux pieds de l'ennemi. Il changea rapidement d'avis, autant sur le destin que sur la présence policière à ses pieds, quand, malgré la douleur qu'il éprouva à son postérieur en touchant le premier le toit d'un fourgon de police, le choc en fut amorti. Cependant, sa joie fut de courte durée, les policiers qui l'entouraient ayant entendu la déflagration de l'arme qui, Fat'Mo le comprit rapidement, avait eu lieu dans leur monde, s'étaient retournés dans la direction du bruit, et l'arme à la main, vinrent le cueillir aussitôt que son postérieur eut touché leur camion. Dans sa chute, le mafieux avait perdu le laser qu'il tenait dans la main gauche et qui lui aurait permis de leur échapper aisément, à l'inverse de l'arme à feu, toujours dans sa main droite, qui fit de lui un coupable aux yeux des agents de l'ordre qui l'entouraient :

– Jette ton arme, hurla un policier à l'adresse de l'homme qu'il vit tomber du ciel une arme à la main, dégradant son véhicule de fonction. Et descends de là tout de suite, ou j'ouvre le feu !

Invisible à tout ce monde, Herbie quittait la sphère. Il sourit en entendant le policier menacer le mafieux, mais il ne put assister à son arrestation, car ses hommes accouraient de partout et il dut quitter rapidement les lieux. Il alla rejoindre ses trois compagnons afin qu'ils l'aident à identifier la ceinture laser parmi les deux qu'il avait en main, mais une surprise l'attendait. Minuit était passé, et Herbie eut beau leur parler, l'arbuste, le buisson et l'écureuil ronflaient...

A ce moment-là, quelque part dans le monde, dans ce vaisseau spatial où toutes les singularités des espèces se voyaient soigneusement décortiquées et répertoriées, des huiles de la génétique analysaient ce phénomène de narcolepsie foudroyante qui les empêchait de finaliser leur travail sur l'intrus à la peau rouge. Comme ses compagnons de Central Park ou d'autres encore dans la réserve indienne qu'il affectionnait tant, Trombs plongeait d'un coup dans un profond sommeil, interdisant aux scientifiques qui avaient fini par identifier ses origines de transmettre sa mémoire à un clone plus approprié que le précédent. CG1, Clone Gorck premier, devait prendre la place de CH821, l'aberration génétique que les Xilfs recherchaient activement afin d'effacer leur erreur. Une énorme bétise qui coûta la vie à l'ancien chef de laboratoire et que son remplaçant tentait de réparer dans l'urgence, au risque de le rejoindre.

Le scientifique mobilisa tous ses effectifs pour cette tâche et analysa l'ADN en un temps record, aidé en cela par l'étude antérieure d'un code génétique presque identique prélevé sur un sujet qu'il avait en réserve. Ainsi, les caractéristiques des Gorcks précisément identifiées, le nouveau chef de labo, voulant créer un clone irréprochable, élaborait un cocktail parfait en dotant le CG1 de gènes Xilf de très grande qualité, prélevés sur Monk, le chef suprême de leur armée.

Le clone fut rapidement fabriqué et fin prêt pour la phase finale de transfert, mais l'endormissement de Trombs vint tout gâcher.

Ne voulant pas finir au menu du jour comme son prédécesseur, le scientifique eut alors l'idée d'utiliser un autre sujet pour parfaire sa création... Zwini fut sortie de la réserve et sa mémoire transférée...

Le chef du labo lâcha son clone dans la nature à la recherche des Gorcks vivant sur cette planète et alla rapidement étudier un nouveau spécimen qui l'attendait et qu'il avait hâte d'étudier : un être venu des enfers, que les soldats Xilf venaient de capturer.

Loin de ces préoccupations scientifiques, Mario de son côté examinait le couple de magiciens qui avaient réussi à faire disparaître son chef sous ses yeux, et ce, à travers les deux dimensions. Il avait vu Orbisson assiégé par des ombres qui le dissipèrent comme par enchantement, sans laisser la moindre trace. Paralysé par ce phénomène qu'il crut d'abord surnaturel, n'osant plus respirer ni émettre le moindre son, il entendit

l'étrange hurlement qui avait précédé la disparition de son chef se répercuter à plusieurs reprises. Il crut à chaque fois que c'était son tour, mais les ombres disparurent dans le fond de la pièce, vers l'unique accès, les portes s'ouvrirent comme par enchantement leur cédant le passage avant de se refermer, laissant Mario seul en présence des deux clones qui avaient repris visage humain.

Il comprit que sa présence n'avait pas été détectée et hésita alors à se mettre à l'abri, mais la curiosité l'emporta, et il décida de ne pas quitter l'ennemi pour l'observer de près...

– Demandez-le à votre Président ! répondit Peter, à un représentant de ce même ennemi, à propos de l'étrange disparition dont le Président avait été victime plus d'un an auparavant. Vous êtes son premier conseiller après tout.

– Il ne veut pas m'en parler, mais je sais que vous y êtes impliqué avec ma fille, répondit le conseiller.

– Demandez-le à Shirley, alors ! répondit Peter qui, malgré les sentiments qu'il avait pour elle, ressentit une profonde répulsion pour cet homme qui était son père.

– J'avais espéré qu'on allait s'entendre, vous et moi... fit le conseiller, déçu. Ne sommes-nous pas parents, après tout ?...

– Si votre Président et votre propre fille estiment inutile de vous en informer, qui suis-je pour le faire ?

– Le pays est en danger !... Et je suis certain que la disparition du Président est en rapport avec les disparitions que nous subissons depuis quelque temps.

– J'avais cru comprendre que vous en avez été victime vous-même !

– Des sornettes inventées par mes adversaires, pour des raisons politiques. Je vous en prie, Peter. Je peux vous appeler Peter ? Racontez-moi ce qui s'est passé ce jour-là, il y va de notre survie à tous.

– Je ne vois pas en quoi !

– Il paraît que cette disparition n'avait rien à voir avec ce monde ! lança le conseiller.

Il répétait les paroles du Président face aux interrogations de son original un an plus tôt. Des mots qu'il avait en mémoire et qui suscitèrent son intérêt pour ce qui s'était passé ce jour-là, espérant y découvrir un lien quelconque avec l'au-delà.

– Pouvez-vous m'en dire plus ?

– Vous avez votre réponse ! fit Peter, renforçant l'espoir du premier conseiller d'avoir un début de piste. Ça ne regarde pas ce monde.

– Cela voudrait dire qu'il y en a un autre ?

– Dieu seul le sait ! fit Peter, prononçant sans le savoir le nom que son interlocuteur voulait entendre.

– Et vous ! répondit le clone.

Il décida à ce moment précis de ne pas sortir de cette cellule sans tout connaître de cette mystérieuse disparition, quitte à emporter son prisonnier au labo et lui soutirer sa mémoire.

– Dites-moi tout mon enfant, fit-il commençant par la manière douce.

– Vous fierez-vous aux paroles d'un traître ? objecta Peter, sensible cependant au ton paternel de son interlocuteur.

– Vous n'en êtes pas un ! fit le clone, sentant la méfiance de Peter à son égard fléchir, puis, sur un ton encore plus doux : ça se voit au premier coup d'œil... Vous êtes un patriote et...

– Et votre fille ? se reprit Peter, de nouveau méfiant. J'avais cru comprendre qu'elle avait trahi son pays.

– Il ne faut pas écouter la presse, l'ennemi est parmi eux, dans les hautes sphères, dans les médias... J'ai même dû témoigner contre ma chair et mon sang, pour éloigner les soupçons pesant sur moi, mais ce n'était pas pour sauver ma peau. Je suis trop vieux pour tenir à la vie. C'était pour elle uniquement... avoir les mains libres et la sortir de là.

– C'est pour la sortir de là que vous lui avez envoyé vos bombes sur la tête...

– Je n'y suis pour rien. C'est l'armée qui a pris cette initiative. Pensez-vous qu'un père puisse faire une chose pareille à son propre enfant ? Pour qui me prenez-vous ? Je suis venu vous demander de l'aide pour la sortir de cette situation. Il faut trouver les vrais responsables et vous êtes le seul à pouvoir m'aider. Les accusations contre ma fille sont l'œuvre de l'ennemi qui vise à faire perdre la confiance du Président, et cela a fonctionné. C'est pour cela qu'il ne veut rien me dire... Aidez-moi à la sortir de là, à vous sortir de là. Parlez ! je vous en conjure...

– Le Temple de Salomon, fit Peter, convaincu par les paroles de son interlocuteur.

– Le Temple de Salomon ! répéta le clone.

Il était de plus en plus certain du succès de sa mission, oubliant un instant son rôle de père, et laissa une lueur froide perler dans ses yeux, rappelant à Peter sa première impression à son égard. Peter décida d'en avoir le cœur net avant de tout lui révéler sur la quatrième dimension :

– Avant de tout vous raconter, fit Peter d'un air triste, il faut que je vous avoue quelque chose qui me tient à cœur...

– Dites-moi tout mon enfant, lança le clone impatient d'écouter ce qui l'intéressait.

– Votre fille n'a pas survécu au bombardement...

– Paix à son âme, lança le clone précipitamment, nous la vengerons en faisant éclater la vérité... Racontez-moi maintenant.

– Allez au diable ! lança Peter signifiant à son interlocuteur qu'il ne dirait plus rien, provoquant une fureur qui le fit sortir de ses gonds et de son humanité apparente.

Le visage du clone se tordit, la peau qui masquait sa véritable

apparence s'étira comme face à un vent violent ou à une vitre épousant des contours aplatis, les traits disparurent, le blanc des yeux devint noir, la bouche s'élargit en un trou béant qui doubla de diamètre émettant une voix sortie d'un magnétophone tournant au ralenti. La porte de la cellule s'ouvrit et les deux prétendus agents secrets qui accompagnaient la créature à son arrivée entrèrent, imitant la transformation de leur chef. Leur peau se colora de bleu, se métallisa un instant, puis se dissipa dans un caméléonisme parfait qui imitait les couleurs et les textures de la cellule et de son contenu.

Ils glissèrent hors de leurs habits et disparurent.

Peter vit ses propres membres s'évanouir sous les formes de ses assaillants qui se saisirent de lui, sans distinguer autre chose que le contour de leurs silhouettes qui se dessinaient sous la lumière des néons éclairant sa cellule. Et, comme tous ceux qui se firent enlever par ces caméléons d'outre monde, un voile noir lui couvrit la vue. Les créatures s'étaient enroulées autour de lui comme un liquide épais ou du mercure vivant, le forçant à inhaler le gaz soporifique qu'elles dégageaient.

Mais, à l'inverse de leurs précédentes victimes, les clones eurent beau doubler leur émanation de gaz, leur proie continuait à se débattre, réussissant même à dégager un bras, puis à les saisir un par un et les décoller de lui comme une peau de banane que l'on épluche. Les trois clones n'étaient pas des Xilfs de pure souche, encore moins de la caste des soldats qui s'occupaient généralement des missions musclées. Ils étaient tout juste des leurres créés pour infiltrer le bétail humain et l'asservir. Leur fabricant n'avait pas jugé utile de les doter d'une quelconque force physique, fondant leur efficacité sur leur aspect adaptable aux situations classiques d'espionnage, caméléonisme, émanation soporifique, ainsi que quelques options de circonstance, de sorte que la copie du premier conseiller, pressé de mettre la main sur le secret de l'autre monde et celui de ce fameux Temple où il pensait trouver Dieu. Il avait compté sur ces quelques rares dons et ses deux comparses pour venir à bout de son prisonnier, allant à l'encontre des consignes qui recommandaient de faire appel à des Xilfs soldats.

Il avait sous-estimé son adversaire, loin de savoir qu'un mort-vivant n'avait pas besoin de respirer, et que des émanations soporifiques n'avaient aucun effet sur lui. La situation pencha rapidement en faveur de Peter qui, au fait des combats au corps-à-corps, ou tout simplement par son agilité, se débarrassa de ses assaillants sans trop de mal, mieux, profita de la porte de sa cellule restée ouverte et l'absence des agents fédéraux que les clones avaient éloignés afin d'avoir le champ libre pour s'évader, les enfermant à sa place.

Le temps de reprendre leurs esprits et surtout leur forme humaine, le premier conseiller et ses acolytes ne furent libérés que plus de 20 minutes plus tard, ce qui permit à Peter de trouver Marvin et Otis en piteux état

dans des cellules adjacentes à la sienne, et d'aller en leur compagnie à la recherche des Gorcks, du SWAT et bien entendu de Shirley pour la prévenir que son père n'était jamais revenu suite à son enlèvement ; et qu'il connaissait désormais les responsables...

Les suivant de près, Angéla raconta à Ivan et ses hommes qui avaient accouru suite à son appel, ce qu'elle avait vu et entendu dans la cellule.

– Et c'était quoi ces trucs au juste ? lui demanda Ivan incrédule.

– Des démons ! lui répondit Angéla.

Ivan se signa...

JoWi aurait bien voulu qu'un simple signe de croix puisse apaiser sa terreur et mettre un terme à la malédiction dont il était victime. Pourtant, le gros bonnet n'était pas un mystique et, quoique croyant, juste assez pour paraître régulièrement à la messe en famille le dimanche et donner à ses trois enfants une base salubre afin de les maintenir loin de son propre chemin, il ne croyait pas à l'existence d'anges et de démons... Fort de cet esprit logique, d'un grand effectif d'hommes armés éparpillés dans les deux mondes, JoWi lança l'offensive, comptant surprendre ses proies dans leur sommeil et ne leur laisser aucune chance de lui échapper. Il vit aussitôt ses certitudes s'effondrer d'un coup, ainsi que ses hommes, face à un ennemi invisible dans les deux dimensions, hantant le champ de bataille d'un esprit farceur et malfaisant qui les attaqua sous diverses formes.

Des forces contre nature s'acharnèrent contre eux, commandant à la forêt elle-même, à ses racines et à ses branches, pour les faire trébucher ou les saisir. C'était pendant qu'une armée de pierres et de roches surgissant de nulle part les assommaient un par un. Ainsi, à peine eut-il mis un pied dans cette forêt enchantée que JoWi fut certain de l'issue finale de la bataille. Il avait perdu tout contrôle sur le peu d'hommes encore sur pied qui, la peur aux tripes, prirent leurs jambes à leur cou et rebroussèrent chemin loin de la forêt ensorcelée, évitant les branches, les racines, les jets de pierres, et surtout les hurlements monstrueux d'une bête sauvage qui se faisaient entendre par intermittence à chaque nouvelle attaque. JoWi voulut s'enfuir.

C'était sans compter sur cet esprit vindicatif dirigeant l'attaque, et qui, pendant que ses troupes mettaient hors d'état de nuire les fuyards jusqu'au dernier, se réserva personnellement le sort de leur chef. Il lui apparut au détour d'un gros chêne, sous une forme inattendue :

– Baisse tes armes, intima Shirley en l'affrontant, CH821 collé à elle comme son ombre.

– Qui ?... Qu'est-ce ?... lança JoWi.

Il se demandait si son interlocutrice était bien réelle, hésitant à se servir du gros calibre qu'il tenait d'une main, du laser qu'il tenait de

l'autre, ou d'une prière contre les mauvais esprits... Mais il n'en connaissait aucune et ne baissa pas ses armes, les pointant vers les deux étranges apparitions, surtout celle à la peau rouge qui le lorgnait d'une manière étrange.

– Armes baisse ! intima la créature, hache à la main, se détachant de sa compagne, le dos courbé prêt à lui bondir à la gorge.

– Bouge pas, ou je t'en colle une en pleine poire ! osa JoWi.

Il visa l'oreille droite de la créature qui, pointée dans sa direction, semblait remplacer ses yeux pour le détecter. La chose, peu impressionnée par la menace, se courba de plus belle comme pour adopter un profil aérodynamique.

– Je te le déconseille ! menaça Shirley qui avait compris que CH821 agissait de la sorte afin que l'arme à feu reste braquée sur lui.

Elle fut saisie d'un grand élan de tendresse envers cet être qu'elle continuait à prendre pour un Gorck, et ce, malgré les énormes différences qu'il affichait avec ces derniers. Outre son apparence que tous prenaient pour un déguisement, d'autres divergences auraient dû lui mettre la puce à l'oreille, à commencer par le fait qu'il fut le seul à ne pas plonger dans les bras de Morphée quand minuit sonna. Un exploit que Shirley savait impossible pour ces êtres incapables de résister à cette narcose proche du coma qui envahissait leur esprit quotidiennement, à cette heure précise et jusqu'au lever du soleil. Shirley assista à d'autres incohérences dans le comportement de ce fils adoptif qui continuait à l'appeler Zwini. Il agissait en vrai chef de guerre, s'octroyant le commandement des effectifs Gorck durant la bataille.

Collé à Shirley comme son ombre, refusant de se déguiser en un quelconque branchage comme cela était convenu pour tous les Gorcks durant l'affrontement avec l'ennemi, réservé alors au SWAT. CH821 avait tenu à participer à l'action, roulant les yeux dans tous les sens et adoptant une position plus profilée que jamais face à Thomas qui s'obstinait à refuser sa candidature. Shirley intervint pour éviter au capitaine un coup de tomahawk sur le crâne et confia à CH821 le rôle d'interprète télépathique avec ce qu'elle nomma l'équipe de réserve. Celle-ci était composée exclusivement de Gorcks que leur horloge interne, réglée sur un autre fuseau horaire, maintenait éveillés. Des réservistes qui, théoriquement, ne devaient prendre aucune part active aux combats, sauf dans des cas particuliers et improbables où l'assaillant, démuné de toute arme, même un simple canif, viendrait à passer près de l'un d'eux – parfaitement déguisé en un quelconque racine. Auquel cas, ils pouvaient, après en avoir informé Shirley via son interprète télépathique, lui faire un croche-patte pendant qu'un des hommes de Thomas, prévenu par radio, accourrait sur les lieux pour le mettre hors d'état de nuire.

CH821 accepta les termes du contrat, donnant à son regard une

expression qui ressemblait de loin à un sourire, tactique devant éloigner les soupçons de ce qui se tramait dans son esprit. Ce mensonge venait s'ajouter à la longue liste d'anomalies le différenciant de ce peuple qui ne connaissait pas le mensonge, ni les tactiques guerrières dont il fit preuve face à l'ennemi, surprenant tout aussi bien ce dernier que son propre parti. Il avait mené l'attaque de front, laissant à Thomas et son équipe le rôle de réservistes. Shirley assista aux premières loges à cette attaque foudroyante qui, en quelques minutes, mit l'ennemi hors d'état de nuire et leur chef seul entre ses mains.

Elle voulut se charger de JoWi, tenant à prendre part à la bataille et à le désarmer elle-même, mais c'était sans compter sur l'appétit guerrier de son interprète, lequel, après avoir attiré l'arme à feu de son adversaire contre lui, poussa un de ces hurlements qui avaient dérouté l'ennemi tout au long de l'éphémère bataille. Les racines et les branches du chêne qui se dressait derrière JoWi fouettèrent l'air subitement, saisirent les quatre membres du mafieux, le clouant contre l'arbre, et CH821 bondit sur lui, le débarrassant de ses armes.

– Zwini servie ! lança CH821, laissant son prisonnier à Shirley, avant de pousser un dernier cri qui résonna à travers l'âme de l'univers, annonçant à ses troupes que le jeu "Forêt Enchantée" était terminé : GERONIMO !...

Pendant que le célèbre nom perçait le silence de la forêt et de l'univers, Peter tentait de plonger à son tour dans cette communication directe entre les âmes, désormais sourde à ses appels, et désespérément muette. Il était loin de savoir à quel point la mort avait imprégné son esprit, l'éloignant de cette fréquence à laquelle seuls quelques élus avaient accès, le privant de cette faculté qui le distinguait du commun des mortels, et qui fit de lui un roi. Ce déclin n'était que le premier signe d'un dépérissement qui, tout au long de son sursis, l'éloignerait définitivement du monde des vivants ; moins d'une semaine durant laquelle la mort userait de tout son charme pour récupérer son dû, coupant tous les liens qui l'unissaient à ce monde, plongeant son âme dans les pires tourments, se prétendant la seule à pouvoir l'en délivrer.

Peter plongea ainsi tête baissée dans le piège obscur tendu par la mort, faisant les pires pronostics quant au silence des siens, et les crut perdus à jamais. Cette pensée déclencha un processus de non-retour, une haine féroce à l'encontre de ceux qu'il désigna comme responsables : les hommes en général, et pour commencer, ceux qui étaient dans son sillage et qu'étrangement il pouvait sentir.

– Cinquante-sept ! annonça-t-il à Marvin et à Otis qui l'accompagnaient dans son errance, imitant CH821 dans sa capacité à détecter l'ennemi sans le voir.

– Comment ? fit Otis étonné.

– La femme de tout à l’heure est parmi eux, continua Peter sans daigner répondre. Ils sont quelques pas derrière nous.

– Vous pouvez les voir ? s’étonna Marvin à son tour, regardant derrière lui, tentant de détecter l’ennemi.

– Je les sens, répondit Peter. Ils nous suivent à pied et en voiture : neuf... je sens les vibrations de leurs moteurs.

– Ah ! s’étonna Marvin.

– Il faut les semer ! fit Otis, prenant les paroles de Peter pour argent comptant.

– Mieux, répondit Peter, on va s’en débarrasser définitivement !

– Je n’ai plus d’arme, répondit Otis, croyant que Peter comptait affronter l’ennemi à la loyale.

– Pas besoin ! répondit Peter, une étrange lueur dans les yeux. Une voiture fera l’affaire.

– Une voiture ? s’étonna Marvin, mais ils n’auront aucune peine à nous suivre et nous ne saurons jamais si... Par ailleurs, ils entendent sûrement tout ce qu’on dit et...

– Ils ne sont pas assez près pour ça, répondit Peter. Ils se rapprochent. Il faut faire vite...

– Ça vous convient ça ? coupa Otis, désignant un taxi qui arrivait en leur direction. Peter fit signe que oui, et le policier se planta au milieu de la rue, forçant le véhicule à s’arrêter.

Surpris, le chauffeur de taxi, un homme d’un certain âge, freina en urgence, et fit une embardée afin d’éviter l’homme qui s’était dressé soudain devant lui.

– Non, mais vous n’êtes pas un peu sonné, dites ? hurla le chauffeur.

– Police, je réquisitionne ton véhicule ! fit Otis en faisant signe au chauffeur de quitter son siège.

– Cher monsieur, répondit le chauffeur. Vous avez tout d’un policier, ça il n’y a pas de doute, mais primo, pas question de toucher à mon gagne-pain... deusio, je n’aime pas les familiarités, le “vous” serait de circonstance, tertio, je n’ai pas encore été présenté à votre plaque.

– Hum ! fit Otis, sachant que celle-ci avait été confisquée par les agents du FBI... Je...

– Excusez mon collègue, monsieur, intervint Marvin, il a perdu les bonnes manières. Je me présente...

– Présentez-moi votre plaque plutôt.

– Hum !... Je... dit Marvin gêné à son tour.

Il n’eut pas le temps de finir sa phrase, Peter le poussa brutalement de côté, attrapa le chauffeur par le col de sa veste, l’extirpa brutalement de son siège et, malgré l’âge avancé de celui-ci, le jeta sans ménagement sur la chaussée.

– Hé ! fit Marvin étonné de cet excès de violence. Mais vous n’allez pas bien ! Regardez ce que vous lui avez fait !... hurla-t-il en désignant le

front blessé du chauffeur qu'il aidait à se relever

– Montez ! lança Peter.

Otis s'exécuta et prit place à côté de Peter, pendant que Marvin essuyait la blessure du vieil homme, refusant de le laisser seul :

– Pas sans lui ! répondit-il

– Alors tant pis, lança Peter s'apprêtant à démarrer.

– Vous n'y avez pas été avec le dos de la cuillère, intervint Otis.

Il était étonné à son tour de la violence soudaine dont Peter faisait preuve. Cependant il était lui-même partisan de la manière forte et plus à même de la tolérer, à l'inverse de son collègue que Peter voulait laisser sur le bord de la route.

– Il n'a pas tort ! Vaut mieux l'emmener avec nous. Il pourrait ameuter les flics, et on n'a pas besoin de ça en plus.

– Montez ! lança alors Peter... invitant les deux hommes à monter à l'arrière.

Marvin aida le chauffeur à prendre place et, juste le temps de grimper à ses côtés, Peter démarra en trombe, traînant dans son sillage les neuf véhicules qui les prirent en chasse. Il sentait leur présence plus que jamais, et sans les voir, pouvait connaître leur position exacte, ainsi que le nombre des occupants de chaque véhicule, surtout le plus proche, celui qui les traversait en ce moment même, et au bord duquel il devina la présence de celle qui lui donna la mort.

Peter regarda dans sa direction.

Angéla était effectivement sur le siège passager de la voiture de tête donnant ses instructions à son chauffeur, afin qu'il maintienne son véhicule parfaitement superposé au taxi. L'homme s'exécuta à la perfection et l'habitacle des deux voitures n'en firent plus qu'un, ainsi que les deux conducteurs ; de sorte que quand Peter se tourna vers Angéla, elle vit son visage remplacer celui de son chauffeur, un sourire étrange en coin. Et là, croisant de nouveau son regard, elle eut la certitude qu'il la voyait...

Son sang se glaça.

Les hurlements de terreur signalant la venue au monde de nouveaux clones avaient cessé de résonner depuis quelque temps, malgré le grand nombre d'échantillons sagement endormis dans leur capsule individuelle, qui ne faisait qu'augmenter. Le va-et-vient incessant des troupes d'enlèvement signalait une énorme quantité de travail pour la section de clonage, entièrement mobilisée pour l'étude de l'Entité qui se révéla des plus complexes.

L'être, bien que doté d'une apparence banalement humaine désormais visible grâce à la peinture rouge dont il fut enduit, d'un poids plutôt insignifiant, même pour un habitant de la planète bleue – l'équivalent de 58 kilogrammes, semblait surnaturel aux yeux des scientifiques de

l'espace.

Cette conviction leur vint suite à des recherches poussées que mena le chef de laboratoire. Il se basa pour commencer sur la théorie selon laquelle la créature, comme sa propre race, avec peut-être des dispositions plus sophistiquées, était douée de caméléonisme. Le scientifique vit sa théorie s'effondrer rapidement, quand, exposé à différentes sortes de lumières, rayons x, lasers, et autres ultrasons, le corps d'Orbisson ne révéla rien de son anatomie, comme pour ces fantômes, ces anges, ou ces diables décrits dans les mythologies locales. Ainsi, loin de connaître l'existence d'une quatrième dimension, ni celle de ce jouet Gorck qui enrobait la silhouette de son cobaye d'un simple champ de forces, sûrement électrique, un halo dépourvu de contenant dans cette partie des mondes, le chef de laboratoire, vit ses tentatives de prélèvements sanguins ou autres visant à identifier l'ADN de son cobaye se solder par un échec. Il crut à l'origine divine de la créature. Cette croyance se transforma rapidement en certitude, aussi bien dans son esprit que dans ceux de ses collaborateurs, quand, et malgré les gaz soporifiques qui continuaient à lui être insufflés, Orbisson sembla reprendre connaissance.

Le chef de laboratoire vit dans cet éveil l'occasion d'apprendre par la bouche de la divinité ce que sa science n'arrivait pas à percer, tout en redoutant d'affronter sa légendaire puissance. Il s'entoura de précautions et fut tout ouïe.

Il obtint un long hurlement en guise de préambule...

Pendant qu'un appareillage sophistiqué d'analyse de voix et de langages affichait la signification exacte du hurlement de l'Entité, le classant dans la catégorie Terreur Humaine, rassurant du coup le chef de laboratoire qu'il ne risquait rien à l'entendre, Mario, de son côté, analysait le peu de renseignements obtenus en surveillant les pseudos magiciens. Et, sans avoir recours à un appareillage quelconque, les classa pour sa part, sans aucun doute, dans la catégorie Extraterrestres. Il les identifia même comme responsables des enlèvements que subissaient ses semblables depuis quelque temps.

Mario assista de ses propres yeux à l'un de ces événements, le kidnapping collectif de l'état-major du RESCUE au grand complet. Il vit tous ces hommes et ces femmes, tous ceux que son boss avait recrutés avec soin pour l'influence qu'ils avaient sur leurs semblables, et que l'ennemi convoitait tout autant, politiciens, avocats, juges, stars répondre présents à la convocation du couple de magiciens qui les réunirent dans ce lieu qui leur servait de temple, et subir à leur tour le même sort que leur maître. Mais, n'ayant plus peur pour lui-même, se sachant à l'abri dans sa dimension, Mario scruta cette fois-ci tous les coins d'ombre de la salle et, comme Peter et Angéla avant lui, distingua les formes de

l'ennemi quand celui-ci en surgit. Il vit leurs ombres se détacher à la lumière et leurs silhouettes se dessiner en transparence sur le corps de leurs victimes, et celles-ci s'évanouirent. Il réalisa alors qu'il était face à des caméléons géants et comprit surtout pourquoi il n'y eut jamais de témoins de ces nombreuses disparitions.

Ce qu'il ne comprenait pas en revanche c'était le but de ces enlèvements, ni le lieu dans lequel les caméléons emmenaient leurs victimes. Pourtant, une fois que les convives eurent tous disparu, quelques instants seulement après le début de l'attaque, Mario vit les portes s'ouvrir pour livrer passage aux caméléons et leurs fardeaux hors de la salle. Il tenta de les suivre pour connaître leur repère. S'aidant du fait qu'ils n'avaient pas la capacité de passer à travers les objets comme lui et des rares zones lumineuses qu'ils étaient obligés de traverser, Mario réussit à suivre leur parcours. Celui-ci se termina brutalement un étage plus haut, sur le toit de la tour. Il resta un moment à scruter tous les coins et recoins, observant même le ciel à la recherche d'un engin volant dans lequel ils auraient pu prendre place, peut-être une soucoupe volante, mais ne vit rien de tel. Il hésita à retourner auprès des deux magiciens, restés dans la grande salle un étage au-dessous afin de reprendre son enquête les concernant, mais il décida de retourner à New York pour prévenir ses hommes de la présence de ce terrible concurrent qui visait à s'approprier le monde.

Il reprit la direction des couloirs de téléportation du Gorek City local, se demandant si les extraterrestres et ex-habitants de cette ville avaient un lien quelconque avec ceux qu'il venait de rencontrer.

D'instinct, Mario eut la certitude que non...

L'intuition de Mario n'était pas tout à fait fondée, car un lien existait bel et bien entre les deux peuples extraterrestres. CG1, le clone portant en ses gènes les caractéristiques des deux races et qui, sous l'apparence d'une créature plus locale, plumes, peinture et tomahawk – que ses créateurs pensaient être le déguisement des Gorcks sur la planète bleue, causant par la même occasion un nombre très élevé de kidnappings chez les humains à la peau rouge -, était parti à la recherche de la tribu de l'espace.

Ainsi, comme pour CH821 avant lui, CG1 fut lâché à son tour dans la réserve où Trombs avait été capturé. Cependant, le nouveau clone, à l'inverse de son prédécesseur qui possédait la précieuse mémoire de l'original, lui permettant de trouver la trace des Gorcks à Central Park, n'avait que la terre sacrée des indiens comme piste pour les débusquer. Ce manque n'était en rien comparable aux diverses lacunes de la version première, CH821, produit ni humain, ni Gorck, et encore moins Xilf, incontrôlable pour ses pairs, d'autant moins, qu'à défaut de déchiffrer correctement les mots et leur sens, il avait hérité des sentiments et des

impressions du Trombs original. Pire, il agissait de son propre chef, libre-arbitre qui faisait de lui une arme pouvant se retourner contre ses créateurs.

CG1, dépourvu de ces émotions inutiles, était doué d'un esprit logique et rationnel, une génétique de premier ordre, dénué d'états d'âme et de tout esprit d'initiatives. Il n'avait aucun défaut de langage, distinguant parfaitement le sens des mots, aussi bien en langue Gorck, qu'en langue Xilf ainsi que dans toutes les langues terriennes et leurs dialectes. Une véritable encyclopédie vivante connaissant tout des hommes et des Gorcks, de leurs us et coutumes. Seule la partie de l'histoire qui avait uni ces deux peuples et leur cohabitation lui faisait défaut. Il n'avait comme informations que ce que la mémoire de Zwini lui révélait sur ses enfants, leur nom, leur prénom et leurs particularités ; des souvenirs dont le dernier en date était vieux de plusieurs millénaires : le jour de son enlèvement.

Ce souvenir était encore frais, les Gorcks avait une excellente mémoire en général et la congélation que subissaient les échantillons dans les réserves Xilf les gardait intacts. CG1 revit la scène comme si elle avait eu lieu la veille. Zwini vaquait ce matin-là à ses occupations habituelles de mère Gorck, mettant au point un nouveau jeu pour ses enfants. Elle avait en charge cette délicate mission qui consistait à élaborer un amusement assez audacieux pour susciter leur intérêt, sans les exposer pour autant à un quelconque danger, d'autant qu'attendrie par leurs supplications incessantes, elle avait promis de profiter d'un passage à proximité de leur planète d'une pluie d'astéroïdes et d'en user comme terrain de jeu.

Et de tels passages n'étaient pas rares dans cette galaxie, il y en avait justement deux prévus le jour même. Des jours durant, Zwini suivit l'évolution de ces deux pluies d'étoiles qui, opposées l'une à l'autre, devaient croiser leur chemin dans la périphérie proche de la planète Gorck, l'une passant à peine à quelques centaines de milliers de kilomètres au-dessus de son pôle sud, la seconde au double de cette distance à son antipode. Au départ, parce qu'elle était plus proche et composée de gros fragments, plus faciles à contourner pour les joueurs, Zwini opta pour la première. Mais elle ne tarda pas à changer d'avis, car Bouch, l'un des trois soleils qui orbitait dans cette partie de la galaxie, ayant une luminescence moins rougeâtre que les deux autres astres, risquait d'éblouir ses petits chérubins pendant les manœuvres risquées qu'ils allaient sûrement entreprendre ; en outre, un sentiment, un instinct sûrement maternel, tout le long de son observation de ce phénomène, pourtant naturel et très fréquent, fit pressentir à Zwini un étrange danger. Elle ne savait pas à quel point son pressentiment était fondé.

Sous l'aspect d'un banal bouquet d'astéroïdes se cachait un ennemi mortel qui s'empara d'elle...

Seule sur la planète, elle arbitrait de loin la course que ses enfants entreprenaient dans l'espace, grâce à ce don de télépathie qui caractérisait son espèce. Elle ne vit pas l'ennemi atterrir, absorbée par la compétition qu'elle vivait en direct, s'amusant elle aussi, passant du point de vue d'un enfant à un autre, tout en contrôlant qu'aucun ne vint à raser trop près les dangereux projectiles, pour économiser les précieuses secondes qui allaient finalement trancher en faveur du gagnant. Les vaisseaux étaient tous d'égale puissance, seuls les risques que prenait chacun, coupant le plus droit possible à travers le champ de projectiles, pouvaient faire la différence.

"Gruns !..." fit-elle sur un ton de reproche quand elle sentit d'avance les intentions de son enfant qui s'aventurait inconsidérément. "Pas de ça, mon grand !"

"Hi, hi !" ricana Gruns, tout en renonçant à passer entre le vaisseau d'un de ses frères et une grosse météorite qui arrivait dangereusement en sa direction.

"Il ne veut pas se pousser !" protesta Brak, son copilote, se plaignant du vaisseau qui lui barrait le chemin de la victoire.

"C'est le jeu !" fit remarquer sa mère.

"Na !" rétorqua Swix, le pilote de tête, heureux que sa mère fut de son côté.

"Range ta langue !" intima sa mère.

"Hi, hi !" ricana de nouveau Gruns.

"Gruns !..." reprit Zwini, voulant réprimander le ricanement de son enfant, avant d'interrompre la communication soudainement. Elle eut la certitude qu'elle n'était plus seule au sommet de la montagne de laquelle elle observait ce coin de l'espace où la partie avait lieu. Elle avait le sentiment d'être la proie d'yeux invisibles qui l'épiaient d'une étrange manière, d'être encerclée, mais elle eut beau tourner son regard dans tous les sens, elle ne vit rien de ce danger qu'elle présageait depuis que les météorites du sud avaient traversé la galaxie. Elle ne pouvait voir les dix membres de la section des enlèvements qui l'étudiaient de près, épousant à la perfection le décor de la montagne.

Ces derniers, grâce à ce don particulier qui leur permettait de détecter tout être vivant, avaient eu vite fait de la localiser en haut de sa montagne. Ils savaient également qu'elle était seule, des kilomètres à la ronde, étonnés d'une telle solitude, malgré les bâtiments d'une grande ville proche qui attestait du contraire. Ils l'observèrent un long moment afin d'en savoir plus sur elle et sur ses co-planétaires qui, pensaient-ils, avaient senti leur arrivée et se cachaient quelque part. Ils la virent regarder le ciel avec d'étranges attitudes, sourire béatement, froncer les sourcils de manière réprobatrice ou sursauter devant un danger imminent, sans rien voir de ce qui suscitait cette gestuelle, ni entendre sa conversation. Ils envoyèrent un message à leur vaisseau mère sur ce

point de l'espace qui suscitait l'intérêt de la mère, ce qui finit par leur apprendre ce qui s'y passait. Ils eurent alors le feu vert pour son kidnapping et les dix membres du commando s'approchèrent d'elle sans prendre de précautions particulières, pensant qu'elle n'avait aucun moyen de prévenir les siens. Ils la virent se retourner à leur recherche et l'un d'eux poussa l'imprudence jusqu'à prendre sa véritable apparence à ses yeux, pensant ainsi l'effrayer pour lui faire perdre ses moyens, au cas improbable où elle eut possédé certaines aptitudes au combat.

Les souvenirs de Zwini de sa terre natale et de ses enfants prenaient fin à cette apparition, hurlant à ses enfants de fuir. CG1 enregistra le visage de celui qui fut à l'origine de cette apparition maladroite qui avait donné l'occasion aux Gorcks de leur échapper, se promettant de le signaler à ses supérieurs afin qu'il soit puni. C'était le visage de Konk, l'actuel chef de la division des enlèvements...

En attendant, CG1 tentait de trouver la trace de ces fuyards qui se cachaient peut-être quelque part dans la forêt avoisinante, mais il eut beau sonder tous ses coins et recoins, à part quelques animaux de petite taille, lapins et autres volatiles, il acquit la certitude que les lieux étaient déserts. Il allait partir dans une direction au hasard quand, soudain, il sentit une présence au centre de la forêt, là où – et il en était sûr, il n'avait rien détecté quelques instants plus tôt. Il concentra son attention sur l'être et l'évalua : bipède, un mètre cinquante-trois, à une distance de 997,37 mètres, sûrement un humain, pensa-t-il. Soudain, chose étrange, il perdit la trace de l'étrange bipède, comme si ce dernier avait tout simplement disparu.

Il alla tout de même vers lui.

Les révélations que JoWi ne manqua pas de faire sous l'œil menaçant de CH821 et de son tomahawk ne firent qu'augmenter la confusion dans l'esprit de Shirley et des siens en apprenant l'origine mafieuse de son organisation. Le nom de leur chef, sous son pseudo de Jim Wilde, ne leur révéla rien non plus de concret sur l'étrange personnage qui se proclama comme parrain du jour au lendemain, sans que son nom soit répertorié dans le milieu, imposé par un certain Eraser, lui-même simple tueur à gages. Rien dans ces deux hommes appartenant au crime organisé n'expliquait leur acharnement à vouloir les éliminer, ni comment ils eurent connaissance de l'existence du monde parallèle, et surtout comment ils avaient déniché des lasers y donnant accès. Cette énigme, toute l'équipe se promit de l'élucider le lendemain en attaquant le quartier général de l'ennemi à Central Park aux premiers rayons de soleil. En attendant, ils reprenaient des forces tout en se relayant pour garder leurs prisonniers.

Comme à son habitude, Shirley repoussa toutes les propositions du capitaine Basley visant à lui faire prendre un peu de repos. Elle cumula

les tours de garde tout au long de la nuit, vérifiant sans cesse la solidité des liens de ses prisonniers, patrouillant inlassablement autour du camp. Elle guettait une attaque ennemie, malgré la présence à ses côtés de CH821 et sa capacité à les prévenir.

L'indien, par ce micmac génétique dont il fut doté, comme les Xilfs, ne connaissait pas le sommeil et suivait sans peine celle qu'il appelait désormais Zwini. Il refusait de la quitter d'une semelle, ce qui ne fut pas pour plaire à certains : un autre couple d'inséparables, Earvin et Willy, toujours à l'affût d'un tête-à-tête avec l'indien et son tomahawk, et leur incorporation pour la mission de sauvetage concernant Peter.

La nuit arrivait à sa fin sans qu'une telle occasion ne se présentât. Ils furent sur le point de renoncer aux deux armes indispensables pour leur opération et allaient partir seuls à la recherche de Peter, quand, soudain, une voix autoritaire se fit entendre, leur donnant un nouvel espoir :

– On doit partir dans moins de deux heures, lança Thomas.

Il traîna Shirley de force au centre du camp, malgré le regard menaçant de CH821, voyant sa Zwini ainsi traitée.

– Tu es le boss, et ça, je ne le conteste pas. Mais je reste le seul patron pour les opérations spéciales. Et je peux te dire que si tu ne prends pas de repos tout de suite, tu ne participeras pas à la prochaine...

– Mais puisque je te dis que je n'ai pas sommeil ! protesta Shirley. Je ne vais pas me forcer à dormir tout de même ?

– C'est ça ou tu restes ici pour garder les prisonniers, répondit Thomas.

– Tu plaisantes, j'espère ? J'y serai coûte que coûte !

– Il faudra me passer sur le corps, ma grande !

– Bataille ! fit CH821, prêt à relever le défi.

– On se calme ! fit Shirley, conciliante. C'est ok pour le repos...

– À le bonheur !... souffla Thomas, heureux de ne pas affronter l'indien.

– Mais prends-le-toi pour dit, menaça Shirley. Pars sans moi et je t'arrache un œil...

– Mais pour qui tu me prends ? protesta Thomas.

– Si quiconque disparaît pendant mon sommeil...

– Tu peux dormir sur tes deux oreilles, répondit Thomas. Je monte la garde en personne et tout le monde sera là à ton réveil, promit-il.

Il ne se doutait pas du poids que portait cette promesse qui envoya Shirley se coucher, et les deux scientifiques à leur expédition...

Les deux hommes n'eurent pas longtemps à attendre, Shirley ne tarda pas à céder à la fatigue, sombrant vite dans un profond sommeil ; ils eurent enfin leur tête-à-tête tant attendu :

– Elle court un grand danger, dit Earvin.

Il faisait mine de s'adresser à Willy, se sachant entendu par CH821 qui montait la garde près de sa protégée.

– Un grand danger ! répondit Willy, sans savoir où son compagnon voulait en venir au juste, se contentant de répéter après lui.

– Il faut absolument préparer le terrain avant, rajouta Earvin en voyant que ses mots avaient suscité l'intérêt de l'indien.

– Absolument ! répéta Willy.

– Le problème, c'est qu'on n'y arrivera pas seuls. Il nous aurait fallu quelqu'un pour nous donner un coup de main, quelqu'un qui l'aime, qui donnerait sa vie pour sauver la sienne.

– Quelqu'un qui l'aime, oui !

– Où trouver quelqu'un comme ça ?

– Où ?

– Moi, il y a... tenta CH821.

– Peter ! continua Earvin, faisant mine de ne pas entendre les paroles de l'indien.

– Ah, oui Peter, répéta Willy.

– Il est le seul à l'aimer assez pour lui sauver la vie, aux dépens de la sienne.

– Le seul !

– Moi, il y a...

– Sans poser de questions !

– Sans poser de questions !

– Moi, il y a...

– Allant même contre sa volonté...

– Surtout, fit Willy, comprenant enfin la manœuvre d'Earvin. C'est indispensable pour lui sauver la vie. Ah, oui. Indispensable...

– Moi, il y a...

– Il n'y a que Peter pour ça.

– Que Peter...

– Moi, il y a...

– Il a accès aux deux mondes...

– Et ça c'est essentiel...

– Tomahawk... fit CH821 exhibant son laisser-passer.

Il fut aussitôt recruté par Earvin qui lui attribua le rôle de chef des opérations spéciales.

– Quoi moi faire ? demanda CH821, fier de chiper la tâche du capitaine Basley.

– Capitaine ! lança Earvin, jouant sur la rivalité qu'il ne manqua pas de constater entre sa recrue et Thomas. Il faut nous faire quitter les lieux discrètement. Sinon, le capitaine Basley ne nous laissera jamais partir.

– Lui niox détection système, dit l'indien

Il faisait allusion à ce don qu'il avait à repérer l'ennemi de loin et qu'il employa aussitôt afin de repérer les sentinelles du SWAT. "Quatorze", fit-il, annonçant le nombre de ces derniers les entourant. "Trois", fit-il en montrant une direction où un trio de policiers faisaient leur ronde, "25,22

mètres, ils être". "Deux", rajouta-t-il en montrant une autre direction, "42,71 mètres, ils être... Sept, 19,01 mètres, ils être... Trois, 27,85 mètres, ils être. Un, 199,63 mètres, capitaine comme moi, lui être", finit-il, localisant Thomas. "Lui, mauvais côté", ajouta-t-il en montrant la direction opposée :

– Sortie, ici être, finit-il.

– Allons-y ! fit Earvin se dirigeant vers la direction indiquée.

– Stop ! lança CH821. Autre dimension moi contrôler premier, dit-il, se donnant un coup de tomahawk. Moi, voir raison, dit-il, détectant aussitôt une présence dans le monde des hommes. Il tendit l'oreille dans sa direction : 937,37 mètres, un, il y a... Petit, lui être...

Il fit le même constat que CG1 à son égard... Sans le savoir, ils se détectèrent simultanément. Les deux clones s'analysèrent de loin, l'un pensant avoir affaire à un humain et le second à une sentinelle de son propre camp, placée à la lisière de la forêt par le capitaine du SWAT afin de prévenir une nouvelle invasion.

– Stratégie bon ! avoua-t-il à contrecœur, tout en retournant dans la quatrième dimension.

Il fut aussitôt surpris de constater que durant sa brève absence le commando de libération s'était enrichi d'une nouvelle recrue : Ken.

– Vous m'emmenez avec vous où j'ameute la galerie, menaça le chauffeur de bus.

– Croyez-moi, répondit Earvin, vous serez plus en sécurité ici que...

– Je compte jusqu'à trois et je hurle, menaça Ken.

– Assommer lui, moi je... proposa CH821.

– Euh... pas la peine, répondit Willy, intervenant en faveur de Ken. Il pourrait nous être utile pour conduire le bus...

– Il pourrait aussi tenter de nous poignarder dans le dos, objecta Earvin qui, malgré sa guérison, gardait sa défiance envers les hommes.

– Je ne veux poignarder personne ! protesta Ken. Je voudrais juste rentrer chez moi...

– Il n'en est pas question... dit Earvin. Si vous venez avec nous, c'est pour servir notre cause, sinon, il vous assomme et on n'en parle plus.

– Parle plus... vota CH821.

– Je ne suis pas un traître à mon pays ! lança Ken.

– Nous non plus ! dit Willy.

– Ce n'est pas ce que dit la radio... releva Ken.

Earvin fit signe à CH821 d'endormir l'intrus.

– Non, non, attendez... intervint Willy. On ne peut pas faire ça à quelqu'un qui refuse de trahir son pays. Au contraire, il faut le recruter.

– Jamais ! lança Ken.

– Vous voyez !... fit Willy, utilisant le refus de Ken en sa faveur, ce qu'Earvin commença à voir d'un bon œil.

– Parle plus ! insista CH821.

– Tu auras besoin d'un assistant, dit Willy au chef des opérations spéciales. Un soldat pour te seconder...

– Recruté !... décida alors CH821.

Willy prit à sa charge de convaincre Ken de faire partie de leur commando, lui promettant de lui prouver rapidement que leur objectif n'allait en rien à l'encontre des intérêts du pays, au contraire... Ken accepta provisoirement sa mission spéciale de conducteur de transport de troupes avec le grade de lieutenant.

– À vous de jouer capitaine Trombs ! lança Earvin.

Gonflé d'importance, CH821 mena ses troupes à travers la forêt jusqu'au car, à la barbe des soldats du SWAT, fier de ce pied-de-nez qu'il faisait au capitaine Basley, imaginant sa tête quand il aurait à expliquer leur disparition à Zwini, surtout sa propre absence que la blonde ne manquerait pas de réprimander sévèrement. Il n'aurait pu imaginer que son départ ne causerait aucune réprimande à son collègue des opérations spéciales, ni à aucun de ses hommes par ailleurs, puisque, pendant que le capitaine indien faisait route vers New York pour sortir Peter de sa geôle, un autre indien, sa copie presque conforme, prenait sa place aux yeux des siens :

– Qu'est-ce que tu fais là ? demanda Thomas en apparaissant soudainement face à l'indien qu'il vit traverser la forêt, tout en observant attentivement les lieux. Tout doux ! fit-il en voyant l'indien sursauter prêt à lui bondir à la gorge. Je n'ai pas voulu te faire peur, mon vieux ! reprit-il en voyant l'air égaré de celui qu'il prenait pour Trombs. Tu as repéré quelque chose de ce côté ? Écoute, Trombs ! dit-il sur un ton conciliant.

Il suscitait l'intérêt de son interlocuteur qui reconnut ce prénom comme étant celui d'un des enfants de celle dont il portait la mémoire.

– On a démarré sur un mauvais pied toi et moi ! Sache que je n'ai pas voulu te vexer en t'attribuant des tâches, comment dire, subalternes. C'est que, il faut l'avouer, tu es sacrément spécial... pour un Gorck, je veux dire...

Le mot était lancé, CG1 sut qu'il était sur la bonne voie. Un sourire illumina son visage afin de rassurer son interlocuteur sur ses intentions.

– À la bonne heure, fit Thomas croyant avoir fait la paix avec l'indien. Allez, on rejoint les autres... C'est bientôt l'heure ! Le tien ou le mien ? demanda-t-il, exhibant son laser.

– Le tien, répondit CG1, sachant qu'il n'avait pas une telle arme sur lui. Je ne sais plus où j'ai mis le mien.

Étonné de voir le tomahawk de l'indien attaché à sa ceinture, le capitaine ne releva pas le fait que son interlocuteur avait perdu ses défauts d'élocution, attribuant à ce mensonge une sorte de manière élégante de la part du Gorck, lui laissant le choix des armes. Il le visa de son laser et l'envoya dans la quatrième dimension avant d'aller l'y rejoindre...

Pendant que le Xilf faisait ses premiers pas dans le monde invisible, un autre envahisseur découvrait à ses dépens les pièges que recelait ce monde. Partis depuis peu à la poursuite du taxi et de ses quatre occupants, Ivan et ses hommes ne savaient pas qu'ils couraient droit à leur perte. Seule Angéla, suite à ce regard croisé quelques minutes plus tôt qui lui glaça le sang, était sur ses gardes. Elle ordonna à son chauffeur de suivre le taxi à distance et tenta de convaincre Ivan d'en faire autant.

– Si je le perds, répondit Ivan par radio, l'autre ne me ratera pas.

– Il y a quelque chose de louche dans sa conduite, fit remarquer Angéla. Il conduit comme s'il était invisible. Il n'a pas besoin de prendre des sens interdits comme il le fait, ni de conduire à cette vitesse. Ça ne rime à rien...

– Je peux te dire que pour ma part je m'éclate, répondit Ivan.

Il fonça droit dans une file de voitures qui arrivaient en sens inverse, roulant côte à côte avec le taxi.

– Libre à lui de se tuer, fit-il remarquer, tout en observant Peter qui regardait étrangement en sa direction, comme s'il pouvait le voir. Tiens, il sourit !

– Fait gaffe, hurla Angéla, il prépare quelque chose.

– Il ne peut pas nous voir, répondit Ivan. Il bluffe...

– Ralentis, Ivan. Ralentis...

– Tu parles ! il accélère ! Je veux tout le monde contre son pare-chocs, intima Ivan à tous les conducteurs...

– Bien reçus ! obéirent-ils.

– Ralentis, ordonna Angéla à son chauffeur qui avait accéléré à son tour.

– Mais... protesta l'homme.

– Dans cette voiture, c'est moi qui donne les ordres, lança Angéla, collant un de ses coutelas sur la gorge du chauffeur. C'est entendu pour tout le monde ? demanda-t-elle aux autres occupants du véhicule.

Ils acquiescèrent, le chauffeur obéit et le véhicule prit de la distance.

– Vous me remercirez !...

Angéla n'était pas la seule à s'inquiéter du comportement de Peter et de sa conduite qui paraissait plus dangereuse pour lui-même et pour ses compagnons. Otis et Marvin étaient aux premières loges pour constater que le gardien du Temple n'était plus le même : son regard hagard fixait sur la route, son sourire machiavélique tordait le bas de son visage, les gestes mécaniques que ses membres semblaient exécuter tout seuls, le silence dans lequel il était plongé, et surtout sa conduite inutilement suicidaire et à tombeaux ouverts à travers la ville, montraient des signes évidents de folie. Il avait perdu ses esprits...

Les deux policiers se consultèrent du regard à maintes reprises, s'interrogeant sur la conduite à tenir pour ramener Peter à la raison, s'invitant mutuellement à intervenir. Mais aucun n'eut le courage de se porter volontaire...

– Ça va durer longtemps ce manège ? demanda le propriétaire du taxi, venant au secours des deux policiers.

Il n'obtint aucune réponse à sa question, ni la moindre attention de la part de Peter, occupé à des manœuvres complexes comme dans une course de stock car, contre des concurrents imaginaires.

– Je peux conduire si vous voulez, proposa le chauffeur. Parce que là, croyez-moi, vous n'allez pas tarder à attirer vos collègues à gyrophares, ce qui, me semble-t-il, n'arrangerait en rien vos affaires.

– Il a pas tort, osa Otis, profitant de la perche que lui tendait le vieil homme pour convaincre Peter de l'absurdité de sa conduite. Ce n'est pas le moment d'attirer l'attention sur nous, on n'a pas besoin de ça en plus.

– On rentre dans Manhattan, osa Marvin, encouragé à son tour. Tout le monde connaît nos visages, il passera plus inaperçu que nous...

– Ce n'est pas la peine, répondit Peter. On arrive à destination, annonça-t-il se dirigeant droit vers le pont de Manhattan qui se dressait devant lui, tout en accélérant malgré les deux véhicules qui le précédaient, s'engageant à leur tour sur le pont.

Comme s'il faisait la course avec ces deux automobilistes précisément, comme si l'entrée du pont marquait la ligne d'arrivée imaginaire de cette compétition, Peter effectua une de ses manœuvres inutiles dont il était seul à connaître le but. Il colla dangereusement les deux voitures, mit la boîte automatique sur neutre tout en écrasant l'accélérateur, faisant rugir le moteur, et fit un clin d'œil en direction de ses poursuivants invisibles, censés se trouver juste à sa gauche, leur faisant ses adieux.

– Il se fiche de nous, lança Ivan, visé par ces adieux. Il ne peut pas nous voir.

– Fais gaffe ! lui rétorqua la voix d'Angéla par radio. Il y a du louche là-dessous.

– Il nous bluffe, je te dis !

– Fais attention !...

À ce moment, Peter réenclencha une vitesse et braqua le volant brusquement en direction de la voiture d'Ivan. Le taxi fit une dangereuse embardée de côté, passa à travers le véhicule du mafieux, dépassa les deux voitures qui le précédaient, au moment même où celles-ci empruntaient simultanément les deux uniques voies du pont. Il frôla l'une de près, forçant son conducteur à frôler le second véhicule à son tour, et Peter fut le premier à emprunter le pont, les deux voitures fermant le passage derrière lui.

Ivan et les autres conducteurs accélérèrent à leur tour et passèrent à travers les deux voitures servant à leur barrer le chemin.

Ainsi, à peine les véhicules eurent-ils passé le pont qu'Angéla entendit les hurlements de leurs occupants fuser à travers les ondes. Elle comprit que son pressentiment était fondé, et beugla à son chauffeur de s'arrêter. Il s'exécuta, écrasa le frein et s'arrêta juste à l'entrée du pont, cette ligne d'arrivée imaginée par Peter, et Angéla vit le piège se refermer sur Ivan et ses hommes.

Peter regarda dans son rétroviseur comme s'il pouvait y voir le résultat de ses manœuvres ou entendre les hurlements de ses poursuivants qui, il en était certain, rejoignaient leur créateur en ce moment même. Pourtant, seules les deux voitures qu'il venait dépasser étaient reflétées dans le petit miroir et le concerto de klaxons qui exprimait le mécontentement de leur conducteur s'avérait l'unique hurlement qu'il pouvait entendre...

– Bon débarras ! lança-t-il.

– Euh ?... fit Otis, voulant plus d'explication.

– C'est fini ! dit Peter.

– Hum !... renchérit Marvin. Mais, ils peuvent passer à travers les voitures...

– Le métal en général, précisa Peter, un sourire presque malsain aux coins des lèvres.

Les deux policiers restèrent muets un instant, méditant sur les paroles dont ils ne comprenaient pas le sens exact. Soudain, le bruit régulier qui leur parvenait, résultant du frottement des pneus de leur taxi sur la surface grillagée qui couvrait le pont leur fit comme un déclic ; ils comprirent et leurs yeux s'agrandirent de terreur.

Le taxi s'éloigna, emportant Peter et les siens en direction de Manhattan, laissant derrière eux Angéla suivre la chute vertigineuse de ses compagnons à travers le revêtement métallique du pont, leurs hurlements de damnés lui parvenant dans la radio. Elle vit leurs véhicules tourner dans les airs tout en chutant droit vers l'East River et, sans aucun bruit résultant habituellement d'un objet tombant dans un liquide, ni aucun geyser s'élevant au-dessus des eaux noires, elle les vit s'engouffrer. La radio continua à transmettre les cris de leurs occupants un long moment, avant que des bruits de tôles froissées successives ne viennent les faire taire à jamais. La radio se fit muette, ne laissant plus aucun doute à Angéla quant au sort de ses compagnons. Elle leva la tête vers le ciel, comme si elle pouvait voir leurs âmes s'y élever, pourquoi pas après tout ? pensa-t-elle, s'attendant désormais à tout dans ce monde illogique où les choses n'étaient pas ce qu'elles paraissaient être. Elle vit que les premiers rayons de soleil n'allaient pas tarder à colorer l'horizon, et un frisson la parcourut à l'idée que l'attaque de JoWi ait échouée, que les Gorcks puissent rejoindre leur gardien et que plus rien ne le retienne de laisser libre cours à sa folie meurtrière. Elle ne savait pas que de telles

retrouvailles auraient eu un effet inverse, bienfaisant pour l'esprit de Peter qui, sans nouvelles de son peuple, plongeait plus profondément dans l'obscurité, la violence et la mort...

Angéla fut interrompue dans ses pensées par la voix de Mario qui grésilla dans la radio personnelle qu'elle portait à la ceinture : "Angéla, tu me reçois ?" Elle se hâta de lui répondre afin de lui exposer la situation et lui conseiller de ficher le camp de cette maudite dimension avant que cela ne soit trop tard, mais ce qu'elle apprit de la bouche de l'effaceur n'était pas pour la rassurer sur ce monde qu'elle comptait rejoindre, habité désormais par ces êtres horribles qu'elle avait eu tout le loisir d'observer dans la cellule de Peter...

– Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda Angéla.

– Il faut en attraper un pour l'interroger, répondit Mario.

– J'en connais un ! lui dit-elle. Le premier conseiller du Président en personne. Ça doit être une de leurs huiles, non ?

– Sûrement ! répondit Mario, le problème est que l'autre idiot a eu la bonne idée de se faire enlever avec le laser sur lui et...

– On est coincés... Merde !

– Il faut retrouver JoWi, il lui en a laissé un.

– Laisse tomber cette piste ! d'après le peu que j'ai vu des pièges de ce fichu monde, je ne donne pas cher de sa peau. Tu as eu de ses nouvelles ?

– Il ne répond pas. Mais ça ne veut rien dire, il est loin et sa radio ne doit pas avoir assez de portée...

– Et le gros ? demanda Angéla parlant de Fat' Mo. Il a les fesses bien au chaud, je parie.

– Chez les flics.

– Quoi ?...

– Il est tombé sur quelque chose qui l'a fait passer de l'autre côté, il paraît qu'il a fouillé toute la ville, et surtout un endroit en particulier... La chambre de Peter.

– Mais alors il y a un laser quelque part, on pourrait...

– On a cherché partout... Rien !

– Il faut le retrouver...

– Il a dû tomber dessus par hasard, sinon il s'en serait servi pour échapper aux poulets... Un de ses hommes est passé de l'autre côté aussi, il a eu moins de chance... Viens me rejoindre, on lève le camp ! De toute manière, c'est à Los Angeles que les choses se passent. Il faut délivrer l'autre si on veut avoir une chance de rentrer chez nous un jour.

– Tu ne préfères pas qu'on se retrouve à l'aéroport ? demanda Angéla, voulant éviter Central Park.

– Le jour ne va pas tarder à ce lever, et si JoWi a échoué, on est mal !

– J'arrive !

– Il faut y aller, lança Shirley qui, à peine réveillée, avait appris la disparition d'Earvin et Willy. On ne peut pas les attendre !

– Mais, protesta Thomas, on ne peut pas les abandonner.

– Je te rappelle que tu en avais la garde ! le coupa sèchement Shirley.

– Je ne suis pas censé protéger tout le monde contre leur propre volonté, parce que là, ce serait de la mauvaise foi de prétendre le contraire. Ils ont même embarqué le car et le chauffeur qui va avec.

– C'est peut-être lui qui les a enlevés, rétorqua Shirley, de très mauvaise foi.

– ...

– C'est tiré par les cheveux, admit-elle. N'empêche qu'il faut y aller.

– On n'a plus le car !

– Il y en a plein les routes, rétorqua Shirley.

– Et qu'est-ce qu'on fait d'eux ? demanda Thomas qui parlait des Gorcks dont beaucoup dormaient encore.

– Ils sont en sécurité. Il n'y a pas âme qui vive des kilomètres à la ronde, encore moins dans cette dimension.

– Et eux ? demanda Thomas, indiquant les prisonniers.

– Quoi, tu veux que je les descende ?

– Pour qui tu me prends ?

– Ils ne peuvent espérer aucune aide, puisqu'on va s'occuper de leurs collègues.

– On laisse juste deux hommes avec eux, au cas où.

– Il nous faut tout le monde là-bas, on ne sait pas à combien on a affaire au juste.

– Tu connais leur naïveté, fit-il remarquer, indiquant de nouveau les Gorcks. Ils risquent de les libérer eux-mêmes.

– Trombs reste avec eux, répondit Shirley, avant de s'adresser à l'intéressé. Tu peux te charger de ça, n'est-ce pas ?

CG1 hocha la tête, il avait retrouvé la trace des Gorcks et ne comptait pas les laisser lui échapper.

– Je te les confie aussi, dit Shirley, parlant des Gorcks. Tu ne les laisses pas s'exposer.

CG1 hocha la tête de nouveau, il ne pouvait espérer mieux.

– En cas de danger, tu les fais passer de l'autre côté.

– Je n'ai pas d'arme, osa le Xilf, espérant mettre la main sur un de ces lasers qui auraient permis de joindre les siens dans l'autre monde.

– Tu n'en as pas besoin, répondit Shirley, pensant que son interlocuteur lui demandait des armes à feu, tu as ça ! lui fit-elle remarquer en lui indiquant le tomahawk. C'est largement suffisant.

Décidément, pensa CG1, c'était la deuxième fois qu'on lui expliquait que l'instrument en plastique qu'il portait à la taille avait une quelconque utilité. Il lui fallait étudier la chose de plus près.

– Bon, on part, dit-elle. Avant que les autres s'éveillent, j'aime pas les

adieux. On y va !

Pendant que Shirley et ses troupes quittaient la forêt sacrée des indiens, CH821, portant toujours les plumes et les peintures tout aussi sacrées de son peuple, menait ses deux compagnons à bon port.

– Nous être ! annonça-t-il New York en vue. Changer véhicule, maintenant, il faut !

– Ah, ça, jamais ! protesta Ken. Il est formellement interdit de stationner les bus hors de leur l'entrepôt. Et de toute manière, je ne conduis pas de petit véhicule, moi. Il vous faudra aller à pied.

– Capitaine dit, lieutenant obéir, règle !

– Hum... intervint Earvin. Le capitaine a raison, on se fera moins remarquer dans une voiture, et...

– On est dans votre monde invisible, rétorqua le lieutenant conducteur, personne ne nous voit.

– Il y a les autres ! intervint Willy, les complices de ceux qui nous ont attaqués. Ils sont de ce côté. Et puis, on laissera le bus dans cette dimension, il ne risque rien.

– Vous me dites que les complices des tarés sont de ce côté, des mafieux voleurs, et vous voulez me faire croire que mon bus ne risque rien. L'entrepôt direct !

– Lieutenant, mauvais ! dit CH821.

– Au contraire, consciencieux, moi, monsieur le capitaine. Je mène ma mission jusqu'au bout.

– Mission sauver vie, pas bus. Lieutenant mauvais.

– Hum, fit le mauvais lieutenant, interloqué. Bon, moi, je ne sais pas conduire les petites voitures, il me faut de la hauteur quand je pilote...

– On continue en taxi, c'est mieux pour passer inaperçu, dit Earvin, adoptant, sans le savoir, la même tactique que son frère avant lui. N'est-ce pas, capitaine ? reprit-il en voyant le regard contrarié de CH821.

– Passer inaperçu, mieux taxi ! reprit le capitaine. Arrêtez bus ! lança-t-il reprenant le commandement.

– Réveillez-vous ! chuchota Herbie.

Il secoua l'écureuil, comme il l'avait fait auparavant avec l'arbuste et le buisson à plusieurs reprises, sans obtenir de leur part d'autre réponse qu'un ronflement monotone.

– Ils fichent le camp ! insista-t-il en voyant les diables se préparer au départ.

Ils se dirigeaient à la suite de l'effaceur et sa compagne blonde qui venait de le rejoindre, vers les couloirs de téléportation.

– Il faut prévenir les autres, répétait-il, ne sachant quoi faire.

Herbie avait passé la nuit auprès de ses trois compagnons, avec le doute qu'ils soient réellement en sa compagnie. Mais il n'avait jamais

entendu qu'un écureuil puisse ronfler, quoique rien ne l'empêche vraiment. Il avait entendu des chiens et même des chats le faire, sa mère en possédait plusieurs spécimens des deux races qui produisaient de tels bruits durant leur sommeil, cependant, il en était certain, malgré son ignorance de la botanique, aucun ronflement ne pouvait provenir d'un arbuste ou d'un buisson.

La livraison avant les fêtes de Noël était compromise, *Shadows Hunter II* était imparfait, cela Jack Holster en était certain. Il venait de passer une énième nuit blanche à donner au jeu un semblant d'intérêt, mais, à part son graphisme proche de la perfection, il manquait cruellement d'intrigue. C'était presque un copier-coller de la première version, les monstres se montraient certes plus effrayants, plus agressifs et le niveau des combats s'avérait plus ardu, mais les joueurs le testant évaluèrent le jeu avec une unanimité désabusée :

“C'est comme à la Foire au Trône !...” avait lancé l'un d'eux. “Tu tires et tu gagnes la peluche !... Faut' en descendre combien pour avoir le gros nounours ?... Cinq cent mille !... Hé tu peux m'en mettre déjà une demi-douzaine de côté !...”

Jack dut reconnaître que cette deuxième version était un échec, que les nuits blanches n'y pouvaient rien changer, et que seul Peter aurait pu y changer quelque chose. Mais le gardien du Temple avait d'autres préoccupations, des jeux bien plus élaborés à concevoir, et des amis biens plus intéressants que son humble personne avec qui les partager. Cela également le graphiste en était certain, presque jaloux des Gorcks d'avoir pris sa place, le privant du seul ami qu'il avait jamais eu. Inséparables après leur première rencontre, Jack et Peter s'étaient liés d'une amitié à toute épreuve et une passion commune pour les jeux vidéo avait renforcé leur complicité, au point qu'ils n'avaient presque pas besoin de se parler pour se comprendre. Ceci, malgré les goûts excentriques de Peter quant aux couleurs des décors, fuchsia, orange et rose bonbon, ce qui allait à l'encontre des goûts plus classiques de Jack, surtout pour les jeux destinés à un public adulte.

Cette nuit-là, Jack adopta pourtant ce qu'il appelait les couleurs “Barbie”, et qu'il appliqua à tous les décors, espérant ainsi donner au jeu l'empreinte de son ami ; et, dès que ces tons guimauve eurent bariolé le jeu, un miracle se produisit :

– Peter !?... hurla Jack en ouvrant sa porte à un visiteur bien matinal.

– Hi Jack ! répondit Peter en invitant Otis et Marvin ainsi que le chauffeur de taxi qui les accompagnait à entrer. On est à l'abri ici.

– Il pleut ? s'informa Jack.

– Je vois que tu ne t'intéresses toujours pas à ce qui se passe à l'extérieur !

– J'ai pas mis un pied dehors depuis une éternité...

- C'est le mieux que tu puisses faire !
- Et, comment vont, les... demanda Jack sans prononcer le nom devant les trois hommes qui accompagnaient son ami... les “qui tu sais”.
- Ils sont... morts, annonça Peter lentement et froidement.
- Oh, mon Dieu ! lança Jack effrayé.
- En fait, on n'en sait rien, corrigea Marvin, signifiant à Jack qu'il était au courant en ce qui concernait les Gorcks. On sait qu'ils étaient en compagnie de l'agent spécial Shapmond et...
- Shirley ? s'étonna Jack. Elle est passée de l'autre côté ?...
- Euh... fit Otis.

Il fit signe à Jack que le troisième homme qui les accompagnait n'était pas informé des affaires de la quatrième dimension.

- Ah... fit Jack, se taisant.
- Vous pouvez parler devant moi, monsieur, lança le chauffeur. Je sais désormais à qui j'ai affaire, et ça m'étonnerait qu'ils me laissent vivre après ça.
- Je vous demande pardon ? s'étonna Jack. De quoi parlez-vous au juste ? Qu'est-ce qui se passe ici ? Qui est cet homme ?
- Moins tu en sais, mieux ça vaudra ! lança Peter. Il nous faut juste un petit coin pour reprendre des forces et on disparaît...
- Tu as changé ! lança Jack à son ami. Tu ne m'as jamais rien caché.
- Allumez la radio ! conseilla le chauffeur.
- Ferme-la ! intima Peter. On aurait dû se débarrasser de lui avant ! lança-t-il à l'adresse de Marvin.
- Je peux lui tirer une balle tout de suite ! dit Marvin, dégainant son arme. Mais ça risque de salir un peu, ce ne serait pas cool pour votre ami.
- Mais vous êtes dingues ! hurla Jack.
- Je vous l'avais dit, répondit le chauffeur. Allumez la radio.
- Peter ?... fit Jack, interrogeant son ami qui le déroutait de plus en plus.

– Écoute la radio ! accorda Peter. Je vais me coucher. Réveille-moi dans deux heures, et surtout, ajouta-t-il en jetant un regard sur le travail de Jack, change de coloris si tu veux que ça marche, les couleurs vivantes et gaies sont passées de mode.

Décidément, Jack ne reconnaissait plus son ami. Il invita les trois hommes à faire comme chez eux et alluma la radio afin d'en savoir plus. Il apprit ce que le chauffeur savait, mais il fut persuadé que ce dernier, les médias, le pays, tous ceux qui croyaient dans les horreurs dont son ami était accusé se trompaient. Jack connaissait Peter mieux que quiconque, et rien au monde ne pouvait lui faire croire qu'il eut changé à ce point. Jack ne pouvait décemment pas se douter à quel point il se trompait, et que l'homme qui dormait dans la chambre voisine n'était en rien semblable à son ami d'enfance. Il ne pouvait avoir conscience du mal qui rongea désormais son âme obscure et les sombres cauchemars

dans lesquels le sommeil l'avait plongé...

Un avant goût, peut-être, des ténèbres qui l'attendaient...

Du même auteur

Gorck's Land 1 - le Temple de Salomon - 2004

Gorck's Land 2 - Invasion Xilf 2 - 2006

Timeport Chronogare 2044 - 2005

Timeport Speed & Rock'n Roll - 2008

Sites de l'auteur

UCHRONIES.COM

TIMEPORT.EU